Les Inrockuptibles

Les Inrockuptibles

Nº48 - mars 2026

Nº 48

Les Inrockuptibles

Gagnez votre place
pour Gorillaz à We Love Green
dans ce magazine



SPÉCIAL MODE
Kim Gordon, free spirit

Avec les Black Panthers aux U.S.

+ NOTRE GUIDE Arts

DESSIN EXCLUSIF

Gorillaz
le trip de l'année

Rencontre allumée avec la bande et dossier collector

DOM/A 14,50€ - DOM/S 13,90€ - BEL/LUX 13,90€ - CH 21CHF - ESP/ITA/PORT.CONT 13,90€ - CAN 21.99SCA- D 14,50€

L 13183 - 48 - F: 12,90 € - RD

cartier.fr



Cartier


LACOSTE

LACOSTE

ORIGINAL AQUA



LE NOUVEAU PARFUM

L'art de la joie
par Carole Boinet



Dimanche 8 février, le Portoricain Bad Bunny a proposé une véritable explosion de joie à la mi-temps du Super Bowl – une grande célébration des cultures hispaniques comme de l'Amérique plurielle, avec citation en finale de l'ensemble des pays constituant le continent. Histoire de dessiller les regards, alors que l'ICE multiplie les arrestations violentes aux États-Unis, tuant deux personnes à Minneapolis, Renee Good et Alex Pretti.
Dimanche 8 février, Turning Point, l'organisation MAGA fondée par Charlie Kirk, a diffusé son propre programme, le *All-American Halftime Show, "sans aucune absurdité progressiste",* a-t-elle martelé. D'un côté la vie, de l'autre la mort. Vous me direz que ceci est un résumé grossier, mais je crois que le monde est devenu férocement manichéen. Il n'y a qu'à lire le commentaire posté par Donald Trump sur son réseau social, Truth Social, au sujet du Super Bowl : *"Personne ne comprend un mot de ce que dit ce type, et la danse est répugnante, surtout pour les jeunes enfants."*
Aux yeux du président américain comme de sa sphère MAGA, l'altérité est l'ennemi numéro un, et l'identité américaine à promouvoir serait blanche, anglophone, hétérosexuelle et masculiniste. Un résumé grossier ? Malheureusement, non. Nous voici donc dans une époque où les projets politiques mortifères pullulent. Haine, haine, haine, haine à tous les étages, et surtout haine de l'autre, cet autre qui n'est qu'un épouvantail brandi pour faire peur et engager le repli sur soi. Ce à quoi Bad Bunny répond en brandissant la joie comme acte de résistance. C'était déjà le titre d'un album d'Idles en 2018, *Joy as an Act of Resistance*. Ils avaient raison. La joie est hautement politique. Il ne s'agit pas ici d'un bonheur béat, d'une quête de joie individuelle et individualiste, mais bien d'un enthousiasme commun qui fait de nous toutes et tous un collectif entraîné dans la même aventure, celle de vivre.
La quête d'altérité et de collectif est menée depuis leurs débuts par Gorillaz. Leur nouvel album, *The Mountain,* est l'histoire d'un grand voyage. En Inde notamment, où Jamie Hewlett et Damon Albarn décident de réfléchir à la mort. *"Sauf qu'on ne voulait pas l'aborder d'un point de vue occidental, où la mort est souvent perçue comme un truc sombre, misérable et, surtout, définitif. On s'est plutôt inspirés de la psyché indienne, plus ancrée dans l'idée de la fin d'un cycle et du début d'un autre. Je dois dire que je préfère cette approche. On voulait offrir un peu d'espoir. Que les gens se disent à la fin du disque : 'Ce n'est peut-être pas si grave, finalement'",* nous expliquent-ils dans un long entretien.
Ici, la mort s'imbrique à la vie dans un continuum créé par le disque lui-même, sur lequel se côtoient des vivant·es et des morts (Tony Allen, Bobby Womack, Dennis Hopper…). Un voyage spatio-temporel et surtout spirituel qui ne nous dit qu'une seule chose, finalement : la vie naît du dialogue, et donc de l'ouverture, de la curiosité, de l'altérité. C'est ainsi et seulement ainsi que l'on pourra regarder avec (un peu) plus de sérénité notre mort certaine en face. Car c'est ce que semblent redouter les porteur·ses des projets d'extrême droite mortifères : leur propre finitude. Alors, ils et elles déversent la mort sur leur prochain, pour tenter de gagner leur propre immortalité.

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles



PARIS
51 rue François 1er, 75008
21 rue Boissy d'Anglas, 75008
226 boulevard Saint Germain, 75007
johnlobb.com

JOHN LOBB

Ouverture

p.6 Édito par Carole Boinet
p.10 Les contributions
p.12 En virée avec Miossec
p.16 Excitation : les événements à ne pas rater en mars
p.18 Les visages : Rébecca Chaillon, Samuel Kircher, Prostitute
p.24 Le CinéClub fête les 40 ans des *Inrocks*
p.26 L'époque : et si on inventait l'après-capitalisme ?
p.30 Trésor caché : Epic Soundtracks
p.32 Où est le cool
p.36 Hors-Champs par Laure Adler
p.38 Pourquoi Charlotte Casiraghi aime René Daumal

Magazine

p.40 À la une : Gorillaz
p.40 Entretien avec Damon Albarn et Jamie Hewlett
p.52 La genèse du groupe
p.58 La galaxie Gorillaz
p.60 Discographie : 8 albums à la loupe
p.64 Témoignages : Dan the Automator, Jehnny Beth, Gruff Rhys, Phi Life Cypher

p.68 Spécial mode : Kim Gordon, icône stylée
p.80 Rencontre avec Jehnny Beth
p.86 WU LYF fait son grand retour
p.90 Les grandes heures de Celluloid Records, un label pas comme les autres
p.96 Reportage à Philadelphie, avec les Black Panthers

Les critiques

p.104 Musiques
p.119 La playlist de mars
p.120 Cinémas
p.132 Séries
p.136 Jeux vidéo
p.138 Livres
p.146 BD
p.148 Scènes
p.152 Arts
p.156 Photo books
p.158 Podcasts
p.160 Les Inrocks d'or
p.162 L'abécédaire de Salomé Lahoche

↓ La couverture

Illustration Gorillaz



“J'ai l'impression que c'est du quitte ou double sur ce spectacle. Je n'aurai aucune excuse si c'est raté.” → p.18



“On n'a pas suffisamment exploré le hair metal.” → p.40



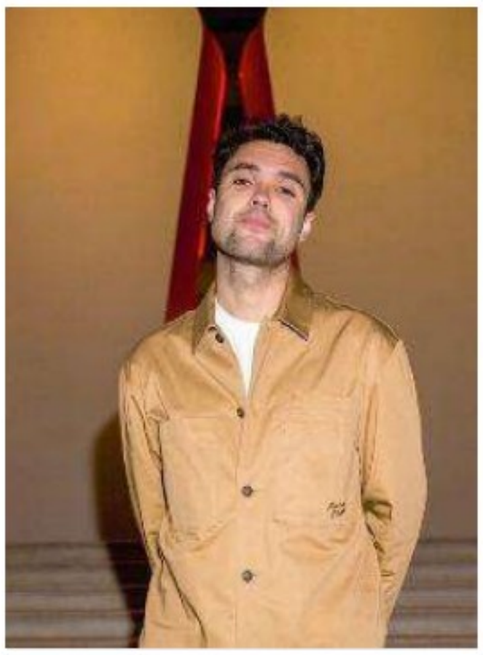
“Je suis étonnée par les gens qui continuent d'avoir des enfants. Ils sont très optimistes, ou complètement inconscients.” → p.90



Thomas Cecchelani pour Les Inrockuptibles · Reuben Bastienne-Lewis/Gorillaz · Cameron McCool pour Les Inrockuptibles

The Kooples

Solange & Nicolo en couple depuis 1 an



Iban Raïs
Journaliste
→ p. 96

Iban Raïs est journaliste et travaille notamment sur les questions liées au mouvement MeToo. En 2021, il publie *La fabrique des élites déraille* (Robert Laffont), un livre enquête sur les dérives des grandes écoles de commerce. Il est aussi à l'origine du format d'entretiens intimistes *Minuit au musée*. Pour sa première collaboration avec *Les Inrocks*, il est allé à la rencontre des Black Panthers de Philadelphie.



Cameron McCool
Photographe
→ p. 68

Acclamée par les marques comme les artistes, la pratique de Cameron McCool, photographe autodidacte basé à Los Angeles, associe perspective documentaire et attention aux détails. Ses portraits ont été publiés dans *Elle*, *Vogue* ou encore *Purple*. Il a réalisé dans ce numéro notre portfolio mode avec Kim Gordon.



Turner
Styliste
→ p. 68

Son parcours de styliste a commencé au *New York Times Magazine*, où elle a développé son œil pour le *storytelling* culturel et visuel. Avec son approche qu'elle qualifie d'"écologie du style", elle a séduit des marques emblématiques mais aussi des photographes comme Gia Coppola, Juergen Teller et Tyler Mitchell. Les client·es de Turner vont d'Adrien Brody à Natasha Lyonne et de Grimes à Kim Gordon, dont elle a réalisé les looks pour notre série mode.

Les Inrockuptibles

Édité par la société **Les Éditions indépendantes** (membre du groupe **combat**), société anonyme au capital de 326 757,51 € **10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris**
Tél. 01 42 44 16 16, lesinrockuptibles.com
MAIL support@lesinrockuptibles.fr cppap 0225 D 85912, dépôt légal 1er trimestre 2026
Siret 428 787 188 000 39 ISSN : 0298-3788 0225 D 85912

DIRECTION Président **Matthieu Pigasse** Directeur général et directeur de la publication **Emmanuel Hoog** Directeur général délégué **Mathieu Levieille** Directrice des marques **Wassila Meddas** Directeur éditorial **Pierre Siankowski**
RÉDACTION Directrice de la rédaction **Carole Boinet** Rédacteurs en chef **Jean-Marc Lalanne** (cinémas/culture), **Franck Vergeade** (musiques) Musiques **François Moreau, Louise Lucas** Stagiaire **Rafael Bauduret Ibanez** Cinémas **Bruno Deruisseau, Jean-Baptiste Morain** Stagiaire **Carl Arnaud** Séries **Olivier Joyard** Jeux vidéo **Erwan Higuinen** Livres **Nelly Kaprièlian** BD **Vincent Brunner** Scènes et Arts **Jean-Marie Durand** Mode **Manon Renault** Rédacteur en chef digital **François Moreau** Cheffe d'édition **Elsa Pereira** Éditrice **Anna Péan** Responsable vidéo **Leslye Granaud** Journaliste **Elisa Olivo** CM **Malo Ferry** Alternante **Inès O'Neill**
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION Secrétaire générale de la rédaction **Yaël Girardot** SR **Cécile Desclaux, Laurent Malet, Florianne Segalowitch**
ARTISTIQUE Directeur artistique **Philippe Lévêque** Graphiste **Olivier Dupéron** Typographes **Martin Pasquier, Pauline Fourest** Typographie exclusive et logo par **Yorgo&Co** 44 bis, rue Lucien-Sampaix 75010 Paris Conception de la nouvelle formule **Yorgo Tloupas**
PHOTO Directrice photo **Aurélie Derhee** Iconographes **Juliette Alhéritière, Stéphane Damant** Photographe **Renaud Monfourny**
ILLUSTRATRICE **Agnès Decourchelle**
ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO **Laure Adler, Fabienne Arvers, Philippe Azoury, Ludovic Béot, Céline Bischoff, Rémi Boiteux, Thomas Burgel, Alexandre Büyükodabas, Thomas Cecchelani, Thomas Chéné, Lucie Cipolla, Christophe Conte, Maxime Delcourt, Théo Dubreuil, Marilou Duponchel, Azzedine Fall, Valentin Gény, Alexis Hache, Arnaud Hallet, Igor Hansen-Løve, Jean-Marie Heidinger, Salomé Lahoche, Pauline Le Gall, Noémie Lecoq, Cameron McCool, Laure Narlian, Sandra Nicolas, Philippe Noisette, Iban Raïs, Théo Ribeton, Xavier Ridel, Sophie Rosemont, Johanna Seban, Sylvie Tanette, Maud Tenda, Patrick Thévenin, Turner**
DÉVELOPPEMENT Responsable marketing/abonnements **Lucille Langaud**, assistée de **Chloé Legris** Cheffe de produit junior **Valentine Sorgues** Directeur technique **Christophe Vantyghem** Contact Agence Destination Média **Didier Devillers, Cédric Vernier,** tél. 01 56 82 12 06, reseau@destinationmedia.fr
PARTENARIAT ET PUBLICITÉ Directeur délégué **Germain Loyer,** tél. 06 07 63 29 31 Directrice culture **Cécile Revenu,** tél. 01 42 44 15 32, **Juliette Jacques** (musiques), tél. 01 53 33 33 52, **Benjamin Choukroun** (cinéma, vidéo, médias, édition), tél. 01 42 44 16 17, **Charlotte Ellès** (arts, scènes), tél. 01 42 44 18 12, assisté·es d'**Axel Massuyeau** Directrice grands comptes **Audrey Chastanet**, tél. 06 46 30 31 25, **Neil Mokaddem** (OPS & Brand Content), tél. 06 23 26 76 44 Codirectrices de production **Axelle Cohen** et **Léna Le Roux Bourdieu**, assistées de **Lou Vacquié** et **Emma Odoutan** Traffic manager **Stéphane Battu,** tél. 01 42 44 00 13 Chargée de planning publicitaire **Axelle Cohen,** tél. 01 42 44 16 62 Régie externe publicité commerciale **MEDIAOBS** Sandrine Kirchthaler, tél. 01 44 88 89 22
ADMINISTRATION ET FINANCE Directeur administratif et financier **Olivier Jouannic** Directrice juridique **Rozenn Calle** Responsable des ressources humaines **Agnès Baverey ♥** Responsable paie **Ouafa Benbachir** Responsable du contrôle financier **Nika Fegic** Comptable **Cathy Cavalli** Services généraux **Hadja Tabi** FABRICATION Prépresse **Armstrong** Impression, gravure **Imaye Graphic** Imaye Graphic est impliqué dans la préservation de l'environnement par ses certifications ISO14001, FSC, PEFC et Imprim'Vert. Origine papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 100 %, eutrophisation Ptot : 0.008kg/t, certification : PEFC 100 % Fabrication **Créatoprint - Isabelle Dubuc** tél. 06 71 72 43 16 Distribution **MLP**
ABONNEMENT Service abonnement Les Inrockuptibles – 60643 Chantilly cedex, support@lesinrockuptibles.fr ou tél. 03 44 62 52 52 35. Tarif France 1 an : 115 €
FONDATEURS **Christian Fevret**, **Arnaud Deverre**, **Serge Kaganski**

© Les Inrockuptibles 2026. Tous droits de reproduction réservés.

Ce numéro comporte un encart abonnement jeté (kiosques), un encart *Playlist Musique* (abonné·es et kiosques) et un cahier complémentaire *Guide arts 2026* de 24 pages (abonné·es et kiosques).

Enzo Poly

STÆLIOS

UN NOUVEAU PARFUM

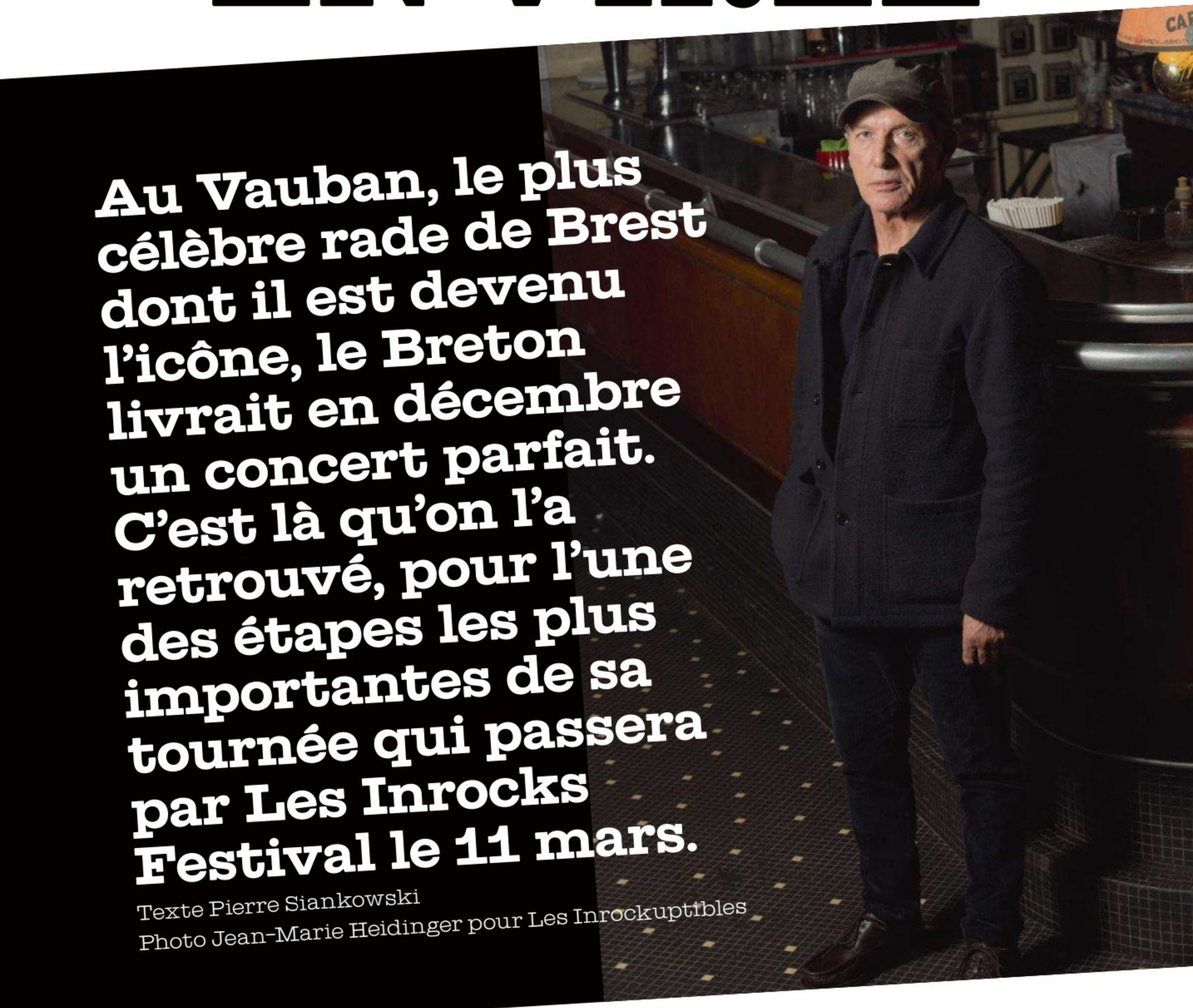
PIERREGUILLAUME.COM

Photo : ©Sceno Olsen. turbulences

PIERRE GUILLAUME
PARIS

PARIS | CLERMONT-FD | LYON | TOULOUSE | BELGRADE

EN VIRÉE

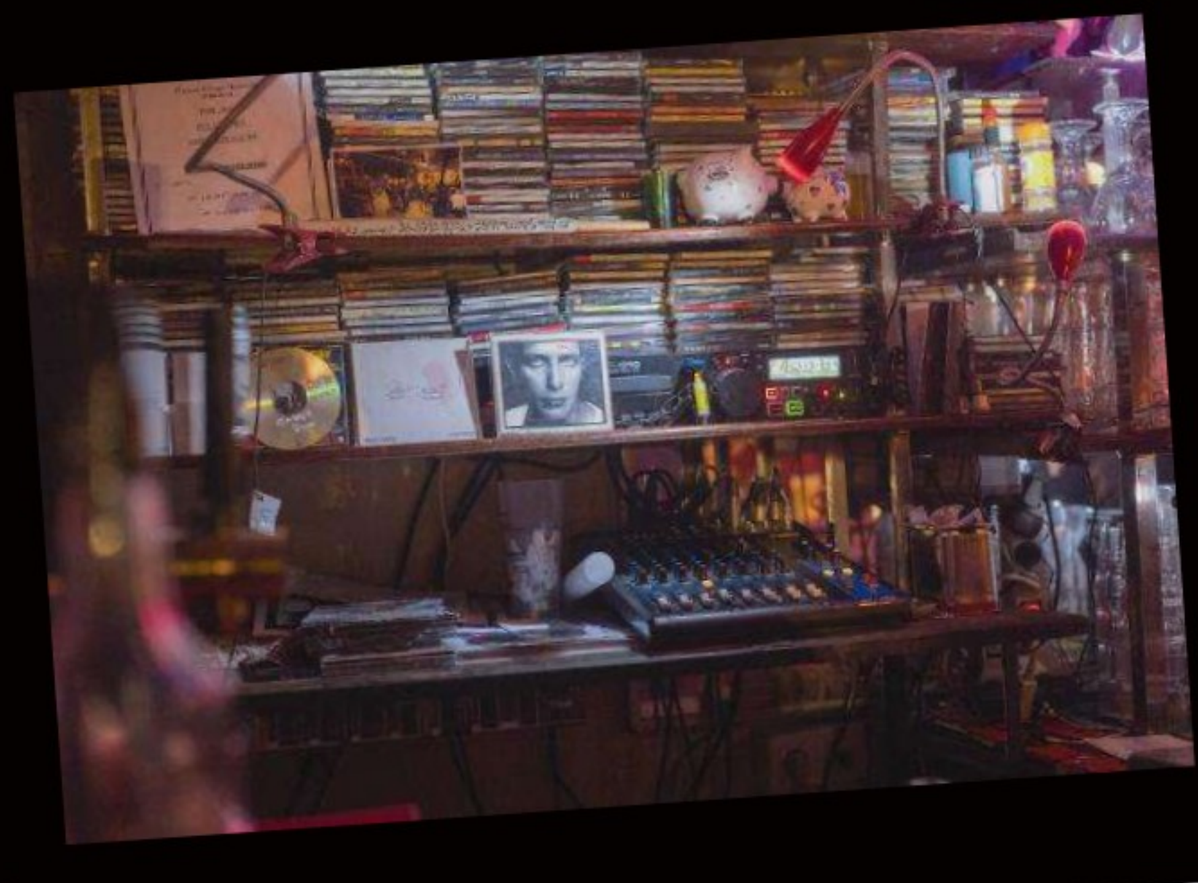


Au Vauban, le plus célèbre rade de Brest dont il est devenu l'icône, le Breton livrait en décembre un concert parfait. C'est là qu'on l'a retrouvé, pour l'une des étapes les plus importantes de sa tournée qui passera par Les Inrocks Festival le 11 mars.

Texte Pierre Siankowski
Photo Jean-Marie Heidinger pour Les Inrockuptibles

avec Miossec

Suivre Miossec au Vauban à Brest, c'est comme rencontrer Johnny Cash aux studios Sun de Memphis ou donner rendez-vous à Bruce Springsteen à Asbury Park, New Jersey. L'homme est lié au lieu, et le lieu est lié à l'homme.
Les mauvaises langues diront que Miossec a été plus dans le Vauban que le Vauban dans Miossec, mais elles resteront pour cela des mauvaises langues. Le Vauban, c'est quoi ? C'est à la fois un bar, un restaurant, un hôtel et une salle de concert dont le patron, Charles Muzy, est un intime du chanteur, mais aussi le héros d'une chanson du dernier album de Miossec : *Je m'appelle Charles*. Écoutez plutôt : *"Je m'appelle Charles/Et je vous reçois depuis tellement d'années/Que je sais de quoi je parle/Quand on me parle d'humanité."* Miossec est le seul à pouvoir écrire ce genre de trucs.
Le chanteur brestois se déplace dans le Vauban comme un chat, il en connaît les moindres recoins. On le prend en photo comme s'il faisait partie du décor – Richard Dumas y a photographié Miossec dans la même chambre pour



→
Au Vauban, où trône la photo
de Richard Dumas pour la pochette
de l'album *Baiser* de 1997.

← ↓
Le bar et l'entrée du Vauban, à Brest.



→
Avec Charles Muzy, patron du Vauban
et ami, auquel Miossec a consacré la chanson
Je m'appelle Charles.



les pochettes de *Boire* et de *1964*. Il pose, et ses yeux translucides scrutent le mobilier en bois sur lequel il a dû poser des milliers de verres et même plusieurs fois sa tête. Ici, Miossec est un roi, et les habitué·es, tout comme ceux et celles qui sont juste venu·es pour le concert qu'il donnera ce soir, le regardent comme tel. On lui parle de ce concert, forcément spécial, au Vauban. Réponse pudique et géniale : *"C'est complet depuis longtemps, il faut toujours se méfier des gens qui réservent longtemps à l'avance."*

"J'ai tellement d'histoires ici que je ne saurais même pas par laquelle commencer." On va donc commencer avec celle-là. Celle où Miossec n'est pas encore Miossec et donne alors son premier concert ici. Il est en ouverture du ludion irlandais Neil Hannon, plus connu sous le nom de The Divine Comedy. Charles Muzy nous a rejoints et la raconte pour son ami. Nous sommes en 1994 donc, pour cette première partie de The Divine Comedy. *"Christophe avait embarqué tout le monde avec ses textes, les gens étaient dingues. Personne ne savait vraiment qui c'était. Les plus informés savaient qu'il avait fait passer une cassette à quelques journaux, mais ce soir-là, c'était une découverte, une claque."* La cassette, justement, avait atterri sur le bureau des *Inrockuptibles,* qui, juste après l'avoir écoutée, avaient décidé de faire de Miossec leur héros pour le siècle à venir et plus encore. La preuve, Miossec sera à l'affiche du concert des 40 ans des *Inrocks* ce 11 mars au Centquatre-Paris, aux côtés de Dominique A, Philippe Katerine, Calypso Valois, Barbara Carlotti et Malik Djoudi, entre autres.

C'est le coup de feu au bar, et Charles Muzy nous quitte pour bosser. On suit Miossec au sous-sol, là même où se déroulera le concert. Le Brestois regarde la salle avec beaucoup d'amour. Dans le sous-sol du Vauban, qui peut accueillir quelque 500 spectateur·rices, le temps et la déco se sont arrêtés au beau milieu des années 1960, avec au mur des photos en noir et blanc d'Elvis, Lee Van Cleef (La Brute dans *Le Bon,* ...



↑
Beau, humble, sympa, attentionné, le roi en son royaume.



↓↘
Le set parfait du 18 décembre 2025, avec Stéphane Fromentin à la guitare et Nicolas Méheust au clavier.

→ *la Brute et le Truand*), Dalida, Liz Taylor, Alain Delon, Dick Rivers, Brigitte Bardot et les Stones, dont Jagger et Richards sont les seuls survivants.

Derrière le bar, un portrait du Che, une Sainte-Vierge et le bonhomme Johnny Walker. Sacrée Trinité. On peut aussi acheter des gobelets Vauban en souvenir, et bien sûr on en achète un. Près de la chaîne hi-fi, deux CD de Miossec disposés fièrement : *Baiser* et *Simplifier*. Le sol est fait de carrelage noir parsemé de petits carrés blancs. Les peintures, ocre et bleue, sont dans leur jus. On se croirait dans un film de Joël Séria ou d'Aki Kaurismäki – on aime ça. Miossec nous explique qu'il doit partir en coulisses pour préparer le live. On le laisse volontiers s'y rendre. Le public commence à arriver. Beaucoup sont brestois·es, fans inconditionnel·les. Beaucoup ont dû être de fidèles auditeur·rices de Bernard Lenoir époque France Inter, si l'on en croit les T-shirts qui célèbrent la pop britonne des années 1990. Les premières pintes commencent à tomber.

Les barmen sont en chemise sombre, cravate ou nœud pap. L'ambiance est incroyable, et l'on se dit qu'en considérant que le Vauban fait hôtel, on pourrait presque vivre à l'année dans ce lieu. Miossec finit par arriver sur la scène dans une lumière rouge orangé avec un simple bonsoir, accompagné de ses deux musiciens, Stéphane Fromentin à la guitare et Nicolas Méheust au clavier. Le set est tout simplement parfait : il pioche avec une élégance et une classe folles dans sa discographie. Miossec a concocté, avec sa nouvelle formation, une mise en abyme formidable de son catalogue. C'est joué dans la grâce, interprété comme jamais, avec une assurance nouvelle. Et l'on se prend à se revoir, à chacune des étapes de sa vie, tant ses chansons ont marqué notre parcours. Bien sûr, il y a la chanson *Brest,* qui met encore plus la chiale quand on l'écoute sur site. Bien sûr, il y a *Je m'appelle Charles,* mais le dénommé Charles (Muzy, donc) est aux abonnés absents, par coquetterie sans doute, même s'il niera plus tard, disant avoir été officiellement *"occupé"*. Miossec continue pourtant de le chercher de la voix, cette voix qu'il a recouvrée après une saloperie de cancer des cordes vocales. Le chanteur est un miraculé, il profite de ce moment comme personne. Ce soir, le Vauban lui appartient.

Entre deux chansons, Miossec envoie la punchline qu'il avait dans la musette depuis l'après-midi, en rappelant donc qu'il faut toujours se méfier d'un public qui a acheté ses places trop longtemps à l'avance. Acquis à sa cause, ce même public s'esclaffe. Puis c'est au tour de *Que devient ton poing quand tu tends les doigts* de résonner dans le Vauban, sublime chanson de conclusion de son premier album, *Boire,* sorti il y a maintenant plus de trente ans. Trente ans plus tard, on continue de regarder notre poing, puis nos doigts, puis notre poing, puis nos doigts, sans vraiment trouver la réponse. Et si c'était une bonne chanson ?

Près du bar, un type boit du vin en regardant sa femme danser toute seule, puis avec un autre homme. Deux copines chantent les paroles par cœur. Trois vingtenaires sont beaucoup trop sérieux·ses. Juste à côté de nous, un jeune homme qui pourrait être Miossec à 20 ans nous regarde, l'œil torve, sa énième pinte déjà presque vide. Il a envie de parler :



“Le chanteur est un miraculé, il profite de ce moment comme personne. Ce soir, le Vauban lui appartient.”

“Tu vois ça, c’est magnifique, il dit les textes : ils sont magnifiques.” Il nous confie avoir un groupe, dont il dit que *“ça va péter bientôt, dans le genre Miossec justement”*. Pas étonnant, à Brest, les chiens ne font pas des chats. Le concert s’achève sur un triomphe, et l’on part retrouver Miossec en backstage, en compagnie de son équipe.
Le sourire aux lèvres, au milieu des ami·es, Miossec savoure. Une petite enceinte passe *Young Americans* de Bowie. Il prend Charles dans ses bras, à moins que ce ne soit l’inverse. Profitant d’avoir les deux ensemble, on essaie de vérifier des anecdotes qui ont été livrées de part et d’autre depuis la fin de l’après-midi. Les versions ne concordent pas, et la rigueur journalistique nous pousse donc à ne pas les écrire. On les gardera pour nous, c’est un des privilèges du métier. La soirée ne fait que commencer.
L’after sera bien plus long que le concert, c’est peut-être une tradition chez Miossec. Peu à peu, les backstages sont délaissées pour que la petite troupe d’*insiders* regagne le bar de la salle qui s’est vidé. La lumière est à moitié éteinte. Les bières fusent. Certaines s’ouvrent manuellement. Il y a aussi un peu de vin blanc. On est en Bretagne. Au milieu des journalistes venu·es couvrir l’événement et des fidèles du Vauban, on fait la connaissance de Stan, le leader de Matmatah, qui se plaint du traitement qu’il a jadis reçu dans *Les Inrocks*, mais on lui dit (avec beaucoup de couardise) que c’est la faute de ceux qui étaient là, avant de finir par trinquer. On tchatche avec le grand journaliste du *Soir* de Bruxelles Philippe Manche, vieil ami de Miossec, qui a fait le déplacement, et qui nous parle de la Jamaïque et de Joe Strummer. On se dit que Miossec se serait probablement bien entendu avec Strummer. Tout le monde congratule le chanteur. À plusieurs reprises, l’un des barmen tentera de mettre fin à ce raout improvisé. Miossec lui met des bâtons dans les roues en s’adressant directement à son ami Charles – et en sortant systématiquement la carte du *“dernier verre de l’amitié”*. C’est important, l’amitié. Charles remet à chaque fois la machine en route et relance *La Nuit je mens* de Bashung, dont Miossec semble ce soir être l’héritier indiscutable. On a évidemment dans les bottes des montagnes de questions, mais on préfère regarder Miossec triompher à domicile. Beau, humble, sympa, attentionné, il s’attarde avec chacun·e. Il y a une belle accolade avec son tourneur, Joran Le Corre, de Wart. Il y a toujours Bashung en fond sonore et parfois Murat, qui semble être l’autre *kink* de Charles. Le barman essaie à nouveau de fermer le bar. Nouvel échec. On se rapproche de Miossec. On lui parle politique, pour vérifier qu’il est toujours de gauche – et c’est le cas. On lui parle littérature, et il nous parle de sa passion pour Antoine Mouton. On note le nom. Depuis des lustres, le Brestois passe son temps dans les livres. En écrire un ? *“Pourquoi pas oui, un truc à la Steinbeck.”* On rêverait de lire ça.
On lui dit qu’on le trouve très en forme. Il répond qu’il fait du sport, que dans sa famille on a toujours fait du sport. C’est une donnée que l’on ne possédait pas jusqu’ici – reconnaissez qu’elle n’était pas évidente. Au Vauban, Miossec est heureux, protégé par un amour certain qui lui arrive de toutes parts. La soirée durera très longtemps, c’est la moindre des choses. Par pudeur, et parce qu’il faut à un moment savoir laisser les Brestois·es entre eux·elles, on finira par s’éclipser discrètement, en laissant la soirée se poursuivre autant qu’elle le doit. Miossec dort au Vauban, bien entendu, dans une chambre qui devrait porter son nom. On sort du Vauban, on prend le vent dans l’avenue Jean-Jaurès, et bien sûr un petit crachin. Le sommeil sera celui du juste, forcément.

04-06 EP (Columbia/Sony Music). Sortie digitale le 13 mars, sortie physique le 17 avril.
En concert aux Inrocks Festival pour la création *French Pop*, Centquatre-Paris, le 11 mars, et en tournée française.

À ne pas rater



Du 4 au 7 mars
La Route du Rock - Collection Hiver, à Rennes et Saint-Malo

MUSIQUES

Pour sa 20e édition, la Collection Hiver de La Route du Rock accueillera, entre la capitale bretonne et la cité malouine, Heavy Lungs, Green Star, Anastasia Coope, Dälek, Déefait, ainsi que Jehnny Beth et Stereolab, deux têtes d'affiche également programmées aux Inrocks Festival.

laroutedurock.com

Du 4 au 12 mars
Écrans Mixtes, à Lyon et sa métropole



CINÉMAS

Le festival de cinéma queer de Lyon et de sa métropole déploiera pour sa 16e édition près de 100 séances, avec avant-premières, compétitions et hommages, dont un focus sur Jean Genet. L'un des rendez-vous majeurs du cinéma queer européen.

festival-em.org

Du 5 au 10 mars
Des femmes dans une maison, à Pantin

ARTS

Une exposition sur le quotidien de la Maison des femmes de Saint-Denis, fondée par la docteure Ghada Hatem pour venir en aide aux femmes victimes de violences. Une mise en lumière douce et empathique d'un espace à part, où tant de femmes sacrifiées trouvent du soutien, des liens, de nouveaux élans.

magasinsgeneraux.com



Du 6 au 8 mars
Festival Olá Paris!, à Paris



CINÉMAS

Pour sa 2e édition, le festival du cinéma portugais ouvrira ses portes au Club de l'Étoile. Il mettra en lumière la créativité et la modernité du cinéma portugais contemporain avec trois jours de projections, de rencontres et de découvertes révélant la richesse d'une scène cinématographique unique.

instagram.com/festival_ola_paris

Du 6 au 21 mars
Le Musée vivant de la mode, à Paris

ARTS

À la Fondation Cartier, Olivier Saillard déploie un récit sensible et poétique sur la mode en mouvement. Avec des vêtements ordinaires, de la haute couture, des photographies... Plutôt qu'un mausolée, une démonstration du rapport intime que nous pouvons entretenir avec les vêtements.

fondationcartier.com

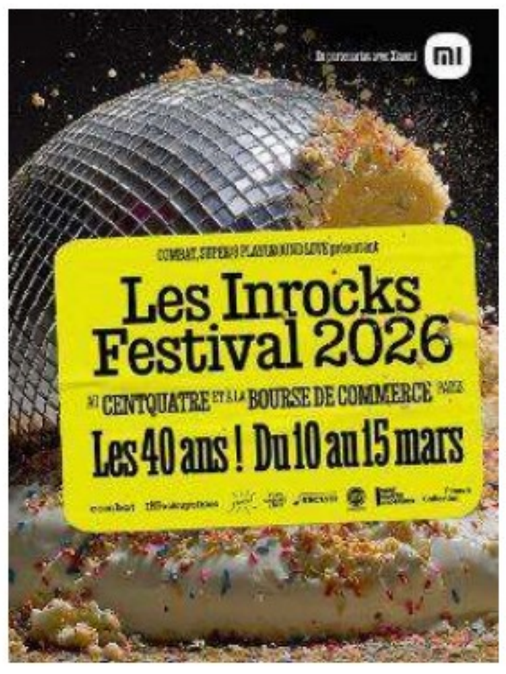


Du 10 au 15 mars
Les Inrocks Festival, à Paris

MUSIQUES

Premier événement du 40e anniversaire des *Inrockuptibles,* la 37e édition des Inrocks Festival investit le Centquatre-Paris pour trois soirées : Stereolab, Kids Return, Elias Rønnenfelt et The Itch en ouverture ; une création *French Pop* avec Dominique A, Barbara Carlotti, Malik Djoudi, Philippe Katerine, Miossec, Calypso Valois le mercredi ; Sonic Boom, Soko, Jehnny Beth et WU LYF le jeudi. Avant une clôture dominicale à la Bourse de Commerce - Pinault Collection avec Camille Keller et Moin. Une semaine inrockuptible, donc inratable.

lesinrocks.com



Jehnny Beth © Jeremie Luke Dubois · Olivier Saillard © Jean-Baptiste Mondino · Hurlevent © Romy Alizée

en mars

Les 17 et 18 mars
Hurlevent, à Colmar

SCÈNES

S'inspirant du célèbre roman d'Emily Brontë mais aussi de sa vie, Maëlle Dequiedt explore les tréfonds de la nature humaine, la famille, la violence, le mal, l'enfermement, avec la complicité de la musicienne et performeuse Nadia Ratsimandresy.
Un spectacle fou et musical porté par quatre comédien·nes.

comedie-colmar.com



Du 21 mars au 4 avril
Billy Budd, à Lyon

SCÈNES

Écrit en 1951 par le compositeur Benjamin Britten, l'opéra *Billy Budd,* inspiré d'un roman d'Herman Melville, est porté uniquement par des voix masculines. Mis en scène par Richard Brunel, directeur de l'Opéra national de Lyon, et porté par le baryton-basse Derek Welton, ce *Billy Budd* est un sommet d'inventivité vocale et orchestrale.

opera-lyon.com



Du 29 mars au 3 avril
I Didn't Know Where to Put All My Tears/Curlew River, à Nancy

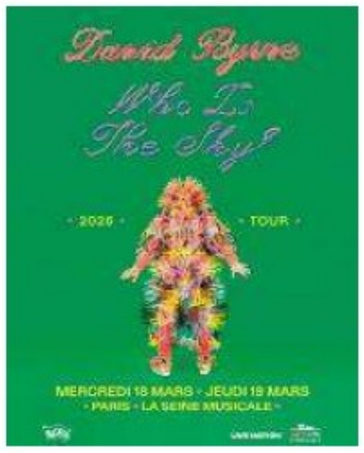
SCÈNES

Avec un diptyque centré sur la création du compositeur serbe Marko Nikodijević, dans le cadre du laboratoire de création lyrique Nancy Opera Xperience, et sur un opéra de Benjamin Britten, la metteuse en scène Silvia Costa fait dialoguer deux récits dans une mise en scène inspirée des codes du théâtre japonais.

opera-nancy.fr



Detroit Roma © Elene Usdin & Boni · *Curlew River* © Pedro Kummel/Michael Krahn/Enix/Unsplash/Odile Chambaut



Les 18 et 19 mars
An Evening with David Byrne, à Paris

MUSIQUES

Après avoir sorti l'excellent *Who Is the Sky?* en septembre dernier avec le Ghost Train Orchestra, le leader de Talking Heads se produira pour deux concerts exceptionnels à la Seine Musicale. David Byrne lance ainsi sa tournée internationale qui promet d'être haute en couleur, avec 13 musicien·nes, chanteur·ses et danseur·ses qui l'accompagneront sur scène.

davidbyrne.com

Du 20 au 22 mars
L'Invisible - Festival des arts vivants, à Paris

SCÈNES

Le premier Festival des arts vivants au Collège des Bernardins explore la question de l'invisible à travers des spectacles pénétrants.
Entre théâtre et danse, concerts et performances, un laboratoire d'imaginaires collectifs qui élargissent nos visions.

collegedesbernardins.fr



Du 20 au 27 mars
Séries Mania, à Lille et sa métropole

SÉRIES

Fondé en 2010, Séries Mania, c'est une semaine d'avant-premières, de rencontres et de master class qui transforment Lille en capitale mondiale des séries, réunissant créateur·rices, talents et public autour de la création sérielle internationale.
Gratuit et en ligne !

seriesmania.com/festival

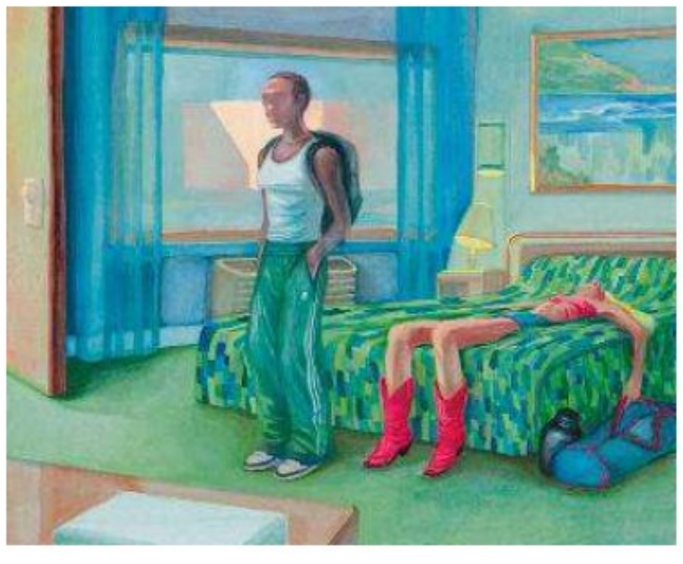


Du 26 au 29 mars
BD à Bastia

LIVRES

Rendez-vous incontournable de la BD contemporaine et inclusive, le festival de Bastia expose et réunit des auteur·rices français·es cher·ères aux *Inrocks,* comme Camille Broutin, Magali Le Huche ou Elene Usdin (ci-dessous), tout en accueillant des représentant·es de la scène finlandaise, des spectacles, etc.

una-volta.com



LES VISAGES



Rébecca Chaillon, divine bacchante

La performeuse occupe une place unique dans le paysage théâtral. Avec son prochain spectacle, *La Parabole du seum*, elle continue de construire une œuvre généreuse et collective.

Nous retrouvons Rébecca Chaillon au Théâtre Public de Montreuil, en pleine création de sa nouvelle pièce, *La Parabole du seum,* qui connaîtra sa première le 11 juin au Festival de Vienne, en Autriche, avant sa programmation au Festival d'Avignon. Au four et au moulin, et alors que ses (co)créations précédentes tournent un peu partout en francophonie, c'est en pleine bourre qu'elle nous reçoit dans sa loge, à la pause de midi. Montreuil est son lieu de naissance, de travail et de vie depuis dix ans, même si elle a passé son enfance en Picardie, entre Beauvais et Creil. Fille d'un père technicien de la SNCF et d'une mère conseillère à la Sécurité sociale, la performeuse se souvient d'une enfance passée devant la télé avec sa sœur, plateaux surgelés entre les mains, ou en vadrouille au centre aéré : *"Mes parents partaient tôt au travail, et comme nous n'avions pas d'activités extrascolaires, nous étions pas mal en autonomie. On m'a raconté que j'avais déjà un goût pour le simulacre, la fantaisie, le jeu, qui me permettait, je pense, d'exprimer des choses qu'on ne verbalisait pas dans ma famille."* Même si elle participe à des ateliers théâtre au lycée, elle ne pense pas encore faire de la scène son métier : *"Dans la lignée de mes expériences dans les mouvements d'éducation populaire, je voulais être institutrice ou prof, et comme il me fallait une licence pour entrer à l'IUFM, j'ai choisi les arts du spectacle, mais ça aurait pu être autre chose."*

En deuxième année, elle se fait remarquer par son prof Bernard Grosjean, fondateur de la Compagnie Entrées de jeu et adepte du théâtre-forum (une forme de théâtre interactif permettant notamment de faire émerger des questions de domination). Il lui propose d'intégrer sa troupe. Elle a 20 ans, elle y restera douze ans, mais crée sa propre compagnie, Dans le ventre, dès l'âge de 21 ans. *"Ce n'est que le jour où j'ai reçu ma première paie que j'ai réalisé que je pourrais en vivre",* nous dit-elle, avant d'expliquer en quoi sa première vocation d'enseignante irrigue son travail : *"J'ai transposé plein de principes éducatifs dans ma manière de travailler au théâtre : le groupe, la dimension ludique, l'attribution de missions à chacun et la conviction qu'on a tous un besoin d'expression."*

Cette dimension ludique, on la retrouve dans ses pièces, qui reprennent souvent la forme de talk-shows inspirés de la télévision des années 1990-2000. Mais son théâtre est aussi au croisement d'autres influences : le théâtre-forum bien sûr, ainsi que la radicalité formelle de Romeo Castellucci dans *Tragedia Endogonidia,* qui la marque profondément, tout comme l'engagement politique des pièces de Rodrigo García ou la dimension performative de celles de Carolina Bianchi, Angélica Liddell et Florentina Holzinger, dont elle se sent proche. Enfin, l'utopie de la troupe du Théâtre du Soleil la fait longtemps rêver, avant que n'éclatent les scandales liés aux agressions sexuelles qui s'y seraient produites selon une enquête de *Mediapart* de novembre dernier.

Prendre soin du collectif : ce besoin est traversé par des enjeux nouveaux, à l'heure où Rébecca Chaillon n'a jamais autant brillé et où se pose la question de la projection de son aura sur ses partenaires. Au Carreau du Temple à l'automne dernier, elle fêtait ses 40 ans lors d'un incroyable marathon de performances de 40 heures rassemblant nombre de ses collaborateur·rices : Sandra Calderan, Élisa Monteil, le jeune Mélo Lauret… La jeunesse, justement, place en elle un espoir fort. Dans les travées du Carreau du Temple, elle faisait penser à une sorte de gourou, une divine bacchante d'un théâtre au puissant langage donnant enfin une voix aux queers, aux femmes, aux personnes non blanches, aux gros·ses.

Généreuse dans sa manière de mettre en jeu son corps, son couple, ses amitiés, elle a toutefois décidé de poser certaines limites : elle ne jouera pas dans sa nouvelle création pour se donner le temps d'avoir un enfant. *"J'apparaîtrai sous une autre forme."* Dans *La Parabole du seum,* il sera question de corps dissidents dans un régime fascisant, de bâtons holographiques et d'Aya Nakamura : *"C'est la première fois que je me mets autant la pression. J'ai l'impression que c'est du quitte ou double sur ce spectacle, parce que je n'aurai jamais eu autant de confort, de temps et de ressources. Je n'aurai aucune excuse si c'est raté",* nous confie celle qui dit ne fonctionner que dans l'urgence et la nécessité, à l'instinct et dans le chaos. Avant qu'elle ne retourne au plateau, où on l'attend pour redémarrer les répétitions, on l'interroge sur l'issue du procès pour cyberharcèlement dont elle a été victime, suite à une polémique lancée par l'extrême droite sur son spectacle *Carte noire nommée désir* : *"Je garde en tête que si six ont été reconnus coupables, deux ont fait appel, trois ont bénéficié de peines alternatives et un a été relaxé… Et puis le cas de Fatou Siby, agressée physiquement en salle par l'éditeur de théâtre belge Émile Lansman* [à Avignon, en juillet 2025], *reste une plaie ouverte. Il n'y a pas eu de réparation pour elle. Si j'arrive à récupérer de l'argent du procès, je le partagerai avec elle. Je suis surtout contente quand des artistes me disent que ce verdict les a encouragés à dénoncer le harcèlement dont ils sont victimes."* **Bruno Deruisseau. Photo Thomas Cecchelani pour Les Inrockuptibles**

La Gouineraie de, par et avec Rébecca Chaillon et Sandra Calderan. Au T2G, Gennevilliers, du 12 au 21 mars ; au Théâtre Sorano, Toulouse, du 25 au 27 mars et en tournée.
Où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute de et par Rébecca Chaillon. À la MC2: Grenoble, les 25 et 26 février.

Samuel Kircher, comédien à l'écoute

Il se voyait devenir ingé son dans la musique, mais son rôle dans *L'Été dernier* de Catherine Breillat a changé le cours de sa vie. Il revient en boxeur dans *La Danse des renards, teen movie* fin et sensible de Valéry Carnoy.

Dans *La Danse des renards,* le premier film de Valéry Carnoy, Samuel Kircher interprète un jeune champion de boxe en entraînement intensif dans un centre isolé en pleine forêt. Toute sa vie est aimantée vers un seul but : frapper et gagner. Un peu le contraire de ce que fut la vie de Samuel qui, avant de le devenir, ne s'était jamais spécialement projeté en acteur, et dont le premier rôle lui est tombé dessus par un concours de circonstances. Son frère, le comédien Paul Kircher, avait passé les essais pour le rôle principal de *L'Été dernier* de Catherine Breillat. Il avait été pris. Mais parce que le tournage avait été repoussé d'un an, il ne pouvait plus jouer dans le film (car déjà engagé sur *Le Règne animal*). *"Alors Paul a parlé de moi à Catherine et m'a carrément inscrit aux essais. Il avait déjà tourné* Le Lycéen *de Christophe Honoré, mais le film n'était pas encore sorti. Le fait que mon frère soit devenu acteur restait encore un peu abstrait. Mais il y consacrait déjà beaucoup de sa vie. Le devenir à mon tour prolongeait le lien avec lui, me permettait de rester proche. D'ailleurs, il m'a beaucoup parlé avant le casting de* L'Été dernier. *Sans ses conseils, je n'aurais jamais été pris. Le truc le plus marquant qu'il m'ait dit, c'est de ne surtout pas montrer que j'en avais envie. De ne pas aller vers le rôle. De présenter le plus simplement possible qui j'étais."*

Il tourne le film de Catherine Breillat juste après son bac, alors qu'il n'a pas encore 18 ans. À la rentrée, il commence ses études : une licence pour devenir ingénieur du son dans la musique, une de ses passions. Il en écoute beaucoup. Du rap, de l'electro, du rock… *"J'essaie de suivre les nouveautés. Mais je reviens toujours vers mes deux idoles : Daft Punk et les Strokes."* Son morceau préféré des Daft, en ce moment, est *Beyond [sur* Random Access Memories, *2013]* : *"Le morceau s'ouvre sur un grand moment orchestral un peu crissant. Puis les paroles arrivent, et elles sont magnifiques. On décolle au-dessus des nuages, où se dessine un chemin d'amour… Ça me fait penser à* Élévation *de Baudelaire."* Des Strokes, il adore Trying Your Luck *[sur* Is This It, *2001]*. *"En musique, tu fais souvent des boucles de quatre mesures. Et là, ils ajoutent une cinquième mesure au lieu de retourner sur la boucle. Julian chante 'This life is on my side' en se donnant une mesure de plus. Il n'a pas peur de quitter la norme. On sent qu'il a confiance dans tout ce qui peut lui arriver – d'ailleurs, le morceau s'appelle* Trying Your Luck. *Ça m'émeut toujours. J'ai adoré écouter ce morceau en faisant du vélo."*

Le cinéma est aussi tramé à sa vie depuis l'enfance. Ses parents, les comédien·nes Irène Jacob et Jérôme Kircher, lui ont toujours montré des films. *"J'ai grandi avec Chaplin,* To Be or Not to Be *de Lubitsch…"* Aujourd'hui encore, Miyazaki fait partie de son quotidien. *"J'aime que ça constitue mon environnement. Je peux mettre un film, faire autre chose, revenir en revoir un bout. Recommencer le lendemain… J'aime bien vivre au milieu de ses images."*

À l'issue de sa première année, et tandis que *L'Été dernier* lui vaut une nomination au César de la révélation masculine, il interrompt ses études pour revenir sur les plateaux de cinéma. Il enchaîne deux premiers longs métrages. D'abord *L'Engloutie* de Louise Hémon, sorti en décembre 2025. Puis *La Danse des renards,* sélectionné l'an dernier à la Quinzaine des cinéastes. Son rôle de champion de boxe nécessite une grosse préparation physique. Sa seule activité sportive jusque-là avait été, à l'adolescence, la pratique pendant deux ans de la danse contemporaine. *"Pour* La Danse des renards, *j'ai pris des cours de boxe pendant cinq mois tous les jours, avec un coach. Il me considérait vraiment comme son poulain, m'appelait tout le temps, me demandait de lui envoyer des photos de ce que je mangeais…* [rires] *Les autres comédiens étaient tous de jeunes boxeurs. Mon principal partenaire, Fayçal* [Anaflous], *m'a beaucoup aidé à trouver les gestes. Après les cinq mois d'apprentissage technique, on a eu vingt jours de répétitions avec tous les acteurs. On a pu trouver une façon d'être ensemble, de se parler… J'ai adoré avoir pour une fois un temps aussi long de préparation."*

Dans le même temps, le réalisateur Valéry Carnoy lui fait découvrir des *teen movies* : *Gummo* d'Harmony Korine, *Paranoid Park* de Gus Van Sant, *Sweet Sixteen* de Ken Loach… *"Je crois que les films d'adolescence sont mes films préférés. Mais* La Danse des renards *est particulier. Souvent, dans ces films, il y a un traumatisme, et puis ça part dans la violence. Ici, il y a un traumatisme, mais, au contraire, ça part vers la douceur, la sensibilité… Il se pose des questions sur ce qu'il a vraiment envie de faire, sur ce qui lui correspond. C'est un questionnement dont je me sens proche."*



Dans *La Danse des renards,* après avoir échappé à un accident, son personnage se découvre mortel. Et soudain son assurance de combattant se craquelle. Il n'arrive plus à croire à la carapace d'invincibilité qu'il a passé sa vie à se façonner. Il fait l'expérience de l'angoisse. On demande à Samuel si, dans sa jeune pratique de son métier, il doit affronter la peur. *"La peur, c'est ce qui te fait te mettre au travail. C'est le moteur. Parfois, t'as tellement peur que même quand tu travailles à préparer ton rôle, tu te dis 'il faudrait que je travaille'!* [rires] *Mais quand ça se passe bien, tu arrives à un moment donné à mettre de côté ta peur et tu t'en sors. Tu peux te calmer, tu es prêt."* Sur quoi porte cette peur ? *"La peur de ne pas trouver d'idées, d'être banal… Mais ça ne vaut pas que pour le travail. Même la vie, il faut la remplir d'idées."*
Jean-Marc Lalanne. Photo Lucie Cipolla pour Les Inrockuptibles

La Danse des renards de Valéry Carnoy, avec Samuel Kircher, Yoann Blanc, Fayçal Anaflous (Bel., Fra., 2025, 1 h 34). En salle le 18 mars.
Retrouvez la critique du film p.123.



Prostitute, la bande-son de l'insurrection

Sur *Attempted Martyr*, son premier album éruptif réédité, le groupe du Michigan mixe musique touareg et noise rock. À découvrir sur scène au printemps.

Des citoyen·nes abattu·es en pleine rue, un racisme décomplexé, une politique répressive et liberticide… Les images qui nous parviennent des États-Unis font froid dans le dos, qu'il soit question des exactions de la police de l'immigration américaine ou des élucubrations de Donald Trump. C'est dans ce contexte mortifère que le premier album de Prostitute, *Attempted Martyr,* est réédité via Mute, plus d'un an après sa sortie. Une soufflante noise comme on en entend peu, déconcertante par sa radicalité. Rarement un groupe avait poussé les curseurs du genre avec autant de fureur et de férocité, étoffant sa palette sonore en puisant dans la musique touareg d'Afrique du Nord et de l'Ouest. Le résultat est tout aussi singulier que cataclysmique.

Moe Kazra (chant) et Andrew Kaster (batterie) ont passé leur enfance à Dearborn, dans le Michigan, la plus grande communauté musulmane des États-Unis. *"J'ai grandi dans un rejet total de mon identité. On m'a détesté avant même que je me connaisse,* confie le leader dans un communiqué. *Avec Andrew, on a transformé ce chaos intérieur en une sorte de mythologie. Ce n'est pas un manifeste. C'est un exutoire."* Aux côtés de Dylan Zaranski à la basse, le duo bûche pendant quatre ans sur ce disque *"dédié au Liban"* et écrit en pleine pandémie, *"dans un monde en plein chaos"*. Entre les désillusions de l'un et la perte de son job au lycée du coin pour l'autre, Prostitute débute sous de sombres auspices.

Cet accablement est palpable sur tous les morceaux de l'album, marqués par la même force dévastatrice et contondante, cette urgence à en finir avec un monde toujours plus violent. Guitares triturées, voix époumonées, samples stridents… forment un tourbillon sonore assommant qui ne laisse pas indemne. Car c'est bien la colère qui nourrit leur écriture. Celle-là même qui les a touchés viscéralement au lendemain du 11-Septembre, alors que la communauté musulmane était victime, en toute impunité, de diabolisation.

Écrire pour purger le traumatisme d'être stigmatisé. Et retourner le stigmate, choquer pour mieux repousser, pour mieux combattre. Les textes décrivent, avec une poésie crue et forcenée, les atrocités de la colonisation ou la transgression de la morale religieuse. *Judge* en est le parfait exemple : *"I'm a prince to the grifters, I turn apostles to pimps/I don't die/I just fuck" ("Je suis un prince pour les escrocs, je transforme les apôtres en proxénètes/Je ne meurs pas/Je ne fais que baiser"),* y rugit Moe. Amen. **Louise Lucas**

Attempted Martyr (Mute/PIAS). Sortie le 13 mars. En concert à Petit Bain, Paris, le 23 avril, et à l'Ubu, Rennes, le 24 avril.

Steve Gullick


A$AP
ROCKY
Ray-Ban
AWGE AWGE AWGE AWGE AWGE AWGE AWGE AWGE

Pour fêter l'anniversaire des *Inrockuptibles*, rendez-vous chaque semaine dans les cinémas Dulac pour voir ou revoir un film sélectionné par la rédaction.





Dans le singulier cheminement qui a conduit un magazine de rock à devenir un journal généraliste traitant de tous les domaines de la culture et s'ouvrant progressivement au champ de la politique et de la société, le cinéma a constitué un levier particulier. Quel espace un magazine conçu pour traiter de l'actualité du rock (*Les Inrocks,* donc) peut-il accorder à celle du cinéma ? Parler prioritairement des films gorgés de rock, bien entendu. *"Un propos complètement gâché par le souci de montrer les gros vendeurs de la musique anglaise et de palper les plaques* […]*, on est en plein syndrome : admirez ma technique, il n'y a rien derrière"* : c'est la première critique de film parue dans *Les Inrocks,* dans le n° 2 de l'été 1986, sur *Absolute Beginners,* la comédie musicale pop de l'as des vidéoclips Julien Temple, avec entre autres *guests* David Bowie et Sade. Sous la plume affûtée de Serge Kaganski, le texte est un éreintement. S'il y a un cinéma en affinité avec la sensibilité particulière que développe le journal en musique, il n'est pas à chercher dans l'affichage ostentatoire de l'artillerie lourde de l'industrie musicale de l'époque. Il faut plutôt le chercher du côté d'un cinéma indépendant, où une certaine culture musicale est tramée à l'esthétique de la mise en scène. Un long entretien avec Olivier Assayas, pour la sortie de son beau premier film *Désordre* – le récit à tonalité cold wave d'un groupe de rock qui se disloque –, c'est le premier sujet d'envergure que *Les Inrocks* consacrent au cinéma dans le n° 3, en septembre/octobre 1986. Et c'est le signal d'une attention éditoriale qui n'a jamais failli pour les œuvres émergentes, les films qui tentent d'encapsuler la jeunesse de leur temps, les liens tissés entre la sensibilité musicale d'une époque, les histoires qu'elle charrie et son imaginaire visuel.

Dans le droit fil de cette première rencontre, c'est un cinéaste de la même génération que les fondateurs des *Inrocks* qui fera la première couverture consacrée à un artiste de cinéma en 1991 : Leos Carax, accompagné de son petit chien noir et blanc – comme la photo iconique de Renaud Monfourny –, pour la sortie des *Amants du Pont-Neuf*. Le deuxième cinéaste en couv fut l'année suivante Maurice Pialat, rencontré au fin fond du Gers pour un dialogue-fleuve entre deux films. Des artistes jeunes à la pointe du contemporain et des figures de maîtres anciens, Carax et Pialat, les Smiths et Leonard Cohen, c'est la double attraction du journal à ses premières heures, en ciné comme en rock, aussi transgénérationnel que transdisciplinaire. Depuis quarante ans évidemment, les liens entre *Les Inrocks* et le cinéma ont beaucoup bougé, le suivi de l'actualité du cinéma n'a cessé de prendre du volume, des générations de cinéastes et de comédien·nes découvert·es, adulé·es, rencontré·es se sont succédé à une cadence soutenue, l'équipe rédactionnelle dédiée au cinéma n'a cessé de s'étoffer et de se renouveler…

Cette histoire qui lie quarante ans de notre existence et quarante ans de vie du cinéma, nous avons eu envie de la raconter et, à l'invitation des cinémas Dulac, de façonner une rétrospective qui en retrace les tournants et les *highlights*. L'équipe cinéma actuelle s'est donc livrée à un gros *brainstorming* où se sont croisés les souvenirs personnels des plus anciens – qui ont pu transmettre dans le journal certains de leurs plus gros chocs esthétiques –, ceux des plus jeunes rédacteur·rices, qui ont découvert tel ou tel film adoré par la médiation du magazine, et aussi ce qui s'est déposé de ces quarante ans dans nos goûts d'aujourd'hui… Certains films se sont détachés de leur paysage d'origine pour éclairer notre époque comme des phares ; d'autres, qui nous avaient tant importé, ont vu leur aura s'émousser.

Dans ces quarante ans se sédimentent les derniers feux de cinéastes majeur·es, dont l'œuvre est bien antérieure à la naissance des *Inrocks* (Rohmer, Varda, Godard, Pialat…), et des générations de jeunes pousses qui nous ont ébloui·es dès leur éclosion (les premiers longs d'Arnaud Desplechin, Mati Diop, Sofia Coppola, Céline Sciamma, Alexis Langlois…). Se dessine aussi une géographie mouvante, élastique, où le cinéma indépendant américain prend des formes nombreuses et diverses (Spike Lee, Jim Jarmusch, David Lynch, Kelly Reichardt, Wes Anderson, Gus Van Sant…), mais qui visite aussi différents points d'Europe (d'Albert Serra à Maren Ade) et connaît de forts tropismes pour l'Extrême-Orient (Hou Hsiao-hsien, Wong Kar-wai, Apichatpong Weerasethakul…).

En ouverture et en clôture de cette ronde de films aimés sur cinq décennies, nous avions envie d'ancrer la rétrospective dans le présent. Le 1er avril 2027, nous achèverons donc cette manifestation qui court sur un an, à raison d'une projection par semaine (avec une pause pendant le Festival de Cannes et l'été), par une avant-première – d'un film qui n'est aujourd'hui vraisemblablement pas encore tourné. Et le 9 mars 2026, en préliminaire des Inrocks Festival, c'est également par une avant-première que nous allons inaugurer cette séquence anniversaire. L'œuvre de la cinéaste choisie a à peu près le même âge que *Les Inrockuptibles* – *Chocolat,* le premier long métrage de Claire Denis, sortait ainsi en 1988. Depuis, chacun de ses films a suscité des commentaires, des dialogues, des rencontres, des reportages, des couvertures, autour et avec la cinéaste. Au vu d'un tel compagnonnage, quoi de plus naturel que de présenter son nouveau film, *Le Cri des gardes,* adapté du *Combat de nègre et de chiens* de Bernard-Marie Koltès, avec Matt Dillon et Isaach de Bankolé. Claire Denis sera bien entendu à nos côtés pour une rencontre avec les spectateur·rices. On vous donne donc rendez-vous ce soir-là pour fêter nos 40 ans. Et pour toute l'année qui suit. **Jean-Marc Lalanne**



Les Inrocks et les cinémas Dulac présentent

Les Inrocks 40 ans en 40 films

Soirée d'ouverture

Le Cri des gardes de Claire Denis, avec Matt Dillon et Isaach de Bankolé
Rencontre avec Claire Denis

Le 9 mars à 20 h 15 au cinéma L'Arlequin, Paris VI^e^

Séances du printemps 2026

19 mars ***La Loi du désir*** de Pedro Almodóvar
26 mars ***Une affaire de femmes*** de Claude Chabrol
2 avril ***Do the Right Thing*** de Spike Lee
9 avril ***Edward aux mains d'argent*** de Tim Burton
20 avril ***Van Gogh*** de Maurice Pialat
30 avril ***La Sentinelle*** d'Arnaud Desplechin
4 mai ***Ma saison préférée*** d'André Téchiné
28 mai ***La Reine Margot*** de Patrice Chéreau
4 juin ***Dead Man*** de Jim Jarmusch
11 juin ***Conte d'été*** d'Éric Rohmer
18 juin ***Happy Together*** de Wong Kar-wai
25 juin ***Les Fleurs de Shanghai*** de Hou Hsiao-hsien
2 juillet ***Virgin Suicides*** de Sofia Coppola

Salles et horaires disponibles sur le site www.dulaccinemas.com
Certaines séances seront accompagnées de rencontres avec les cinéastes et les acteur·rices des films présentés.
La programmation se poursuivra jusqu'au 1er avril 2027.

Les Inrockuptibles

DULAC CINÉMAS

L'ÉPOQUE

Et si on inventait l'après-capitalisme ?

À l'aune des multiples menaces qui pèsent sur notre monde, et avec l'aide des acquis récents des sciences sociales, des chercheur·ses et militant·es tentent de penser le postcapitalisme dans un ouvrage collectif. Coordinateurs de cette somme, Jérôme Baschet et Laurent Jeanpierre nous donnent les clés de cette réflexion.

Texte Jean-Marie Durand

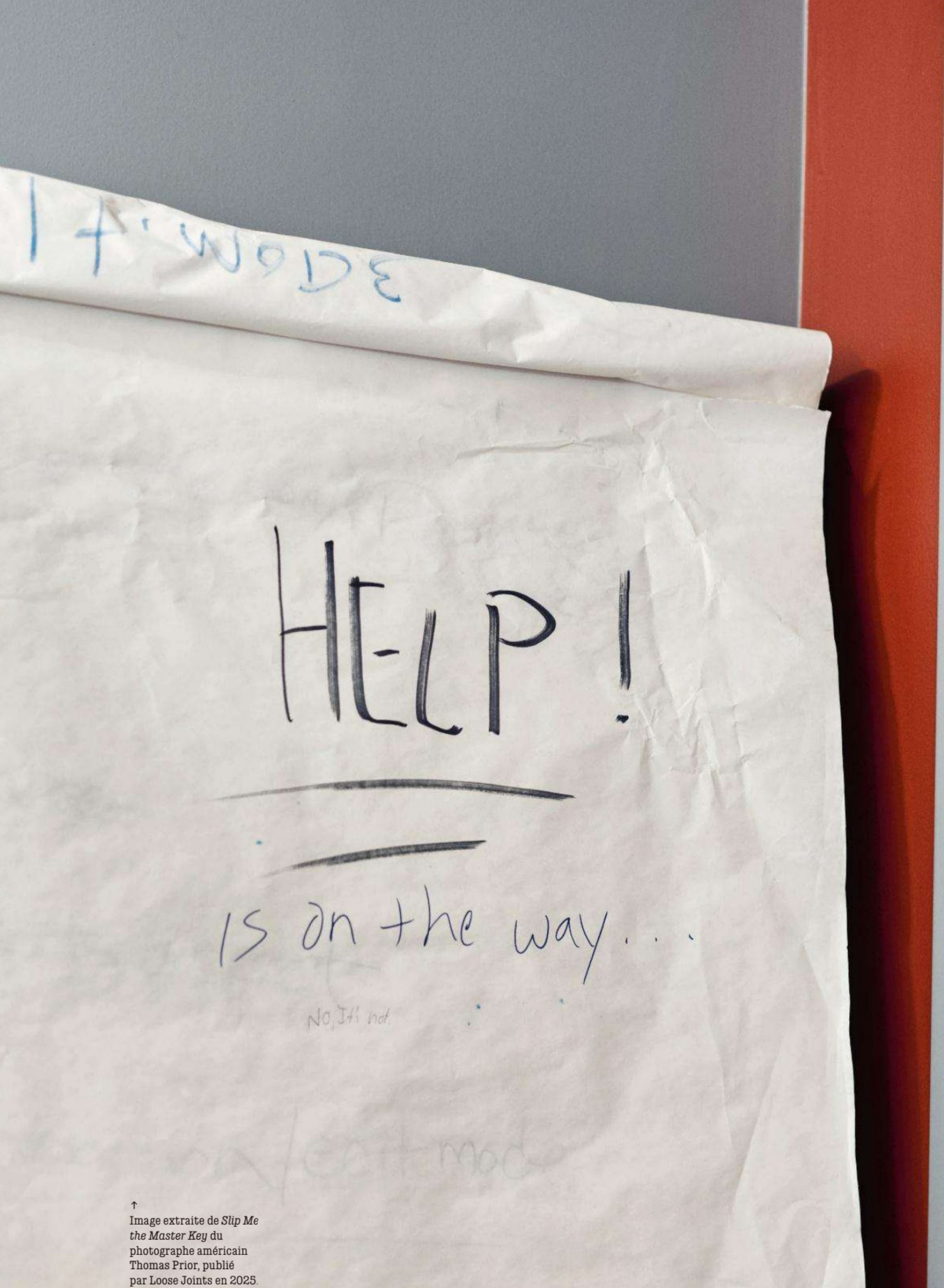
Il faudrait être sacrément perché·e ou simplement indifférent·e au monde pour ne pas désespérer de son état avancé de décomposition. Des percées de l'extrême droite à la catastrophe écologique, des coups de force des empires (États-Unis, Russie, Chine) aux guerres prédatrices (à Gaza, en Ukraine…), de l'expansion des troubles dépressifs à l'explosion des inégalités, l'espérance d'un monde meilleur s'est noyée dans un grand bain chaotique. L'économiste canadien Quinn Slobodian parle d'un *"capitalisme de l'Apocalypse"* pour signifier combien ce système de confiscation antidémocratique opéré par des élites libertariennes domine la planète. Où ce capitalisme conduira-t-il ? Un paysage "postapocalyptique", tel que l'imaginent souvent les auteur·rices de science-fiction, nous attend-il ? Contre l'impact de toutes les dystopies qui peuplent nos imaginaires, ne serait-il pas possible d'opposer un avenir libéré de ces travers morbides ? Pourrait-on se livrer à une expérience de pensée ancrée dans l'état des savoirs contemporains, permettant d'imaginer une société dans laquelle les conditions d'existence seraient enfin indexées à une pensée du commun, au soin, à une éthique relationnelle et à une attention au monde vivant ?

DE L'ANTICAPITALISME AU POSTCAPITALISME

Cette expérience de pensée traverse précisément l'ouvrage collectif piloté par l'historien Jérôme Baschet et le sociologue Laurent Jeanpierre, *Mondes postcapitalistes,* dans lequel des dizaines de chercheur·ses et militant·es se prêtent à un stimulant travail renouvelant le cadre ritualisé de la critique du capitalisme pour esquisser un autre horizon que celui de l'anticapitalisme, dont le refrain s'épuise à force d'échecs répétés. Autrement dit, il s'agit de penser ce que la disparition du capitalisme peut rendre possible, *"se figurer à quoi cet effacement pourrait donner lieu"*. C'est moins contre lui qu'après lui que la réflexion combative se situe ici ; même si cet après procède en partie d'un contre. Car il importe plus que jamais, selon les auteurs, de *"passer de l'anticapitalisme au postcapitalisme, alors même qu'une figuration concrète, riche et fondée d'une société libre et épanouissante est précisément ce qui a souvent fait défaut à la tradition historique des mouvements anticapitalistes, en particulier au sein du marxisme"*.

Lorsqu'on interroge Laurent Jeanpierre sur la dimension utopique apparente de ce travail, dont on devine qu'il sera lu par certain·es lecteur·rices revenu·es de tout, ne croyant plus à la possibilité de changer l'organisation de nos modes d'existence, il nous objecte : *"Dire que notre ouvrage constitue* •••

Thomas Prior



↑
Image extraite de *Slip Me the Master Key* du photographe américain Thomas Prior, publié par Loose Joints en 2025.

“Sans rupture, même lente, avec les principes capitalistes de l'organisation collective, il n'y aura pas de salut possible pour l'espèce humaine et les autres espèces.”

Laurent Jeanpierre, sociologue

→ *une expérience de pensée n'indique pas qu'il soit purement spéculatif, mais signifie avant tout qu'il n'a pas vocation à offrir un programme socio-économique ou politique, ni un nouveau bréviaire communiste et écologique ; il entend ouvrir un nouveau champ d'investigations collectives, à la fois pratiques et théoriques, visant à faire du dépassement du capitalisme un problème non plus insurmontable, idéologique, irréaliste, idéaliste, mais une question légitime, pertinente, à travailler de la manière la plus rigoureuse possible et à plusieurs, sur plusieurs continents et dans plusieurs domaines du savoir et de l'agir.”*

UN RISQUE EXISTENTIEL

La prudence et la modestie restent néanmoins de mise dans cette entreprise ambitieuse : *“Rien de ce que nous proposons n'est achevé ni définitif : il s'agit d'ouvrir une réflexion et de mobiliser, voire fédérer éventuellement celles et ceux qui s'y retrouvent.”* Jérôme Baschet renchérit : *“Il est trop tôt pour déterminer le degré de cette réalité, mais on peut dire que tout l'ouvrage invite à montrer qu'elle ne dessine pas a priori une impossibilité, qu'un ensemble de forces, de pensées et d'expérimentations collectives existe déjà ainsi qu'un schéma stratégique permettant d'imaginer leur articulation et de faire avancer ainsi la probabilité du postcapitalisme émancipateur. Clausewitz écrivait ceci dans l'une de ses lettres : ‘La faible probabilité d'une issue heureuse est une objection déraisonnable ; car ce qui importe, à la guerre, ce n'est pas le degré absolu mais le degré relatif de probabilité, et la probabilité la plus mince est toujours plus grande que pas de probabilité du tout.’”* On n'imaginait pas que Carl von Clausewitz, le penseur de la guerre moderne, pourrait un jour nous rassurer sur ce à quoi l'on peut encore rêver.

De fait, la critique du capitalisme n'a cessé depuis des décennies d'accumuler des défaites, au point de nourrir la *“mélancolie de gauche”*, telle que l'a caractérisée en 2016 l'historien Enzo Traverso. Mais beaucoup de choses ont changé ces dernières années, au premier rang desquelles la destruction du monde vivant. L'idée que la structuration capitalistique de nos modes de vie contribue à la destruction de la planète réactive et modifie la critique du capitalisme. La menace d'une altération radicale des conditions de vie sur Terre, impliquant un risque existentiel pour toutes les espèces, pèse : *“La perspective d'une convulsion continue du capitalisme et d'une destruction, lente ou brutale, des conditions mêmes de la vie sur Terre reconfigure la plupart des discussions antérieures sur les manières d'envisager des sociétés futures qui ne soient pas capitalistes”*, insiste Jérôme Baschet, qui souligne par ailleurs que *“plusieurs courants contemporains des savoirs sur l'homme et la société – la désoccidentalisation de la pensée, le tournant anthropologique des sciences sociales, l'histoire des possibles, l'histoire globale et l'histoire de longue durée, la sociologie des utopies réelles, l'économie écologique, les théories féministes et antiracistes, la diversification et le renouveau des lectures de Marx – permettent d'envisager tout autrement que cela n'était le cas au XX^e siècle la question du dépassement du capitalisme, en lien avec la question écologique, et donc un écosocialisme nouveau”*.

SE LIBÉRER D'UNE FORME DE CIVILISATION

Les travaux de l'anthropologue David Graeber (1961-2020) nous ont déjà éclairé·es ces dernières années sur la possibilité d'envisager la fin du capitalisme en ouvrant les possibles de la pensée, en imaginant que la hiérarchie ne soit plus, par exemple, une structure de la vie sociale. Aucun système historique n'est, par définition, éternel. Penser le postcapitalisme invite surtout à ne plus se focaliser sur les seules sphères économiques et sociales, mais à tenir compte des dimensions environnementales, sanitaires et existentielles. L'amour, l'entraide, la santé, l'éducation,

l'habitation, l'alimentation, l'outillage paysan, les ontologies postnaturalistes, la biodiversité, les milieux de vie, l'économie libidinale, le droit, les zoonoses, les rêves, les fêtes, l'internet, les semences, les algorithmes, les arts de la vie, etc. forment autant d'enjeux essentiels du postcapitalisme qui viendra peut-être.

Autrement dit, il s'agit de se libérer d'une forme de civilisation impliquant des dimensions culturelles et anthropologiques, des modes de production, des subjectivités, des manières d'être qui ont hissé l'intérêt individuel, l'égoïsme, l'accumulation illimitée du capital au rang de valeurs suprêmes. Le capital n'est d'ailleurs pas seulement une chose, mais avant tout un *"rapport social"*.

"Parce qu'en quelques siècles seulement, le capitalisme a bouleversé toutes nos manières de vivre, la recherche sur le postcapitalisme porte nécessairement sur toutes les dimensions de l'existence : la vie affective, amoureuse, sexuelle ; les institutions qui ont soutenu les avancées historiques du capitalisme comme la famille, le patriarcat, la colonialité ; les non-humains ou plus qu'humains, animaux, plantes, qui ne peuvent plus être simplement des instruments des vies humaines ; les formes de connaissance qu'une vie affranchie de l'économie et du primat des sciences et des techniques peuvent faire renaître", estime Laurent Jeanpierre.

Il est vrai par ailleurs que le capitalisme lui-même ne s'est jamais réduit à la dimension économique, *"puisqu'il s'agit bien plutôt d'un mode général d'organisation sociale qui a autonomisé la sphère économique des autres sphères de vie sociale et en a fait la sphère régnant et conquérant tous les autres principes d'organisation collective et tous les autres systèmes de valeurs"*, nous rappelle l'auteur. Penser le postcapitalisme ne peut donc se limiter à une réflexion de type économique : *"Ce serait même reconduire le réductionnisme de pensée qui est un effet de l'organisation capitaliste elle-même. Et c'est le problème d'une grande partie des pensées anticapitalistes qui continuent de faire de la question de la transition vers une société socialiste et écologique un problème exclusif de réorganisation de la vie économique et des institutions politiques qui la rendent possible"*, estime encore Laurent Jeanpierre.

RÊVER SANS S'ILLUSIONNER

Même si elles semblent disparates dans leurs champs d'application, la pensée et la pratique postcapitalistes prennent dans tous les cas une certaine distance avec l'idéalisme utopique classique consistant à figurer ce que devrait être une formation sociale idéale. Ancrées dans les *"utopies réelles"*, déjà analysées par Erik Olin Wright en 2010 (budget participatif, coopératives autogérées, revenu de base inconditionnel, Wikipédia…), qui émergent au présent, elles se détachent des expériences révolutionnaires du siècle passé. *"Repenser le postcapitalisme oblige à dessiner une nouvelle image plus sensible, plus diffuse, plus imaginative de la connaissance, et en particulier à ne plus sacraliser les savoirs dits 'majeurs' issus des sciences et des techniques"*, estime Jérôme Baschet. Ce qui rassemble les savoirs dans les luttes environnementales concrètes d'aujourd'hui et dans certaines luttes sociales, *"c'est la conviction que sans rupture, même lente, avec les principes capitalistes de l'organisation collective, il n'y aura pas de salut possible, dans la durée, pour l'espèce humaine et les autres espèces"*, insiste Laurent Jeanpierre.

S'il est possible (voire nécessaire) de rêver, rien ne doit non plus nous pousser à nous bercer de douces illusions ; le capitalisme ne nous abandonnera pas comme ça, par un coup de baguette magique actionné par nos chercheur·ses les plus inventif·ves et les activistes les plus structuré·es intellectuellement. La transition vers le postcapitalisme, si elle a lieu, ne pourra ressembler à un effacement brusque et définitif des formes passées de structuration collective. Laurent Jeanpierre en convient : *"Quelque chose du capitalisme restera sans doute dans le postcapitalisme. C'est une érosion plus ou moins rapide qui laissera sans doute des poches de capitalisme dans des sociétés organisées selon d'autres principes.* Mais, précise-t-il, *le postcapitalisme est fait de plusieurs mondes, il n'empêche pas la pluralité, les dissensions, les conflits. Et de même que des microcosmes ou des normativités postcapitalistes existent déjà à l'intérieur du capitalisme, de même n'est-il pas exclu que des normativités capitalistes se maintiennent marginalement à l'intérieur d'une civilisation dont les formes de vie seraient structurées selon d'autres principes."*

L'avènement des mondes postcapitalistes, *"présupposant la mise au rebut du moteur productiviste qui découle de l'emprise du capital sur la sphère productive"*, se déploiera au nom d'horizons nouveaux : l'égalité d'accès à *"la vie bonne"*, à une *"vie digne"* pour tous les humain·es, dans le respect des autres vivants, comme les luttes amérindiennes l'ont défendue ces dernières années, la capacité à construire les conditions d'une vie collective fondée sur l'entraide et le soin mutuel… N'est-ce pas de ce monde-là que nous espérons voir un jour le triomphe ? Aussi ténue soit-elle, cette possibilité mérite d'être cultivée, *"puisque c'est la seule qui paraisse véritablement en mesure de soustraire l'humanité et la planète à la dévastation écologique et à la régression civilisationnelle"*.

Mondes postcapitalistes, dirigé par Jérôme Baschet et Laurent Jeanpierre (La Découverte/"Cahiers libres"), 912 p., 34 €. En librairie.
Il n'y a jamais eu d'Occident de David Graeber (Les Liens qui Libèrent), 272 p., 20 €.
En librairie le 11 mars.

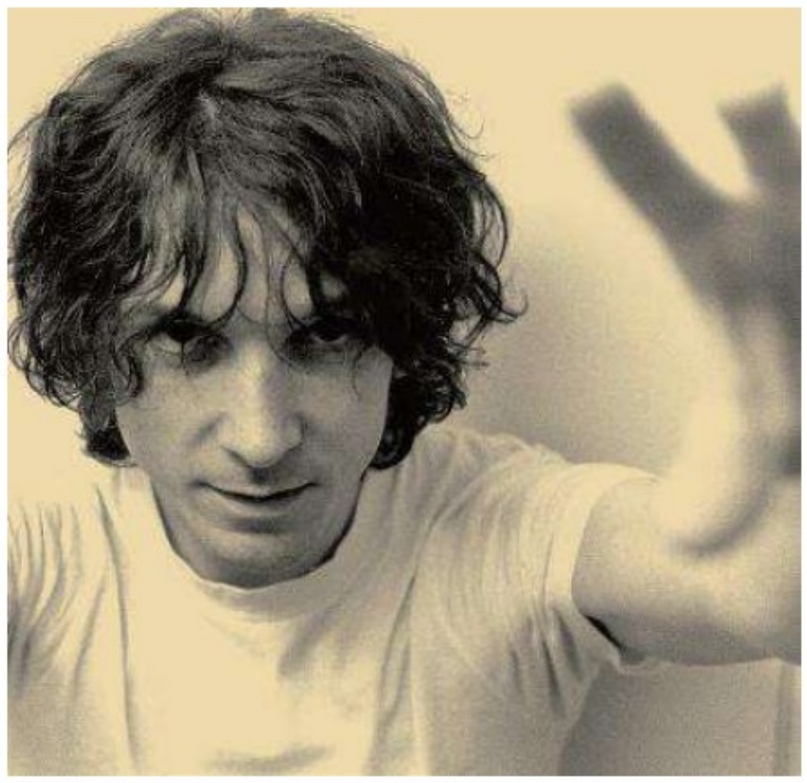
TRÉSOR CACHÉ

DEBRIS D'EPIC SOUNDTRACKS (1995)

Quatorze chansons d'un garçon triste et délicat, aujourd'hui rééditées pour le plus grand bonheur de ses adorateur·rices passé·es et futur·es.

L'annonce, pour le Disquaire Day, d'une première édition vinyle de *Debris*, un obscur disque de chansons déprimées vieux de trente ans, n'a sans doute ému qu'une centaine de personnes dans le monde. Elles constituent une caste soudée : celle des adorateur·rices d'Epic Soundtracks. Une secte inoffensive dont chaque membre savoure le privilège d'avoir été bercé·e pour toujours par la mélancolie insidieuse de quelques mélodies intimistes hautement ciselées : *Fallen Down, Emily May…*
Des chansons qui se revendiquaient en toute modestie de Big Star ou Brian Wilson.
Kevin Paul Godfrey trouve son pseudonyme d'Epic Soundtracks à 14 ans, en 1973, lorsqu'il forme avec son grand frère Adrian Nicholas Godfrey, plus connu sous le sobriquet de Nikki Sudden, un groupe bruyant et dadaïste, Swell Maps, qui conjugue les expérimentations de Can et la rage du punk naissant. Kevin en est le batteur mais, parfois, il apporte en douce des petits bouts de piano. Quand Swell Maps splitte en 1980, Epic Soundtracks devient vendeur chez Rough Trade. En 1981, il sort un single instrumental, *Popular Classical* – du piano miniature à la Robert Wyatt, avec qui il joue parfois –, et un maxi, *Rain Rain Rain,* enregistré avec Jowe Head (ex-Swell Maps et Television Personalities). Alors que son grand frère se lance dans Jacobites, Kevin se tient à bonne distance et ne s'investit à nouveau comme batteur qu'au moment où il rencontre Rowland S. Howard, l'ex-guitariste de The Birthday Party. Guitar hero bruitiste hallucinant (peut-être le plus inventif et malsain de sa génération), le dandy australien qui a appris à Nick Cave comment s'habiller est aussi un junky écorché vif, fascinant mais instable. Avec lui, Epic participe à deux groupes, Crime and the City Solution (on peut ainsi le voir dans *Les Ailes du désir* de Wim Wenders) et These Immortal Souls.
Epic n'arrive pas à éviter la rencontre entre son frère Nikki et Rowland, qui décident dans la seconde de tout partager : leur amour de la poudre comme l'écriture de chansons effondrées. Cela donne deux disques aussi sombres que beaux : l'album *Kiss You Kidnapped Charabanc,* un concours d'élégance paru sur Creation Records, et un faux projet country-folk emmené par Jeremy Gluck, *I Knew Buffalo Bill,* où la petite bande est également accompagnée du légendaire Jeffrey Lee Pierce, du Gun Club. Tous ces gens-là sont morts aujourd'hui, et ce disque de 1987 se regarde comme la pierre tombale d'une génération dont on ne mesure pas à quel point elle s'est exposée. Des gens comme Pierce ou Howard étaient déjà ravagés par l'héroïne à 25 ans. Garçons d'une honnêteté absolue, ils n'envisageaient pas d'avoir le droit moral de jouer du blues sans en connaître les affres. La fin des années 1980 les laissera sur le carreau.
En septembre 1992, Rough Trade sort sans prévenir *Rise Above,* un album solo d'Epic Soundtracks accompagné de toute la fine fleur de l'époque : Sonic Youth, Dinosaur Jr. et une partie des Bad Seeds. Un disque qu'il a composé et arrangé au piano, porté par une voix douce. La presse anglaise s'en fait l'écho et, de passage à Paris, Epic livre un concert solo bouleversant sur France Inter, chez Bernard Lenoir. On se souvient que chaque chanson était retranscrite sur un petit cahier. Mais la hype (relative) passe vite, et ni *Sleeping Star* (1994) ni *Change My Life* (1996) ne se vendent. Kevin retourne bosser chez Rough Trade, s'enlise dans une mélancolie qui n'a plus rien de romantique. Les douanes refusent de le laisser entrer en territoire américain où il souhaite rejoindre sa copine de l'époque.
Kevin Junior des Chamber Strings, ami inquiet, le rejoint à Londres, où ils enregistrent des demos et amorcent une mini-tournée allemande dans des clubs vides. Essoré par cette descente aux enfers, Godfrey rentre à Londres après un dernier concert à Hambourg le 22 octobre 1997. Il ne donne signe de vie à personne. Peu s'inquiètent de ce silence – il était si solitaire. Mais le 18 novembre, ses amis et son frère finissent par fracturer sa porte et découvrent son corps inanimé. L'autopsie dira qu'il était mort depuis déjà douze jours. Dans son sommeil, de cause inconnue, à 38 ans. Mais celles et ceux qui aimaient chaque disque de ce garçon délicat et blessé savent ce que la médecine n'a jamais su dire : que l'on peut mourir de tristesse. **Philippe Azoury**

Debris d'Epic Soundtracks (Return to Sender, 1995). Réédition à l'occasion du Disquaire Day le 18 avril (Glass Modern, 2026).



instax
FUJIFILM

Un appareil photo, des dizaines de possibilités

instax mini Evo Cinema™

Lisez vos images
Scannez le QR code pour voir vos vidéos.

Era : 1930
Degré d'intensité : 4



Eras Dial™
Changez de style par décennie.

3 en 1
Le premier instax™ à prendre des vidéos et des photos, et à imprimer à partir de votre smartphone.



Era : 1940
Degré d'intensité : 1



Era : 2010
Degré d'intensité : 1



Era : 1980
Degré d'intensité : 3

à prendre et à donner™

©2026 FUJIFILM Corporation. Image simulée. Temps de développement environ 90 secondes

OÙ EST LE COOL

Découvrir l'artisanat, décrypter le luxe et explorer les liens entre pop et mode.

Texte Manon Renault



→ Jeu des 7 familles

Regarde-t-on encore des *telenovelas* ? Peu importe : leurs codes saturent toujours la culture pop. Intrigues familiales, personnages archétypaux, théâtralité assumée – c'est ce matériau que Demna mobilise pour *La Famiglia,* première campagne Gucci avant son défilé inaugural fin février. Diva bijoutée, star sur-stylisée, nerd faussement négligé, narcissique en chemise ouverte : une galerie de figures compose une néofamille *camp*. Une mise en scène lisible et efficace, où Gucci s'approprie des récits populaires pour réaffirmer sa place dans l'imaginaire contemporain.

gucci.com

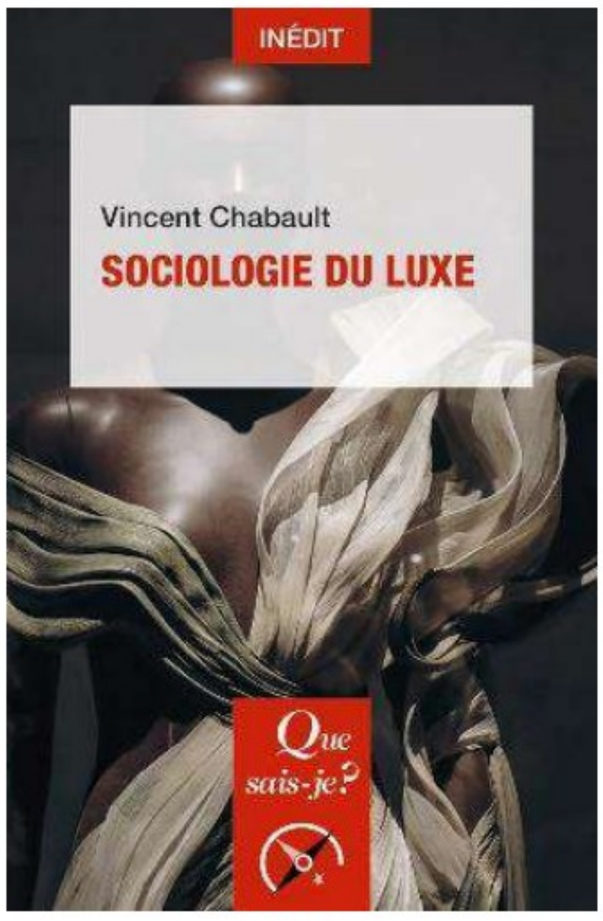
→ Fine fleur de l'artisanat

Pour sa première exposition au Palais Galliera, Émilie Hammen ouvre un nouveau cycle consacré aux savoir-faire, souvent éclipsés par les grands noms. Elle commence par l'ornementation : broderies, dentelles, tissages, fleurs artificielles… tout ce qui donne son grain et sa texture au vêtement. Lesage, Hurel, Baqué Molinié ou Aurélia Leblanc : une constellation d'artisan·es – brodeur·ses, plumassier·ères, parurier·ères floraux·ales – qui ont façonné Paris comme capitale cosmopolite de l'artisanat d'exception. Une histoire patiente, délicate et toujours en mouvement.

Tisser, broder, sublimer. Les savoir-faire de la mode au Palais Galliera, Paris, jusqu'au 18 octobre.



Gucci · Cinémathèque Robert Lynen · Issey Miyake · Mickaël A. Bandassak



↙ Tout sur le luxe

Entre anecdotes mondaines et mythologies complaisantes d'entreprise, le luxe se raconte souvent mal, comme l'écrit Vincent Chabault dès l'introduction de sa *Sociologie du luxe*. Professeur à l'université Gustave-Eiffel, déjà remarqué pour ses enquêtes sur les magasins, il traverse en cinq chapitres toute la chaîne : fabriquer, diffuser, vendre, goûter, consommer. La conclusion, consacrée au "luxe vert", met au jour les dissonances entre discours responsable, pratiques réelles et surexposition génératrice de désir. À l'heure où le luxe se montre partout, Chabault pose une question simple : que devient-il ?

Sociologie du luxe de Vincent Chabault (Presses universitaires de France/"Que sais-je ?"), 128 p., 10 €. En librairie.



← Amuse-bouche

Chez Issey Miyake, même l'accessoire devient une proposition de vie. Le studio Homme Plissé Issey Miyake dévoile *Antipasto,* une collection de foulards inspirés des couleurs joyeuses des antipasti italiens. Les plissés obéissent à une mécanique savante, presque invisible, signature d'une maison qui pense le vêtement comme un geste juste. Noué au cou ou au sac, le foulard symbolise un luxe calme, qui préfère durer plutôt que briller.

isseymiyake.com

FOODING

Eme, des adresses qui font big bang !

L'adresse du mois, spottée pour nous par Le Fooding : des étoiles plein les yeux.

Passé tel un météore dans les cuisines de Fulgurances, de David Toutain et du Mirazur, l'incandescent chef uruguayen Nazareno Mayol Curti met désormais des étoiles plein les feux à Eme. Dans son orbite, Mara Ballester (autrefois chez Bras et Albert Adrià) illumine le lieu d'une DA au chic dépouillé, rythmée par quelques-unes de ses toiles et une bande-son jazz. Ce midi-là, en apesanteur et en cinq temps (75 € ; menu en neuf temps à 115 €) : décollage à Mach 3 avec une quintessentielle gaufrette de peau de poulet à l'ail noir dans une feuille de shiso, accompagnée d'un sombre bouillon de champignons ; délicate saint-jacques baignant dans une voie lactée d'amandes, purée de chou-fleur acidulée au combava en sus ; consolante ronde de choux de Bruxelles, lamelles de châtaignes et curry bien



fumé… Avant le climax : un canard en trois tronçons (cœur, cuisse, suprême), comme un tableau spatial avec ses satellites (purée de persil et panais, feuille d'oseille au caramel, miso de pain, chimichurri, topinambour rôti), éclairci par un gel vinaigré et escorté d'un rustique pain au gras de canard barbecuté, valant à lui seul le déplacement. Et pour l'atterrissage, aussi feutré que la salle, de l'épeautre décliné en glace, soufflé et en espuma, pimpé à l'algue kombu. Pour la soif ? C'est du propre, et du bon : chenin La Varenne du Poirier signé Les Grandes Vignes (13 € le verre), viré-clessé Quintaine du Domaine Guillemot-Michel (70 € la bouteille), gamay de Nicolas Jacob (95 €)… ou encore les belles bulles de Jacques Lassaigne (90-150 €). Sinon, un kombucha Archipel à la feuille de figuier (7 € les 33 cl). *Ground control to Major Eme…*

Eme, les mardis et mercredis de 19 h 30 à 21 h, du jeudi au samedi de 12 h à 13 h 30 et de 19 h 30 à 21 h, 4, impasse Guéménée, Paris IVe.

Le guide Fooding France 2026 vous attend en kiosque, dans toutes les bonnes librairies et sur lefooding.com ! Un numéro collector pour ses 25 ans, avec une partie magazine célébrant 200 personnalités qui font et défont le goût de l'époque, une compil de 250 nouvelles adresses dans tout le pays, un palmarès célébrant le meilleur du meilleur et un très cool cahier d'activités pour les kids !

Du luxe au quotidien

Pour la haute couture printemps-été 2026 et le prêt-à-porter homme automne-hiver 2026-2027, plusieurs créateur·rices explorent une même idée : le vêtement comme compagnon du quotidien. La preuve par trois.

Texte Manon Renault

→ Une autre idée du spectaculaire

Qu'est-ce que l'essence de la haute couture ? Le spectacle, le tapis rouge – en partie –, mais aussi la capacité à penser une garde-robe portable dans la vie de tous les jours. Pour sa première collection haute couture chez Chanel, maison fondée il y a plus de cent dix ans et la plus ancienne encore en activité, Matthieu Blazy revient à un principe fondateur : le vêtement comme une évidence. Lignes légères, presque ordinaires, la plume en fil conducteur – une couture fidèle à l'idée de Gabrielle Chanel selon laquelle *"la simplicité est la clé de toute véritable élégance"*.



↓ Éternellement dans le présent

Chez Hermès aussi, les vêtements sont pensés comme des compagnons de route, appelés à se transformer au fil du temps, conçus pour durer. Pour sa dernière collection, Véronique Nichanian, qui a rejoint la maison en 1988, associe des pièces issues de l'histoire du vestiaire Hermès à des pantalons plus près du corps. L'ensemble est rythmé par des détails qui ancrent la proposition dans le présent : touches d'orange, jeux d'échelle, et un sac radio – le Plume Fourre-Tout on Radio – qui déplace l'héritage vers l'usage.





← Élégance et mouvement

S'habiller presque sans y penser : un pull jeté sur l'épaule, une veste en cuir sur une chemise bleue, une cravate pour la couleur, des chaussures plates, avec ou sans chaussettes – comme un air de Gainsbourg. Il n'y avait pas de défilé mais une simple présentation pour la première collection 100 % masculine de Michael Rider chez Celine, avec le quotidien comme ligne de force : un vélo accroché au mur, des pièces simples, pensées pour être portées, déplacées, réinterprétées. Des vêtements ordinaires, mais jamais neutres.

Chanel · Filippo Fior/Hermès · Celine

Photo © Estelle Rancurel - D.A © Jennifer Bouvard - Modèle TUPAC

L'esca

LESCALUNETIER.COM

MORT À LA MORT

Qui a peur de la guerre ? Vous, moi, nous tous·tes. Qui pense que nous sommes en guerre ? Peu de monde, même si certain·es d'entre nous – considéré·es comme les plus pessimistes – ajoutent : pas encore. Or nous sommes en guerre depuis quatre ans et nous commémorons en ce moment ce triste anniversaire. Une guerre éludée, une guerre dont on parle moins, une guerre éclipsée par les tragiques événements en Israël et à Gaza, puis par le massacre du peuple en Iran par les mollahs. Nous vivons dans une forme de déni de la guerre, nous, les générations nées après la Seconde Guerre mondiale, nous, les rêveur·ses, nous, les gâté·es de la paix qui avons cru que la notion même d'ennemi se dissolvait, que nous étions protégé·es, que nulle action de guerre ne pouvait nous menacer. Or nous, les enfants de la déprise de la guerre, devons quitter les rivages utopistes d'une histoire européenne construite depuis



les Lumières sur l'idée du progrès, de la prise en considération de l'autre, d'une humanité commune et solidaire, unie par le désir de paix, comme l'avait si bien théorisé Emmanuel Kant avec son projet de paix perpétuelle. Nous étions gorgé·es de paix, gorgé·es d'une certitude de paix qui deviendrait, par essence, définitive. Regarder en face les atrocités de l'État russe depuis des décennies, se rendre compte de la manière dont il nous fait la guerre, ouvrir les yeux sur les modalités de sa violence envers les populations civiles en se projetant dans un avenir de plus en plus guerrier – n'oublions pas les enfants ukrainien·nes pris·es en otages et désormais programmé·es à devenir des soldats russes –, comme l'analyse Stéphane Audoin-Rouzeau dans *Notre déni de guerre,* aussi convaincant que glaçant, selon lequel le modèle occidental de la guerre – une guerre avec défaite, une guerre qui peut être conclusive – est désormais obsolète car… abandonné depuis des décennies par nos ennemis.

Obtenir la paix n'est plus une question. Arrêter la guerre non plus.

Obtenir la paix n'est plus une question. Arrêter la guerre non plus. L'état de guerre permanent se généralise et menace l'idée même de démocratie. S'en rendre compte devient une nécessité géopolitique autant que morale et concerne chacun·e d'entre nous. La promesse d'éradiquer la guerre pour toujours s'efface inexorablement de nos horizons au moment même où nos démocraties – dans leur principe et leur essence – n'ont jamais été aussi attaquées, dans une Europe qui fait figure d'ennemi principal à abattre pour les puissances autoritaires et illibérales. Mieux vaut comprendre son ennemi pour savoir l'affronter. C'est ce que fait le chercheur Arnaud Miranda dans *Les Lumières sombres* : il se demande comment comprendre la pensée néoréactionnaire. De quoi Trump est-il le nom ? Nous pouvons penser, et nous pensons souvent, tant le président américain sait nous épuiser avec sa manière de commenter et de mettre en scène son action sur le monde, que lui, c'est lui, et qu'après, on reviendra "à la normale". Mais lui justement n'est pas seul, loin s'en faut. Il est accompagné par un mouvement profond de nouvelles pensées sur le devenir du monde, théorisé par des philosophes, des économistes et des patrons hyper-friqués de la nouvelle économie générée par internet, et qui, depuis l'aube des années 2000, articulent un corpus théorique et politique promouvant l'idée d'un monde dominé par une monarchie, dirigé par des élites qui gèrent l'État comme une entreprise, où les inégalités de genre, de classe, de sexe sont savamment exacerbées et où, but ultime, pour les plus riches, la mort n'existe plus. Mort à la mort. Guerre à la guerre. Il nous reste le plus précieux : l'intelligence de notre présent et notre désir d'avenir dans le renouvellement de notre démocratie.

Notre déni de guerre de Stéphane Audoin-Rouzeau (Seuil/"Libelle"), 60 p., 5,90 €. En librairie.
Les Lumières sombres. Comprendre la pensée néoréactionnaire d'Arnaud Miranda (Gallimard - Le Grand Continent/"Bibliothèque de géopolitique"), 176 p., 18 €. En librairie.

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles

Xiaomi 17 Ultra

CO-ENGINEERED WITH Leica

"Master of Night"

Conférence de lancement Xiaomi

28.02.2026 | 14h00 | En direct sur mi mi.com

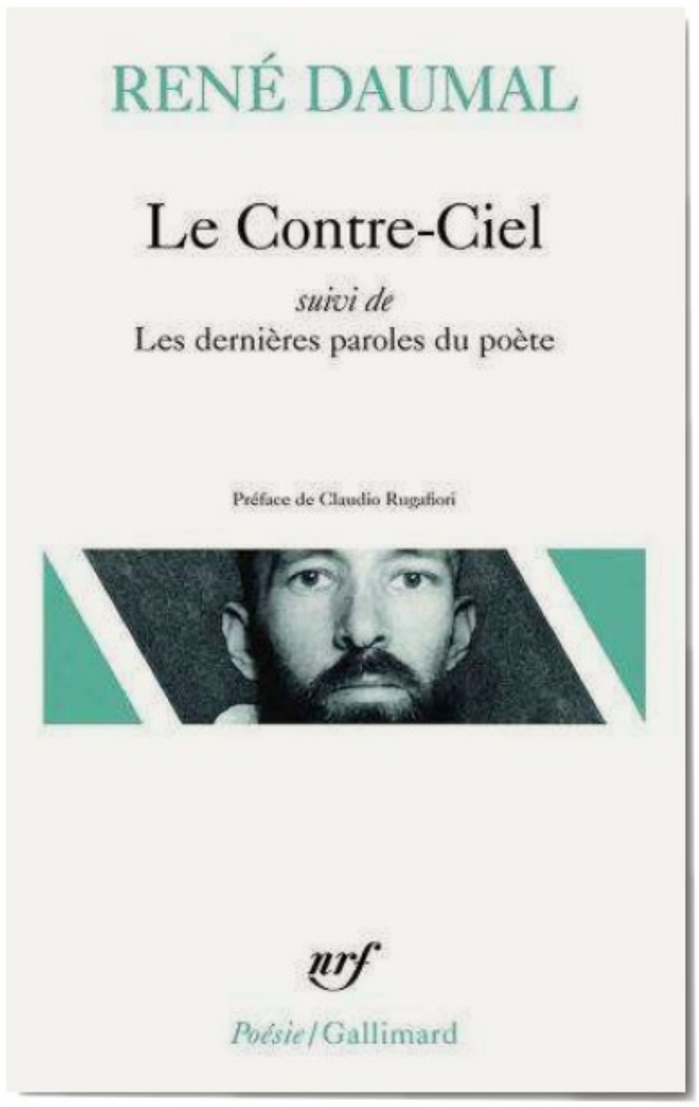
POURQUOI CHARLOTTE CASIRAGHI AIME...

RENÉ DAUMAL



Dans *La Fêlure,* un essai foisonnant d'une puissante délicatesse, l'autrice questionne ce qui nous abîme et nous habite en convoquant Duras, Deleuze, Maya Angelou ou Anne Dufourmantelle. Ici, elle partage avec nous sa lecture de René Daumal.

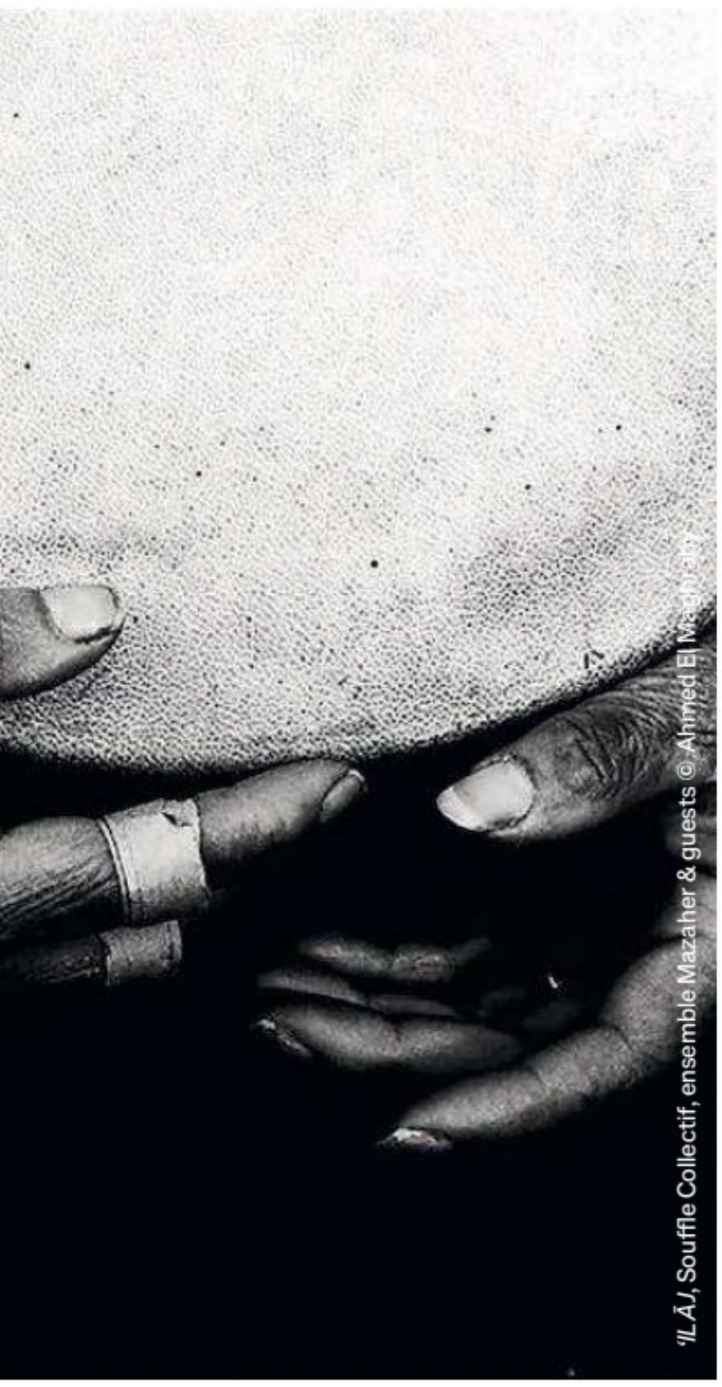
"Les auteurs qui sont peu lus sont peut-être ceux qu'on aime le mieux. Parce que personne ne nous les dispute et qu'ils ont tout d'un secret. La découverte que nous faisons d'eux les rend tout de suite autobiographiques car aucun commentaire de l'époque ne vient corriger ou normaliser cette rencontre. J'ai découvert il y a quelques années un recueil qui est devenu un livre de chevet : *Le Contre-Ciel* (1936) de René Daumal. Il est surtout connu pour *Le Mont Analogue,* livre inachevé devenu mythique pour certains cinéastes, poètes ou musiciens underground, ou pour des figures plus connues comme Patti Smith.
On raconte aussi que François Mitterrand le gardait sur sa table de chevet. Mais si cette référence continue de circuler parmi les amateurs des causes perdues, ses poèmes, eux, ne figurent dans aucune anthologie de la poésie française.
Pourtant, Daumal partage avec Arthur Rimbaud bien plus qu'une filiation abstraite. Il grandit dans les mêmes paysages sombres et boisés des Ardennes, là ou les villages se répètent à l'infini dans cette terre de passage, de percée et d'invasion. Un territoire qui apprend très tôt le sentiment d'enfermement et le désir de rupture. Comme Rimbaud, Daumal n'aura pas non plus vécu longtemps et paiera de sa santé le prix d'une intensité trop peu négociable. Pour lui, la poésie est la recherche d'une sincérité totale, parfois dévastatrice, qui engage le corps autant que l'esprit. C'est peut-être pour cela que ses poèmes m'atteignent avec une telle force : ils ne cherchent aucun effet de séduction et aucun maniérisme. Sa poésie agit comme un décapage, comme un instrument de mise en défaut presque clinique de nos fictions consolatrices, de nos formules vides de sens sur le bonheur, la réussite ou la réparation. La poésie de Daumal est née sur les décombres d'un monde qui a cessé d'être crédible après la Grande Guerre et fustige *'l'imbécillité de l'individualisme',* et toute forme de verbiage intellectuel auquel il oppose une volonté claire : *'rejeter sans cesse toutes les béquilles des espoirs'*." **Propos recueillis par Carole Boinet**



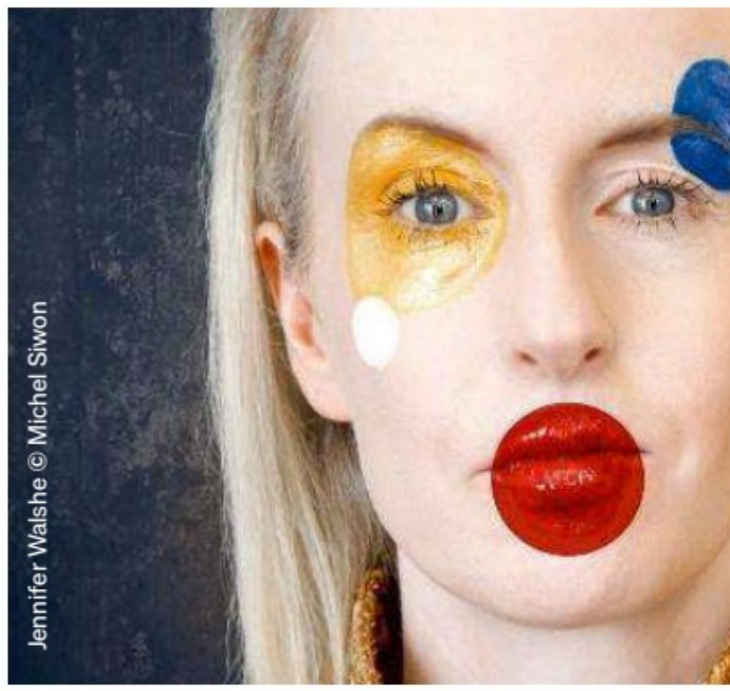
La Fêlure de Charlotte Casiraghi (Julliard), 384 p., 22,90 €. En librairie.

Astrid di Crollalanza/Julliard

Fondation*Cartier* pour l'art contemporain


'ILĀJ, Souffle Collectif, ensemble Mazaher & guests © Ahmed El Madani


Le Musée Vivant de la Mode, Olivier Saillard © Gabriele Rosati


Jennifer Walshe © Michel Siwon


Philip Venables © Harald Hoffmann

Temps fort création

Trois créations pensées spécialement pour les nouveaux espaces de la Fondation Cartier

6 → 21 mars
Le Musée Vivant de la Mode
d'Olivier Saillard

26 → 28 mars
'ILĀJ
de Souffle Collectif, ensemble Mazaher & guests

16 → 18 avril
The Alonetimes
de Jennifer Walshe et Philip Venables

2, place du Palais-Royal, Paris 1er
fondationcartier.com

GORILLAZ

“J’ai toujours pensé qu’on était un groupe de K-pop”


BAD
Reuben Bastienne-Lewis/Gorillaz

Avec *The Mountain*, le groupe en cartoon de Damon Albarn et Jamie Hewlett retrouve la superbe des grands albums de Gorillaz, amples et traversés par des aventures aux confins de l'imaginaire. Rencontre bien allumée avec les derniers boy-scouts de la pop mondiale.

Texte François Moreau

Un jeudi soir de janvier. Damon Albarn est dans sa maison de campagne du Devon et Jamie Hewlett quelque part en Normandie. On les retrouve derrière l'écran d'un ordinateur. On craint le pire. Que vont-ils encore inventer pour nous faire tourner en bourrique ? On connaît les zozos : espiègles, taquins. Assagis ? Sereins, disons. Surtout Damon, qui semble tout juste émerger d'une séance de yoga. Finalement, il aura fallu attendre le dernier quart d'heure de l'interview pour les voir se payer notre tête, gentiment. Avec bienveillance. Un joli numéro de duettistes. On n'en attendait pas moins.

Les deux instigateurs de Gorillaz, projet pensé à l'origine comme un *one shot,* devenu l'une des plus grosses machines pop du siècle, livrent cette semaine *The Mountain,* neuvième album de leur créature. C'est autant que Damon avec Blur. Le groupe en cartoon a pu prendre ces dernières années des airs de mastodonte difficilement manœuvrable, sorte de juke-box magique parsemé de fulgurances, mais pas toujours capable de restituer des albums concepts du calibre de *Demon Days* (2005) ou *Plastic Beach* (2010). Avec ce nouveau chapitre discographique, Gorillaz reprend la main sur l'invention de mondes imaginaires fascinants, nourris par les aventures hors des frontières de l'Europe des deux potes, notamment en Inde, où ils ont connu le deuil, le chagrin et enfin la paix.

Toujours porté par un casting de folie, faisant dialoguer les morts et les vivant·es (on croise aussi bien Tony Allen que Joe Talbot d'Idles, Sparks ou encore la folkeuse Kara Jackson et la star bollywoodienne Asha Bhosle), le disque se déploie sur une ligne de crête entre l'au-delà et le monde sensible avec une gouaille retrouvée. L'occasion de partir en vrille au cours d'un entretien avec les deux aventuriers, où il sera question d'intelligence artificielle, de séance de spiritisme et de picole dans des trains en Chine. Rencontre.

The Mountain est le premier album de Gorillaz depuis _Plastic Beach_ à renouer avec l'ambition de créer un monde avec des motifs récurrents, un thème central et une sorte d'unité géographique, tandis que les derniers disques ressemblaient davantage à des juke-box débordant de toutes parts. Vous ressentiez le besoin de revenir à un concept ?

Damon Albarn — C'est une très bonne façon de résumer les choses. Dès le départ, on savait que partir en Inde allait être quelque chose de fascinant, même si on n'avait aucune idée précise de la manière dont ça allait se traduire musicalement. Finalement, *The Mountain* est le résultat de cette expérience. Ce qui est étrange, c'est que tout a commencé à Belgrade, fin 2022. Puis il y a eu des détours : Damas, le Turkménistan, et même Casablanca, à l'ouest. Le disque témoigne de tous ces va-et-vient.

Jamie Hewlett — Quand tu dis que ça te rappelle un peu *Plastic Beach,* je le comprends. Ce n'est pas une suite, mais disons qu'il y avait clairement une histoire plus vaste à raconter. Il y a eu ces voyages, de vraies aventures, et puis on est allés très loin en Inde, jusqu'à faire corps avec le pays. Tout ce qu'on a vu, entendu, vécu a nourri le récit du disque. Et surtout, on a passé beaucoup plus de temps ensemble que ces dernières années – ce qui aide quand on est, disons, victime de la géographie.

Damon Albarn — Prisonnier de la géographie, tu veux dire !

Jamie Hewlett — Ce que je veux dire, c'est qu'à l'époque de *Plastic Beach,* on était tout le temps fourrés ensemble, comme on dit. Aujourd'hui, on est géographiquement plus éloignés. C'est ce qui a changé avec ce disque : on a voyagé tous les deux et on a chacun perdu des êtres chers pendant ce voyage et l'enregistrement de l'album. Ça a déterminé le thème central de l'œuvre : la mort. Sauf qu'on ne voulait pas l'aborder d'un point de vue occidental, où la mort est souvent perçue comme un truc sombre, misérable et, surtout, définitif. On s'est plutôt inspirés de la psyché indienne, plus ancrée dans l'idée de la fin d'un cycle et du début d'un autre. Je dois dire que je préfère cette approche. On voulait offrir un peu d'espoir. Que les gens se disent à la fin du disque : *"Ce n'est peut-être pas si grave, finalement."* •••



→ C'était aussi une façon de tourner le dos à une certaine éducation religieuse à l'anglaise ?

Damon Albarn — Comme une réaction à la vision anglicane de la mort, très formelle et distante, sans doute. Aujourd'hui, tous les crématoriums ressemblent à des salles d'attente de gare routière. Alors, quand tu vois sur les rives du Gange, sur les *ghats* de Varanasi, toutes ces familles brûler les corps des défunts sur des bûchers funéraires aux effluves d'encens, tu comprends que la mort est une étape totalement normalisée de l'existence, ce qui ouvre des possibilités émotionnelles énormes ! On parle ici d'un rituel vieux de 5 000 ans, dans lequel la mort fait partie du flux de la vie. Le fleuve est vertueux : la vie naît à sa source et il se charge ensuite de conduire les bûchers vers l'océan, traçant le cycle de la vie et de la mort.

Il y a un côté très *"ashes to ashes"* dans ta façon de présenter ce processus…

Damon Albarn — *"We know Major Tom's a junkie!"* *[il chante la chanson de David Bowie]*

Vous êtes plutôt du genre Beat Generation ou *all inclusive* quand vous voyagez ?

Jamie Hewlett — On la joue rustique. Pour tout te dire, en Inde, on a enregistré dans des salons vétustes transformés en studio.

Damon Albarn — On prend le train ou la voiture dans la mesure du possible. Je ne suis pas naïf, en tant qu'étranger, tu ne vivras jamais complètement l'expérience de la vie quotidienne des gens, mais si tu ne t'efforces pas de t'y frotter au maximum, tu ne tireras jamais rien de sincère.

Jamie Hewlett — Les sentiers battus, ce n'est jamais une bonne idée. Comme le dit Damon, si tu n'es pas vraiment au contact, tu passes à côté du sujet. D'ailleurs, on a fait de sacrés trips en train et, crois-moi, ça peut vite virer au traquenard.

Damon Albarn — Je me souviens, il y a vingt ans, on avait traversé la Chine en train, Jamie et moi. À l'époque, les wagons avaient des cuisines ouvertes et on te servait de l'alcool. Tout le monde mangeait ensemble, rien n'était cloisonné, il n'y avait rien de clinquant ni de superflu. Je me demande si c'est toujours le cas aujourd'hui. J'en doute.

Jamie Hewlett — De la vraie bouffe et du vrai alcool !

Ce voyage vous a-t-il reconnectés l'un à l'autre ? Comme une sorte de thérapie de couple…

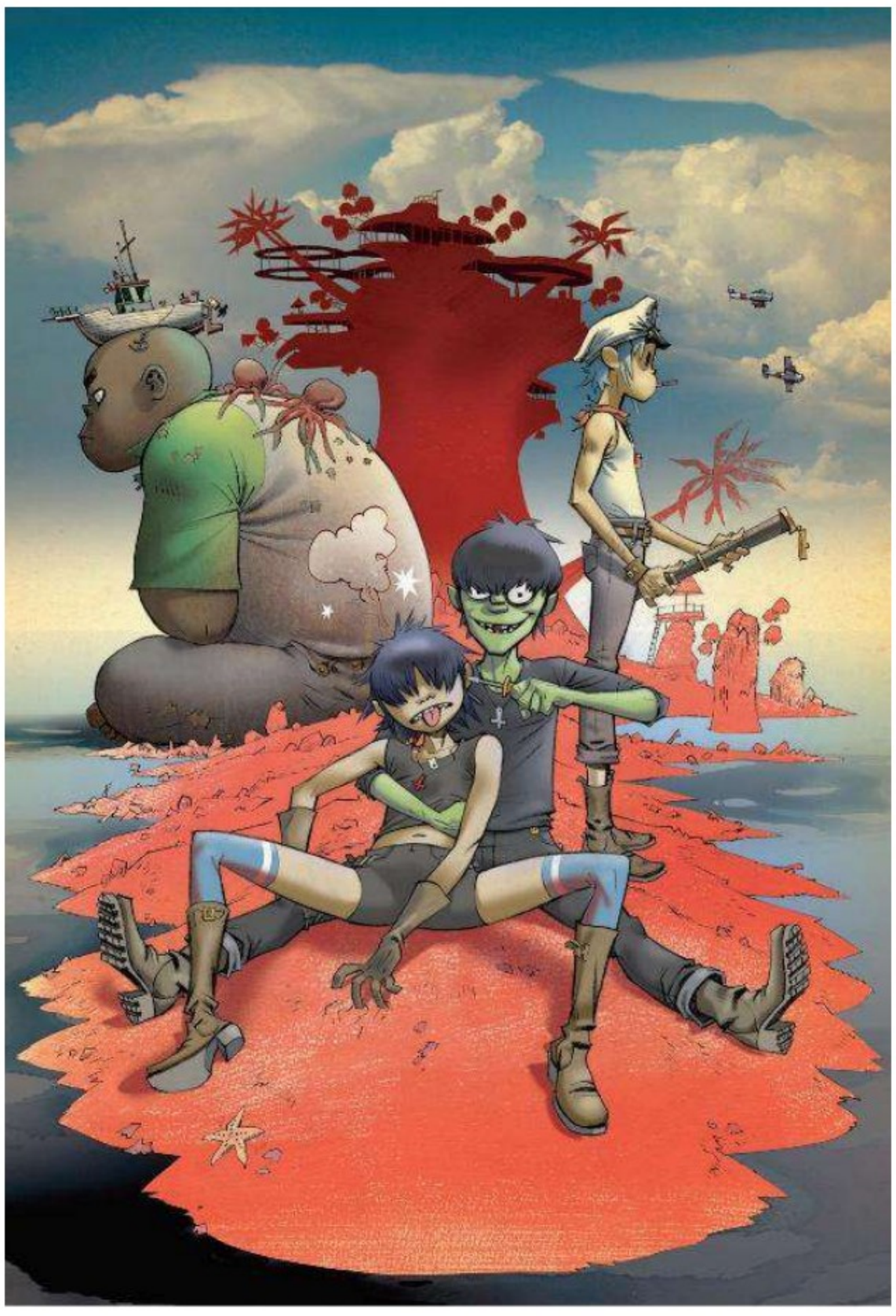
Jamie Hewlett — *Damon and Jamie in Paris !* Mais on n'a jamais perdu notre connexion ! On se connaît depuis si longtemps, on a vécu tellement d'aventures ensemble ! Comme dans toutes les relations, il y a eu des hauts et des bas, mais on a toujours continué à travailler ensemble parce qu'on aime ça et qu'on a toujours quelque chose à raconter. Avec nos familles respectives, on forme une grande famille. Après, c'est vrai que ces dernières années, cette connexion est devenue de plus en plus forte, sûrement à cause des choses de la vie dont je te parlais au début, qui sont loin d'être anecdotiques : nos pères sont morts à dix jours d'écart et Damon est né dix jours avant moi. C'est quand même putain de bizarre, non ?

Comment avez-vous fait la connaissance d'Asha Bhosle, légende de la culture populaire indienne de 92 ans, présente sur le disque ?

Damon Albarn — On écoute de la musique du cinéma indien depuis des années maintenant. Quand on cite Bollywood, il n'y a pas plus grande figure que celle d'Asha Bhosle. Dans le contexte de *The Mountain,* elle était déjà au sommet, en quelque sorte. La rencontrer, puis travailler avec elle, relevait du rêve inatteignable.

Jamie Hewlett — On l'a d'abord rencontrée dans son appartement, à Mumbai, mais elle était un peu réticente à l'idée de participer au disque. Alors Damon est revenu la voir dans un second temps avec des instruments et une chanson dans les tuyaux pour la convaincre.

Damon Albarn — On a beaucoup parlé et j'ai vite senti qu'elle serait plus à l'aise en enregistrant chez elle, dans son salon, de la manière la plus simple qui soit. On lui a mis un casque, on a planté un micro devant elle et moi je me suis assis par terre avec mon harmonium. Et puis elle a chanté. Je me souviens que James Ford *[coproducteur du disque]* est resté éveillé toute la nuit qui a suivi pour intégrer l'enregistrement dans une chanson sur laquelle on travaillait et qui possédait une signature rythmique assez similaire. •••



Gorillaz

L'OPÉRA DE RENNES

MUSIQUE ET DANSE

12 et 13/03/26

Quand les mythologies sud-américaines font résonner la terre

ÚLTIMO HELECHO

Nina Laisné avec François Chaignaud et Nadia Larcher

DÈS 10 ANS

opera-rennes.fr

billetterie 02 23 62 28 28

MINISTÈRE DE LA CULTURE

Région BRETAGNE

Ille & Vilaine LE DÉPARTEMENT

Les Inrockuptibles

RENNES Ville et Métropole

Conception graphique Manathan manathan-studio.fr. Illustration Stéphane Jamet. Photographie © Nina Laisné N° d'entrepreneur de spectacles : L-R-2025-000343, L-R-2025-000327, L-R-2025-000328

→ Parmi les nombreux·ses invité·es sur cet album, il y a un beau casting d'artistes morts, de Bobby Womack à Tony Allen, en passant par Proof, Dennis Hopper ou Dave Jolicoeur. Si le thème de l'album invite à réfléchir aux liens entre le monde des morts et celui des vivant·es, n'avez-vous pas peur – dans une époque débordant d'images confuses où, au détour d'un *scroll,* on peut voir des vidéos de Kurt Cobain aux côtés de Jimi Hendrix – de contribuer à brouiller encore plus la grille de lecture du réel ?

Jamie Hewlett — Mais nous n'avons pas utilisé l'intelligence artificielle sur ce disque ! Ce sont de vrais enregistrements, mis en boîte avec les artistes en question, du vivant de tous ces gens. Damon a eu l'idée de les réunir sur ce disque, justement à cause du sujet de l'album. Il y a ce morceau, *The Moon Cave,* sur lequel tu peux entendre Dave Jolicoeur pendant que Black Thought était en studio avec nous. C'étaient des vieux potes : j'ai trouvé ça merveilleux de voir Dave rapper avec Black Thought depuis l'au-delà, pour ainsi dire.

Damon Albarn — En fait, il y a une voix sur le disque qui n'est pas de l'I.A. mais qui est générée par ordinateur, sur le morceau *The Plastic Guru*. C'est celle de Lou Reed.

Attends, Lou Reed est vraiment présent sur ce disque ?

Damon Albarn — Avant de mourir, Lou a laissé des instructions très strictes à Laurie Anderson, sa femme, quant à la façon dont on pouvait utiliser sa musique à titre posthume, qui disent, en gros, qu'elle ne peut pas l'être ! Il avait tourné le dos à l'industrie, il en avait marre de tout ça, et Laurie tenait à respecter ce choix. On a donc créé une voix qui ressemble à celle de HAL 9000, le super-ordinateur de *2001, l'Odyssée de l'espace* (1968). Mais à travers la voix, ce sont ses mots.

Jamie Hewlett — Lou s'est débrouillé pour faire partie de l'aventure.

Damon Albarn — Les morts conspirent de la plus mystérieuse des manières.

Il y avait déjà ce côté séance de spiritisme chez Gorillaz, avec le fantôme de Del the Funky Homosapien qui s'échappe du corps de Russel, le batteur, dans le clip de *Clint Eastwood*. Il existe d'ailleurs une version live sur laquelle Dave Jolicoeur pose un couplet. La boucle est bouclée ?

Damon Albarn — Exactement ! C'est quelque chose qu'on voulait faire de manière sincère dès le début, et on est restés fidèles à cette promesse. On avait cette idée selon laquelle Russel pourrait invoquer la voix des morts, et c'est exactement ce qu'il se passe sur ce disque.

Jamie Hewlett — Tu imagines que c'est une idée qu'on a en tête depuis plus de vingt-cinq ans, bien avant que 2Pac ne finisse en hologramme à Coachella. On se demandait déjà comment communiquer avec les morts, mais clairement pas d'une manière liée à l'intelligence artificielle. Ce qui nous ramène à ta question sur le recours à la voix des morts. Je vois très bien ce que tu veux dire sur les réseaux sociaux et le réel. Damon, lui, s'en fout de toutes ces conneries, il ne les utilise pas. Mais moi je perds un temps fou là-dessus, et tu as raison, c'est putain de partout !



Gorillaz



“Je pense aux jeunes générations qui découvrent des images de John Lennon générées par I.A. Ils doivent se demander : ‘Mais c’est qui, ce mec ?’”

Jamie Hewlett

Damon Albarn — Ça nous ramène à une autre question profondément philosophique : quelle est la définition de l’existence ?

Jamie Hewlett — Je pense aux jeunes générations qui découvrent des images de John Lennon générées par I.A. Ils doivent se demander : *“Mais c’est qui, ce mec ?”*

Tu ne crois pas qu’ils se posent déjà la question quand ils voient Paul McCartney?

Jamie Hewlett — Peut-être, mais au moins, lui, il peut leur parler directement. Et puis il y a toujours une occasion de parler des Beatles. Tous les cinq ans, ils te sortent un truc qui va te pousser à aller acheter l’intégralité du catalogue du groupe. Sans parler des quatre films de Sam Mendes qui arrivent ! Ça aussi, ça va être foutrement bon pour les affaires, n’est-ce pas ?

Damon Albarn — Moi, j’ai envie de voir un film sur le cinquième Beatles, on ne connaît pas grand-chose de lui.

Jamie Hewlett — Tu parles de Stuart Sutcliffe, le peintre ? Tu as des œuvres de lui, non ?

Damon Albarn — Tout à fait.

Avec Gorillaz, vous créez des mondes imaginaires, fictionnels. La surabondance des fausses images couplée à un contexte politique dystopique, dans lequel la réalité semble dépasser la fiction, ne vous décourage-t-il pas, parfois, de raconter des histoires?

Jamie Hewlett — Les histoires que l’on raconte sont toujours parsemées de détails issus du réel. Chaque album raconte quelque chose de notre vécu ou de l’état du monde. Mais on n’est pas frontalement politique. Avec tout ce qu’il se passe en ce moment, ça serait un putain de chaos. Alors on propose autre chose, une alternative. Dans ce disque, tu as un ensemble d’artistes venus du monde entier et issus de divers horizons, qui collaborent dans l’idée de montrer qu’ensemble on peut accomplir de belles choses. J’ai l’impression que c’est une prise de position assez forte.

Vous avez forcément un regard frontal sur ce qu’il se passe. Vous êtes allés à Damas avant le Printemps arabe, vous avez collaboré avec le Syrian National Orchestra for Arabic Music à l’époque de *Plastic Beach* (2010), vous avez vu les choses changer. Sur ce disque, il y a même ce titre avec le chanteur syrien Omar Souleyman, *Damascus*…

Damon Albarn — Bien sûr ! On a joué dans la citadelle de Damas un mois avant que la guerre civile n’éclate. Il y avait ces slogans sur les murs, ce n’était qu’une question de jours avant que tout ne devienne un putain de chaos. Après ce qu’il s’était passé en Irak, créer des liens avec le Moyen-Orient me paraissait être une nécessité. Avec le Printemps arabe, on a cru à des changements positifs, mais les choses n’ont fait qu’empirer. Regarde aujourd’hui, on ne sait pas trop comment le vent va tourner là-bas. Une chose est sûre : la situation à Gaza ne s’améliore pas particulièrement. C’est une réalité très brutale. •••

→ Damon, un jour, sur le shooting d'une couverture pour *Les Inrocks,* tu m'avais parlé des fêtes à Beyrouth, une ville que tu aimes particulièrement… *[lui et Jamie se mettent à faire le même mouvement de danse, les bras en l'air, sans se consulter]*

Damon Albarn — Beyrouth est l'une des capitales de la fête !

Jamie Hewlett — On s'est tellement éclatés là-bas.

Damon Albarn — Avec tous ces tampons sur mon passeport, Liban, Syrie, j'ai eu quelques problèmes pour aller et venir après les attentats de Paris. Je me retrouvais systématiquement pris à partie par la police, dans les arrière-boutiques des postes-frontières.

Jamie Hewlett — Si tu ajoutes à ça l'Iran et la Corée du Nord !

C'est vrai que tu es allé plusieurs fois en Corée du Nord, Damon…

Damon Albarn — Deux fois ! Et en Iran, aussi. L'un des plus beaux pays que j'aie jamais visités. Quelle culture ! Quelles personnes adorables ! Après, oui, tout est évidemment très corseté, les gens ne peuvent pas pleinement s'exprimer. Ce qui est insensé, quand tu vois à quel point la culture est expressive là-bas !

Gorillaz a collaboré avec Bad Bunny sur *Cracker Island* (2023), votre album précédent. Comment analysez-vous la place qu'il occupe aujourd'hui et sa participation au show du Super Bowl, dans le contexte politique actuel aux États-Unis ? *[l'interview a été réalisée avant l'événement]*

Damon Albarn — Je dirais que l'importance du moment n'a pas échappé à Benito. Pour cette raison, je crois que c'est un excellent casting. Par ailleurs, on peut espérer qu'il nous joue de la bonne salsa, accompagné par un groupe fantastique. Néanmoins, je n'oublie pas que ce qui règne en maître au Super Bowl, c'est l'impérialisme américain, le pouvoir. C'est quelque chose que tu ne peux pas combattre. Je serais plutôt enclin à la prudence quand il s'agit de s'engager avec la bête, dans ce genre de raout. Mais j'admire sa décision de le faire et je suis sûr qu'il fera du bon boulot.

C'est marrant que tu parles d'impérialisme, parce que j'ai toujours vu Gorillaz comme une sorte de cheval de Troie pour conquérir le continent américain, justement…

Damon Albarn — Je ne suis pas sûr de ça. Nos carrières se sont construites en Amérique, surtout avec Gorillaz. Et, comme le disait Jamie, c'est incroyable de voir à quel point ce truc est devenu intergénérationnel. La dernière fois qu'on est allés tourner là-bas, j'allais parfois me frayer un chemin à travers la foule. Je me souviens de ce petit gosse de 6 ans qui portait un casque antibruit sur les oreilles. Il ne voyait rien de ce qu'il se passait sur scène, mais il voulait être présent. J'ai trouvé ça beau. Je me suis dit que, dans le fond, on était peut-être une sorte de version bizarre de Grateful Dead. •••



Bethan Miller

“La dernière fois qu’on a tourné en Amérique, je me suis dit qu’on était peut-être une sorte de version bizarre de Grateful Dead.”

Damon Albarn



↑
Concert pour les 25 ans de Gorillaz
à la Copper Box Arena, Londres,
le 3 septembre 2025.

“Chaque album raconte quelque chose de notre vécu ou de l’état du monde. Mais on n’est pas frontalement politique.”

Jamie Hewlett

→ **Gorillaz est indépendant aujourd’hui. *The Mountain* est le premier album du groupe à sortir sur votre propre structure, en marge d’une major…**

Damon Albarn — On est un groupe indé maintenant ! Pur indie ! Je n’avais jamais été sur un label indépendant de toute ma vie.

Pourquoi ne pas y avoir pensé plus tôt ?

Damon Albarn — J’ai toujours aimé cette idée, mais d’une certaine manière on a toujours tout fait seuls. Enfin, les gens qui travaillent avec nous, pour être honnête. Je dirais même que Jamie et moi, on ne fait pas grand-chose, en fin de compte. N’est-ce pas Jamie ? On est là, on traîne…

Jamie Hewlett — C’est juste. Notre infrastructure est solide, mais si on était seuls aux manettes Damon et moi, on serait comme deux idiots sur des canots pneumatiques au milieu de la Manche.

Damon Albarn — Après, tu sais, on est indépendants comme beaucoup d’autres, au milieu de l’océan indie. On s’efforce de maintenir notre embarcation à flot.

La dernière fois qu’on s’est parlé, Damon, tu me disais que la pop aujourd’hui était surtout basée sur l’image et le lifestyle. Avez-vous le sentiment qu’il est malgré tout possible de faire la différence ?

Damon Albarn — Il faut reconnaître que les thèmes abordés dans les morceaux d’aujourd’hui sont très limités et prévisibles, il n’y a pas de débat possible. À une autre époque, quand on écoutait de la pop, les chansons pouvaient parler d’absolument tout et n’importe quoi. Je ne crois pas qu’on puisse faire la différence, comme tu dis. Le mieux que tu puisses faire, c’est d’aborder ce que tu fais avec honnêteté et intégrité.

Ces vingt-cinq dernières années, Gorillaz a cartographié un large pan des tendances musicales pop qui ont émaillé le siècle. Avez-vous le sentiment d’être passé à côté de quelque chose de majeur en chemin ?

Damon Albarn — On n’a pas suffisamment exploré le hair metal. Mais j’ai toujours pensé qu’on était un groupe de K-pop, de toute façon.

Vous savez déjà à quoi va ressembler l’album d’après ?

Damon Albarn — J’ai déjà le titre !

Jamie Hewlett — Vraiment ? Ne dis rien ici, tu me l’enverras par texto.

Damon Albarn — Je vais attendre un peu avant de le partager avec toi, faut d’abord que je te plante le décor.

C’est toujours comme ça que ça marche entre vous, à partir d’une idée de titre ?

Jamie Hewlett — C’est comme ça que ça fonctionne : Damon me donne un titre et ça détermine tout le reste. Pour *Plastic Beach*, par exemple, il m’a appelé après être allé se baigner sur une plage dans le Devon : *“Je veux appeler le prochain album* Plastic Beach.” À partir de ces simples mots, j’ai eu mille idées à la seconde. Pour *The Mountain,* c’était la même chose, il y avait une infinité d’idées dans lesquelles s’engouffrer.

Dans *Les Inrocks*, vous disiez qu’il fallait commencer à songer à l’avenir de Gorillaz sans vous et que vous n’alliez pas pouvoir tenir la barque encore très longtemps. Vous aviez 49 ans à l’époque, c’était il y a dix ans ; or vous n’avez jamais été aussi prolifiques que ces dernières années. Que s’est-il passé ?

Jamie Hewlett — C’est fou toutes les conneries qu’on peut raconter quand on est jeune, n’est-ce pas ? Comme tu le dis, nous avions 49 ans à l’époque. On était jeunes et inconscients.

The Mountain (Kong/The Orchard). Sortie le 27 février. En concert à We Love Green, Paris, le 5 juin et à Musilac, Aix-les-Bains, le 11 juillet.
Retrouvez la critique de l’album p.106.

La playlist “Gorillaz & friends” en 50 titres à écouter sur Deezer, Spotify et Qobuz :



Gorillaz

Opéra national
de Nancy ◦ Lorraine

OPÉRA

I DIDN'T KNOW WHERE TO PUT ALL MY TEARS / CURLEW RIVER

Marko Nikodijević / Benjamin Britten



(PLATESV-R-2021-004437 – PLATESV-R-2021-004438 – PLATESV-R-2021-004439) icono : © Pedro Kummel © Michael Krahn © Enix / Unsplash | Odile Chambaut

29 MARS › 3 AVR. 2026

DIRECTION MUSICALE ALPHONSE CEMIN

MISE EN SCÈNE SILVIA COSTA

OPERA-NANCY.FR

ici Radio TV Digital · L'EST Républicain · Les Inrockuptibles · MOUVEMENT · fnac · Crédit Agricole Lorraine · FIDAL Avocats · Caisse des Dépôts Mécénat · AXA · Soutenu par le Ministère de la Culture · La Région Grand Est · Nancy

Humanz après tout ?

Tout le monde a entendu *Clint Eastwood*, vu 2D, Noodle, Russel et Murdoc devenir des symboles de la pop culture au fil des ans. Mais qui connaît réellement la genèse de Gorillaz ? Et si le moment était venu de remonter le temps ?

Texte Maxime Delcourt
Photo Thomas Chéné
pour Les Inrockuptibles

L'image qui revient le plus souvent, quand on évoque les débuts de Gorillaz, est celle d'une colocation. Celle qui se tient dans un appartement du quartier de Notting Hill, à Londres, où Damon Albarn et Jamie Hewlett enchaînent les fêtes à base de drogues, d'alcool et d'ami·es célèbres. On dit que Thom Yorke et Kate Moss comptent parmi les habitué·es. On dit aussi que ces soirées sont systématiquement suivies des mêmes lendemains, des mêmes gueules de bois, des mêmes discussions au sujet de l'industrie musicale, du mépris que les deux artistes éprouvent envers elle, de la nullité de tous ces boys bands qu'ils voient bomber le torse à la télé ou en couverture des magazines.

Des raisons d'être en colère, Damon et Jamie en ont bien d'autres : ils viennent de se séparer de leurs copines (Justine Frischmann et Jane Oliver, respectivement chanteuse et guitariste d'Elastica) et ont la sensation d'être dans une impasse artistique. Mais en cette fin de siècle, l'ennemi est ailleurs. Il prend les traits de *NSYNC, des Backstreet Boys et même des Spice Girls. Avec une question en tête : qu'a-t-on bien pu faire pour mériter une pop aussi marketée et superficielle ? En 2005, sur le plateau de *Tout le monde en parle*, Damon Albarn n'en démord pas : *"Il y a une quarantaine de magazines différents qui sortent tous les mois et qui ne parlent absolument que des mêmes vingt personnes, et qui répètent exactement la même chose à chaque fois, avec des photos légèrement différentes. À quoi ça sert ? À quoi bon ?"*

Quinze ans plus tôt, Damon Albarn, alors âgé de 22 ans, n'avait pas beaucoup plus de considération envers la presse. Il a certes le verbe facile, une certaine aisance à capter son auditoire, mais il a surtout la réputation d'être une tête à claques, littéralement imbuvable en interview. Dans un article pour le magazine *Deadline*, un journaliste fait le portrait d'un jeune homme *"prétentieux et arrogant"*, le genre de gars avec qui la tension peut rapidement monter d'un cran. Le journaliste n'est pas très à l'aise non plus. Son métier, c'est dessinateur. Mais Graham Coxon est un ami, et voilà maintenant deux ans qu'il travaille pour *Deadline*. Alors, il s'y colle, et lie indirectement son histoire à celle de Damon. Son nom ? Jamie Hewlett.

UNE HISTOIRE D'ADULESCENCE

La vérité, c'est que les deux Britanniques, nés en 1968, ont de nombreux potes en commun, dont Banksy, et qu'il leur est donc impossible de ne pas se croiser. Le monde est petit, et celui de l'art encore davantage. Tant et si bien qu'ils finissent par emménager ensemble en 1997, dans un appartement de Westbourne Grove. Chacun a son étage. Chacun a son studio, mais les allers-retours de l'un à l'autre sont fréquents. Suffisamment en tout cas pour faire naître des idées nouvelles et, pourquoi pas, l'envie d'un projet commun. Jamie Hewlett : *"À force de commenter les idées de l'autre, de s'ingérer dans son travail, une collaboration est devenue inévitable."*

Un élément du mobilier sert alors de point de ralliement : le canapé, avec tout ce que cela suppose de confessions, de délires improbables et d'heures perdues à regarder la télé. Surtout MTV. Surtout les clips. Si la question qui se pose est : "Damon et Jamie partagent-ils le même quotidien que celui de n'importe quel ado ?", alors la réponse est : "Oui, probablement." Sauf que les deux potos ne retirent aucun plaisir de toutes ces heures à procrastiner devant •••

→
Jamie Hewlett et Damon Albarn à Paris, en 2020.



Deux demos et un dessin, voilà tout ce qu'il faut à Damon Albarn et Jamie Hewlett pour se libérer sur le plan créatif.



→ des vidéos qu'ils jugent vides de sens. Bientôt trentenaires, ils ont comme l'impression de ne plus être dans le coup.
Eux qui ont l'habitude de commencer un nouveau projet dès la fin du précédent ne se laissent pas distraire pour autant. Deux demos et un dessin, voilà tout ce qu'il leur faut pour se libérer sur le plan créatif, et assumer pleinement leur amour pour les récits surnaturels, limite apocalyptiques. Ça tombe bien : Damon Albarn a plein d'histoires à raconter mais ne sait pas comment les traduire visuellement. Quant à Jamie Hewlett, il n'a plus vraiment de terrain de jeu pour s'exprimer depuis l'arrêt de *Deadline*. Un groupe virtuel, avec des personnages inventés de toutes pièces… Et si c'était ça, la solution ?
Ce serait là l'occasion de se mettre en retrait, d'être vraiment complémentaires, mais aussi de s'inscrire à leur manière dans la longue histoire de la pop music, cet art de la mise en scène qui, depuis son invention, en pince pour les figures hors normes, tantôt fantasmées (Ziggy Stardust), tantôt représentées sous la forme de personnages animés. On pense aux Beatles de *Yellow Submarine* ou aux Jackson 5 période *Jackson 5ive Show*. On pense aussi à The Archies, ce groupe de rock fictif monté par deux anciennes têtes pensantes des Monkees – sorte de boys band des années 1960.

MÉLANCOLIE ET MÉLODICA

L'anecdote a son importance. Et prend encore plus de consistance quand on se rappelle ces mots de Noel Gallagher, alors que l'Angleterre vit au rythme de la Britpop : *"Nous, on est à la fois les Beatles et les Stones, et Blur, c'est les putains de Monkees."* Malin, ou rancunier, c'est selon, Damon Albarn garde cette remarque en tête au moment de fonder son nouveau groupe, en faisant d'un gorille son emblème. Après tout, l'animal est costaud, impressionnant. Et puis ça permet un joli jeu de mot avec le terme "guerilla", qui renvoie à une expression artistique spontanée, clandestine et révolutionnaire : peu ou prou les valeurs défendues par leur ami commun, Banksy, dont on aperçoit une œuvre représentant un singe dans le clip de *Tomorrow Comes Today,* publié le 27 novembre 2000.
Apparaissent alors les premiers débats. Ce titre est-il le premier de Gorillaz ? N'est-ce pas plutôt *Ghost Train,* que le groupe publie plus tard en face B de *Rock the House* ? À moins que ce ne soit *On Your Own,* présent sur le cinquième album de Blur, sorti en 1997 ? Si Damon penche plutôt pour la dernière option, l'inconscient collectif retient plus volontiers *Tomorrow Comes Today*. Parce que ce morceau est à coup sûr le plus mémorable des trois. Parce qu'il a été écrit (sous le titre *I Got Law*) à une époque où Damon fricotait encore avec les autres membres de Blur. Et parce qu'il pose les fondations d'un son à mi-chemin entre le dub, la pop et le hip-hop mélancolique. Avec, en prime, la présence du Mélodica, cet instrument voué à devenir l'une des signatures sonores de Gorillaz.
Au moment où sort *Tomorrow Comes Today,* personne ne sait encore qui est derrière ce collectif cartoonesque. Dans les crédits de l'EP, les noms de Damon Albarn et Jamie Hewlett n'apparaissent nulle part. À peine sait-on que Dan the Automator en est le producteur. Pour le reste, seul compte le parcours de ces quatre personnages sortis tout droit de l'imagination de Damon et Jamie, véritables protagonistes d'un univers visuel bientôt sur toutes les télés, tous les T-shirts, tous les posters. Aujourd'hui, on parlerait de *lore* (manière

de qualifier l'univers étendu autour d'une création de fiction) – en 2000, on se contente encore d'employer l'expression "univers narratif" lorsqu'il s'agit d'évoquer le parcours de Murdoc, jeune bassiste abandonné et maltraité par ses parents, dont l'esprit trouble l'aurait incité à recruter trois comparses et à monter un groupe afin de mettre l'industrie du disque à feu et à sang. À ses côtés, il y a le timide 2D, un chanteur dont l'ego est devenu incontrôlable du fait de la célébrité. Il y a aussi Russel, le batteur du groupe, dont la plupart des amis ont été assassinés. Paraîtrait même qu'ils vivent en lui, à présent. Et puis il y a Noodle, la guitariste, une sorte d'enfant-soldat japonaise directement débarquée dans un carton au studio de Gorillaz.

UN MYSTÈRE VITE ÉVENTÉ

Pendant un temps, Damon et Jamie tentent tant bien que mal de maintenir le secret autour de leur nouveau projet. Lorsque *Les Inrockuptibles* les rencontrent pour la première fois au printemps 2001, le chanteur joue le jeu à fond. Un temps, il évoque les *"véritables musiciens de ce groupe"*. L'instant d'après, il prétend que les Gorillaz ont un jour déboulé chez lui avec leur maquette. *"Ils savaient que j'étais musicien et que mon meilleur copain était dessinateur, ils étaient certains que nous allions les aider."*

Quelques heures après ce premier entretien, le groupe donne son premier concert dans un théâtre londonien, la Scala, non sans s'être pris la tête au préalable sur la scénographie. Laquelle consiste à placer les musiciens derrière un écran de cinéma, sur lequel sont projetées des animations et des prises de vue réelles. Devenue banale, la proposition est alors à l'avant-poste de la performance audiovisuelle, et elle renforce finalement la curiosité du public quant à l'identité réelle de ces musicien·nes aux idées larges. *"Montrez-vous"*, hurle alors l'un des fans, qui n'a visiblement pas encore compris le concept.

Bientôt, tout le monde saura qui est à l'origine de ce son mutant, qui ne s'excuse pas de l'être, et qui ne se soucie guère plus de savoir comment s'opère le glissement d'un genre à l'autre. Dans *Gorillaz,* Damon s'autorise toutes ses obsessions : le hip-hop, qu'il expérimente en parallèle sur le premier album de Deltron 3030 – le groupe de Dan the Automator –, le punk-rock américain, la pop, la salsa, le reggae ou encore le trip-hop. Il faut dire que *Gorillaz* n'a rien d'un premier album ordinaire, pensé par un groupe contraint de gérer un job alimentaire pour payer un studio en espérant que le succès finisse par rendre tous ses sacrifices un peu plus supportables. Damon et Jamie sont deux vedettes. Libres à eux de s'offrir un kiff, et d'inviter d'autres artistes à participer à la fête : Tina Weymouth (Talking Heads), Miho Hatori (Cibo Matto), Del the Funky Homosapien (Deltron 3030, Hieroglyphics) ou encore Ibrahim Ferrer du Buena Vista Social Club.

SE LIBÉRER DES CARCANS

L'histoire est romanesque, pour ne pas dire romantique. Elle cache pourtant une réalité plus terre à terre, le besoin de renouer avec le plaisir du jeu, simple, sans calcul. D'où la dimension fictive de Gorillaz, sur laquelle les deux fondateurs misent pour changer régulièrement de *line-up* au fil des années. D'où cette volonté constante de se présenter comme des collaborateurs, et non comme les forces créatrices. D'où, enfin, la teneur des premières interviews, au cours desquelles Damon, malicieux, met l'accent sur le sentiment de liberté nécessaire à l'épanouissement artistique. Le sien, du moins. En 2005, à la question de Thierry Ardisson •••





→ sur une éventuelle frustration à rester dans l'ombre, le Londonien répond : *"Non je ne dirais pas ça. En fait, c'est quelque chose qui m'a libéré."*
À Londres, quatre ans plus tôt, les journalistes des *Inrockuptibles* se confrontaient déjà aux mêmes remarques : *"Aussi bien Dan the Automator que moi, nous étions arrivés à un point où il fallait nous remettre en question, enregistrer une musique qui nous ressemblait vraiment. Nous en avions assez, l'un et l'autre, de l'industrie du disque, de son hypocrisie, de ses manipulations, de ses étiquettes. Pourquoi un album ne pourrait-il pas passer de la pop au dub et du punk au hip-hop ?"* Et Dan the Automator de compléter : *"Pour Damon, cet album a été une façon d'exprimer quelque chose qu'il ne pouvait pas faire avec Blur."*
À la manière de Daft Punk avec *Homework,* autre formation ayant privilégié le retrait face aux lumières médiatiques, Gorillaz profite de la sortie de ce premier album pour conquérir le web via un site officiel. L'ambition est claire : permettre aux fans d'interagir avec chaque membre, faire du forum un espace de discussion et favoriser l'émergence d'autres groupes animés. Au passage, si cela leur permet de conquérir le marché américain, alors tant mieux. C'est que, contrairement à ce qu'il laisse penser, Gorillaz n'a rien d'une *"escapade supplémentaire"* pour Damon. Extraite du documentaire *Bananaz,* qui suit le groupe de 2000 à 2006, une scène vient confirmer l'évidence : *"Les Américains veulent que tu sois sympa, ils veulent que tu expliques les choses clairement.* […] *Ceux qui s'en sortent aux États-Unis, ce sont ceux qui expliquent tout, ceux qui jouent le jeu."*

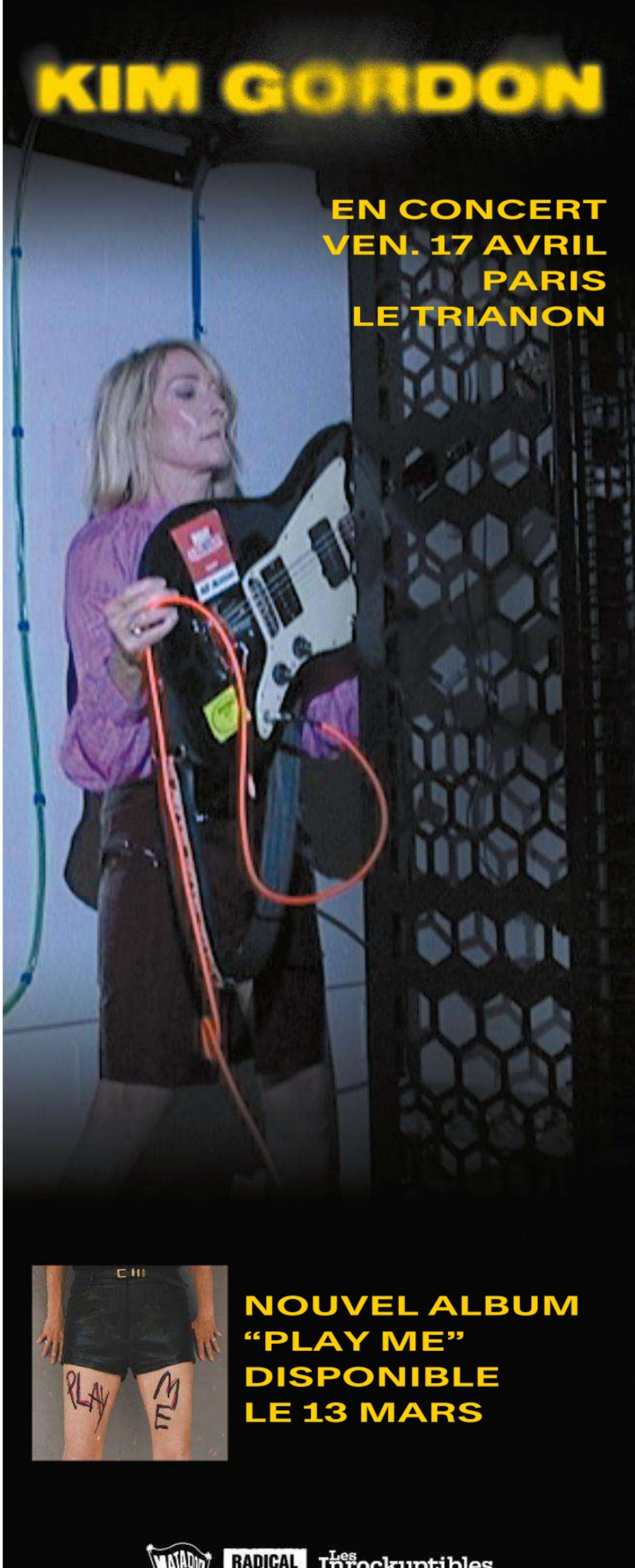
SITUATIONNISTES CARTOONESQUES

Gorillaz, c'est exactement ça : un récit livré clé en main, soutenu par une flopée de références à la culture américaine. Inspiré par l'acteur du même nom, *Clint Eastwood* pousse l'hommage encore plus loin en samplant un extrait de la B.O. du *Bon, la Brute et le Truand* ; dans le clip, des gorilles zombies se mettent à danser façon Michael Jackson dans *Thriller*; dans les storyboards de *Rock the House,* 2D porte un T-shirt *Spider-Man*; quant au clip de *19-2000,* il est soutenu tout du long par

“Nous en avions assez de l’industrie du disque, de son hypocrisie, de ses étiquettes. Pourquoi un album ne pourrait-il pas passer de la pop au dub et du punk au hip-hop ?”

Damon Albarn

des clins d’œil à l’hôtel de *Shining*, au camp de Crystal Lake dans *Vendredi 13* ou au vaisseau de Luke Skywalker.
Si une partie de *Gorillaz* a été enregistrée en Jamaïque, histoire de puiser à la source ces rythmiques reggae qui dictent la cadence de *Clint Eastwood* et *Man Research (Clapper)*, c’est le monde entier qui tend l’oreille à ce premier album. Dont le bilan comptable se révèle tout bonnement exceptionnel : 7 millions d’albums vendus, dont 300 000 en France, et des nominations à la pelle dans des cérémonies telles que MTV Europe Awards, Grammy Awards ou Brit Awards. Parmi elles, il y a aussi le Mercury Prize, le plus prestigieux en Grande-Bretagne. Une aubaine, donc, surtout quand on part favori devant Radiohead et PJ Harvey. Pas pour Damon et Jamie : dans la foulée, Gorillaz profite d’une vidéo de Murdoc pour annoncer son retrait de la compétition, comparant cette nomination au fait de *“porter un albatros mort autour du cou pour l’éternité”*. Dit autrement, les gars se moquent de la reconnaissance institutionnelle. Seul compte le monde qu’ils se sont créé, dont ils puisent les préceptes *“du côté des situationnistes et des absurdistes”*, soucieux de mener *“une vraie réflexion sur la façon de représenter, aujourd’hui, une musique aussi éclectique que commerciale”*.
Dans le documentaire évoqué plus haut, un proche résume l’affaire ainsi : Gorillaz, ce serait un peu *“Pink Floyd pour les nouvelles générations”*. Ce à quoi Damon rétorque : *“Sans vouloir manquer de respect à Pink Floyd, nous avons des tubes.”*
Jamie, lui, évoque plus modestement l’idée d’une *“dark pop”*, comme pour renvoyer à leurs certitudes celles et ceux qui ne verraient en Gorillaz qu’une vulgaire astuce marketing.
La suite lui donne raison… *Demon Days*, publié en mai 2005 : un pamphlet contre la politique étrangère du Royaume-Uni et son soutien à George W. Bush lors de son intervention en Irak. *Plastic Beach*, paru cinq ans plus tard : un manifeste écolo critiquant ouvertement la consommation de masse. Quant à *Humanz*, l’album tacle la robotisation du monde, le danger que cela fait peser sur l’humanité. La preuve que l’on ne peut jamais prévoir la façon dont une amitié va évoluer.



BE MY GUEST



Beck

Gruff Rhys (Super Furry Animals)

Tame Impala

Elton John

Simon Tong (The Verve)

Sparks

Unknown Mortal Orchestra

Stevie Nicks (Fleetwood Mac)

Robert Smith (The Cure)

Pusha T

Roots Manuva

Yasiin Bey (ex-Mos Def)

Skepta

Chai

Joan As Police Woman

St. Vincent

GoldLink

Schoolboy Q

6lack

Danny Brown

Slowthai

JPEGMafia

Vince Staples



Lou Reed



Zebra Katz

Dan the Automator

D.R.A.M.

Miho Hatori (Cibo Matto)

Shaun Ryder (Happy Mondays)

De La Soul

Bashy

Little Simz

MF Doom

Del the Funky Homosapien

Hip-Hop

Madchester

Indie, rock & pop

Bootie Brown (The Pharcyde)

AJ Tracey

Octavian

Kano

Hors catégorie

Cuba

Ibrahim Ferrer

Dennis Hopper



Snoop Dogg

Black Thought (The Roots)

Proof

Disco

Leee John (Imagination)



Grace Jones



Russel Hobbs

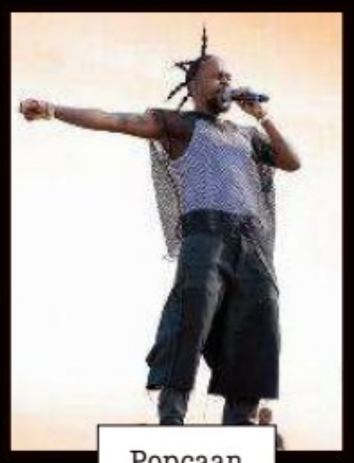
Tentative de cartographie des nombreux satellites de la galaxie Gorillaz, tournant en orbite autour d'une constellation de genres musicaux. Bon voyage !

Texte Laurent Malet & Franck Vergeade

Johnny Marr (The Smiths)

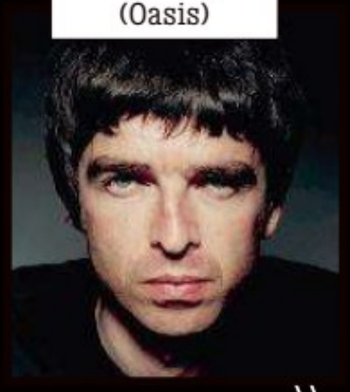
Graham Coxon (Blur)

Peter Hook (New Order)



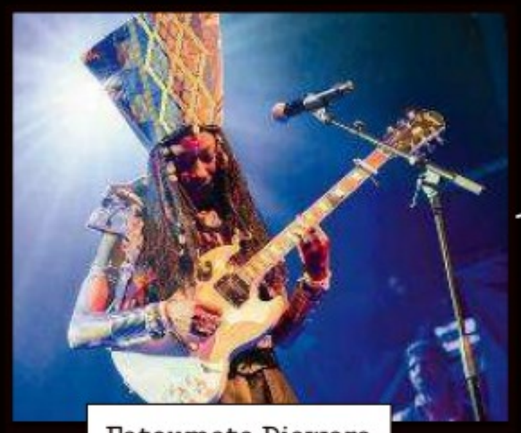
Popcaan

Noel Gallagher (Oasis)



Omar Souleyman

Barrington Levy



Fatoumata Diawara

Sidiki Diabaté

Dancehall

Anoushka Shankar

Jamie Principle

India

Tony Allen

Mali music

Slaves



Idles

Jehnny Beth

Jean-Michel Jarre

Afrobeat

Britpop

Mick Jones (The Clash)

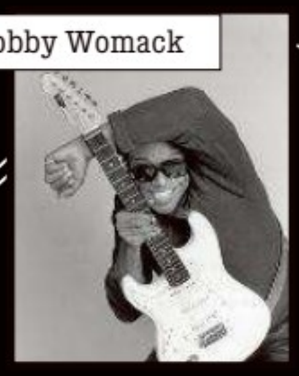
Paul Simonon (The Clash)

Punk & postpunk

Yukimi Nagano (Little Dragon)

Mark E. Smith (The Fall)

Bobby Womack



Ade Omotayo

Jorja Smith



Electro

Mavis Staples

Soul

Benjamin Clementine

George Benson

Anthony Hamilton

Reggaeton

Bad Bunny

Trueno

Bizarrap

R&B

Moonchild Sanelly

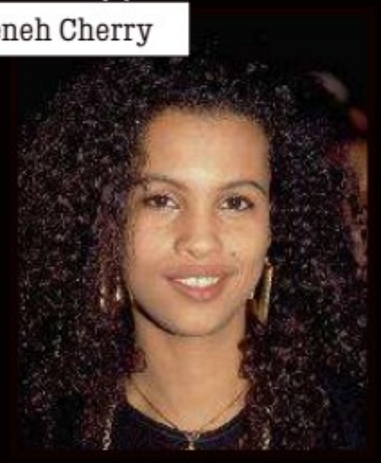
Martina Topley-Bird

Peven Everett

Kali Uchis

Kelela

Neneh Cherry



Abra

Georgia

Thundercat

2D

Noodle



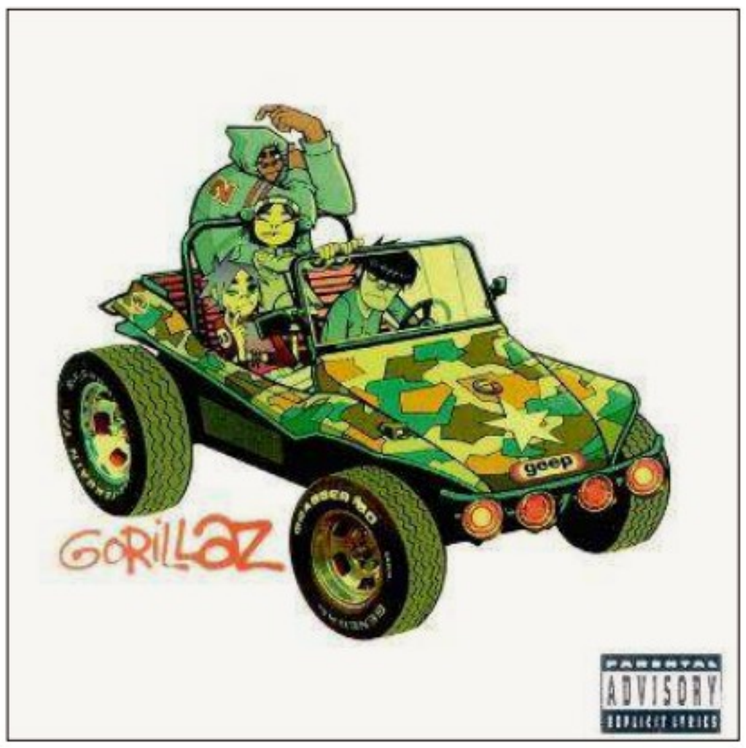
Murdoc Niccals

Roberto Ricciuti/Getty Images · Simone Joyner/Getty Images · Angelo Deligio/Getty Images · Ebet Roberts/Getty Images · Bardha Krasniqi/We Love Green · Tom Ham · Gorillaz · David Wolff/Getty Images · Victor Malafronte/Getty Images
Mitch Jenkins/Contour by Getty Images · Kurt Krieger/Getty Images · Duncan Raban/Getty Images · Eamonn McCabe/Getty Images

Avec huit albums, le *cartoon band* de Jamie Hewlett et Damon Albarn est devenu une référence en vingt-cinq ans. Plongée dans nos archives pour relire ce que l'on en pensait à l'époque de leur sortie.

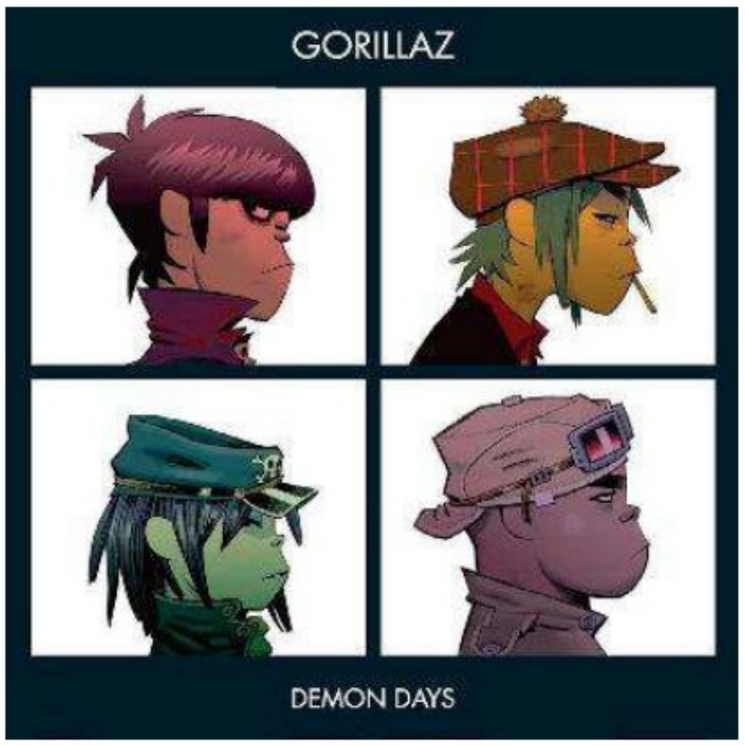
Texte Thomas Burgel, Christophe Conte, Théo Dubreuil, Azzedine Fall, Laure Narlian, Johanna Seban, Pierre Siankowski & Franck Vergeade

Gorillaz en Super-8



***GORILLAZ* (2001)**

Un punk excité aux odeurs suspectes, répondant au nom de Murdoc et originaire du trou Stoke-on-Trent, aurait recruté de force son souffre-douleur 2D, chanteur timide, puis Russel, batteur volumineux d'Amérique, et Noodle, guitariste-teigne japonaise. Ensemble, ils et elle auraient mis le feu à l'industrie du disque lors d'un unique concert donné, comme dans tous les mythes et légendes anglais de ces dernières années, dans un pub de Camden. Ainsi a commencé l'histoire officielle de Gorillaz, collectif vite renforcé par le fan-club le plus VIP de la planète : Damon Albarn, de Blur, prête sa voix sur une ribambelle de chansons, accompagné d'un Band Aid impressionnant : le légendaire Dan "The Automator" Nakamura à la production tordue, Jamie Hewlett (le dessinateur du cartoon *Tank Girl*) aux visuels sublimes, mais aussi Tina Weymouth (Talking Heads), Miho Hatori (Cibo Matto), Del The Funky Homosapien (Deltron 3030, Hieroglyphics), venu dans les bagages de The Automator, et même le vénérable Cubain Ibrahim Ferrer, bien déplacé dans ce projet.
"Pourquoi un album ne pourrait-il pas passer de la pop au dub et du punk au hip-hop ?", confiait à l'époque Albarn. Une déclaration d'intention éclairante, car la vérité crève les oreilles : on arrête de jouer. En dépit de sa dream team, Gorillaz est bel et bien un album solo de Damon Albarn. Un album libéré du cahier des charges étouffant de Blur et d'un calendrier rendu aussi implacable que débilitant par l'industrie du disque. Industrie que Gorillaz va révolutionner. **L. N.**



DEMON DAYS (2005)

Gorillaz épisode 2 est d'emblée aussi emballant que son prédécesseur, en témoigne l'irrésistible premier single *Feel Good Inc.,* avec De La Soul en guest. Passé cette bourrasque, l'album se révèle un tantinet plus profond, plus creusé dans les thèmes et les compositions que le premier, qui reposait sur un tiercé gagnant de singles atomiques.
La formule canonique de ce nouveau Gorillaz, où Danger Mouse a pris le fauteuil de Dan the Automator, repose sur le frottement entre le songwriting débridé des Fab Four de 1968, les audaces du *Super Ape* des Upsetters de 1976 et le hip-hop vivifiant des années Sugar Hill Records. Sur le futur tube mondial *Dirty Harry* (après *Clint Eastwood,* vous suivez ?), on croit entendre, derrière un gimmick façon Grandmaster Flash, l'écho de l'Afrique reformatée à New York par Brian Eno et Talking Heads. À tel point que *Demon Days* apparaît moins comme un sequel de *Gorillaz* que comme un prolongement naturel du *Think Tank* de Blur (2003).
De remuant·es invité·es se chargent de jouer les MC, dont Roots Manuva, Shaun Ryder, Neneh Cherry, Martina Topley-Bird ou l'ultra-cool Dennis Hopper dans le rôle sur mesure du narrateur de *Fire Coming Out of the Monkey's Head*. Mais c'est Albarn qui semble avoir investi chaque centimètre carré de ce disque pour se livrer aux expériences fusionnelles les plus avancées entre ses vies parallèles de pop star et de défricheur, de songwriter insulaire et de capteur nomade, de gardien traditionaliste et de futuriste acharné. L'assemblage compose au final un tableau flatteur du talent tentaculaire de son démoniaque créateur. **C. C.**



THE FALL (2010)

Conçu en un mois sur la route, chaque morceau précisant sa provenance, *The Fall* est un album conceptuel. Un vrai disque de tournée, le documentaire musical des pérégrinations d'un cerveau qui ne sait plus s'arrêter, d'un homme qui semble en avoir marre de faire le zozo aux quatre coins du globe. Peu d'effets spéciaux sur *The Fall*. Pas ou peu d'invité·es stellaires – Mick Jones ou Paul Simonon apparaissent sur un morceau chacun, Bobby Womack chante sur la tordue *Bobby in Phoenix*.
La conception de l'album sur son iPad a imposé à Albarn un minimalisme qui lui sied plutôt bien.
De ce passionnant contrepoint au récent *Plastic Beach* ne surnagent que deux "vraies" chansons : la sublime *Amarillo* et *California and the Slipping of the Sun* et ses lointains reflets de *Sabali*. Ailleurs, l'électronique est âpre et fantomatique *(Little Plastic Bags),* le groove, patraque *(Phoner to Arizona, Hillbilly Man),* et les synthés font danser comme des algues mollassonnes *(Detroit, Aspen Forest)*.
Étrange donc courageux, *The Fall* porte bien son nom : il est la lente glissade vers l'ennui des tournées sans fin, l'attente morne dans l'immensité de salles vides, les soundchecks en mode automatique, et met en musique les lendemains glauques de soirées lasses aux sourires forcés. **T. B.**



PLASTIC BEACH (2010)

Au début du millénaire, Damon Albarn, las d'avoir passé la décennie précédente à squatter la une des hebdomadaires musicaux anglais avec Blur, a conçu le cartoon pop Gorillaz avec son camarade dessinateur Jamie Hewlett. Soit une bande de quatre personnages virtuels, idéale pour porter les compositions de l'Anglais et lui rendre son anonymat perdu – un concept inouï dans une société de divertissement plus que jamais fondée sur l'image et l'incarnation. Pourtant, ce qui n'était qu'un projet parallèle et ludique a fait vendre plus de quinze millions d'exemplaires des albums *Gorillaz* et *Demon Days* dans le monde.
Troisième volet de la saga, *Plastic Beach* permet à Damon Albarn de continuer à se payer nos têtes. Annoncé comme l'album le plus pop à ce jour, c'est en fait le disque le moins accessible du groupe, peu porté sur les tubes et sous haute influence hip-hop. Sombre, sinueux et tordu, *Plastic Beach* se révèle pourtant hypnotisant. Avec un casting prodigieux (Lou Reed, Snoop Dogg, Mark E. Smith de The Fall, Mos Def, Bobby Womack, Mick Jones et Paul Simonon des Clash), le disque s'accompagne d'une histoire rigolote : après la destruction des studios Kong du groupe, l'album a été enregistré sur une île d'ordures et de déchets abandonnés par les humain·es. Alors bienvenue dans le (nouveau) monde en plastique de Gorillaz. **J. S.**



HUMANZ (2017)

Avec *Humanz,* un cinquième album beaucoup plus ouvert sur le plan du son, Albarn et Hewlett proposent un effort narratif forcément marqué par le contexte politique de l'époque. *"Tout est parti d'un cauchemar,* résumait Jamie Hewlett. *Quand on a bouclé le casting du nouveau disque, on a demandé à chacun d'imaginer un monde où Donald Trump serait le président des États-Unis. Le pitch était simple : on fait une grosse soirée et on se réveille le lendemain en se rendant compte qu'il ne s'agissait que d'un affreux cauchemar."* Malheureusement, la réalité a rattrapé la fiction.

Pour mettre en musique cette messe inquiétante, Damon Albarn a voyagé de Chicago à la Jamaïque pour travailler avec des artistes aussi différents que Peven Everett *(Strobelite)* et Popcaan *(Saturnz Barz)*. Bien que renforcé par des monstres sacrés comme Grace Jones, De La Soul, Mavis Staples ou Jean-Michel Jarre, *Humanz* s'adresse directement à la jeunesse, incarnée par les voix de Popcaan, Kelela, Danny Brown ou Kali Uchis et, dans un contexte délétère, se referme néanmoins sur un hymne à l'amour et à la paix, *We Got the Power,* partagé avec Jehnny Beth et Noel Gallagher – abattant au passage le mur de la Britpop qui séparait Blur d'Oasis. En attendant de savoir de quoi l'avenir sera fait. **A. F.**



THE NOW NOW (2018)

Alors que Gorillaz nous avait habitué·es à pléthore d'invité·es sur ses disques précédents, cette fois la portion est congrue. Il y a tout de même le grand George *"Give Me the Night"* Benson sur le titre d'ouverture *Humility* et, sur *Hollywood,* la légende de la house Jamie Principle et celle de la weed et du rap Snoop Dogg. Mais lorsqu'on écoute précisément *The Now Now,* on ne peut s'empêcher de penser à une traversée cotonneuse de l'Amérique de Trump. Au milieu de morceaux plus fun (le très Buggles *Tranz,* l'infectieusement groovy *Sorcererz,* le brillant *Humility*), certains titres nous offrent des points de chute assez précis. *Hollywood,* bien sûr, mais aussi *Kansas* avec son beat bouleversant, *Idaho,* ou encore l'instrumental endolori *Lake Zurich,* qui évoque un Illinois parfois aussi inquiétant que celui chanté entre les lignes par Sufjan Stevens.

Les titres de fin, qu'on ne parvient pas forcément à placer sur une carte de l'Oncle Sam *(Magic City, Fire Flies, One Percent, Souk Eye),* tiennent eux plus clairement d'un curieux *ride* sous acide dans la vallée de la Mort que d'un quelconque Spring Break.

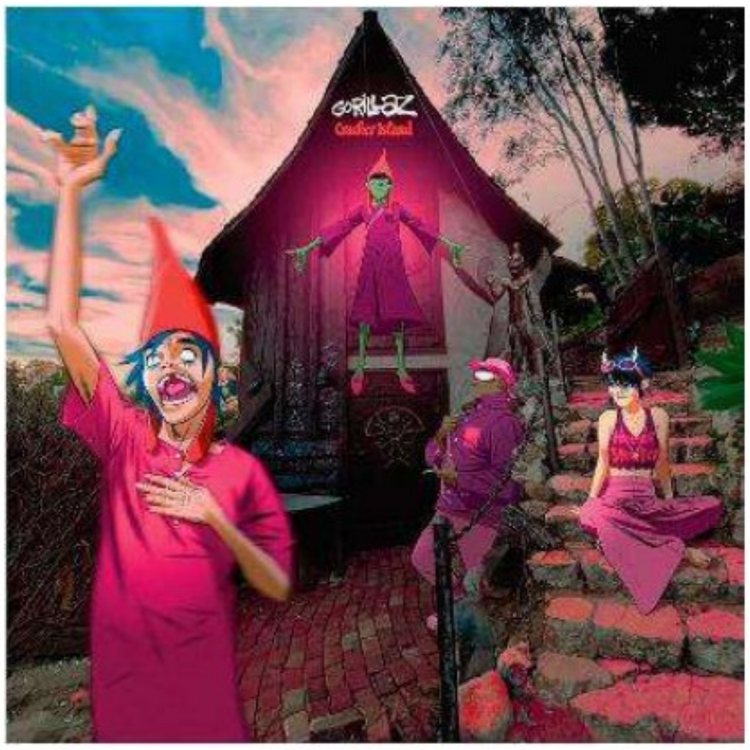
Bref, un disque assez génial, d'une grande beauté plastique et intérieure, signé par l'Anglais le plus doué de sa génération. **P. S.**



SONG MACHINE, SEASON ONE: STRANGE TIMEZ (2020)

Formidable machine à attirer toutes les pointures de la planète musicale – quel autre groupe contemporain peut se targuer d'avoir dans sa discographie Lou Reed et Grace Jones, Mark E. Smith et De La Soul, George Benson et Jehnny Beth, Robert Smith et Fatoumata Diawara, Snoop Dogg et Bobby Womack, Neneh Cherry et Mos Def ? –, Gorillaz remet le couvert après *The Now Now,* un disque introspectif volontairement recentré sur la voix de 2D, l'alias animé de Damon Albarn, et sans doute le meilleur millésime depuis le chef-d'œuvre *Demon Days.*

Réalisé entre Paris, Londres, Côme et le Maroc par 2D (chanteur), Noodle (guitariste), Murdoc Niccals (bassiste) et Russel Hobbs (batteur), cet album souffle un vent nouveau dans l'univers de Gorillaz – comme sur l'entraînant et discoïde *Chalk Tablet Towers,* avec la brillante St. Vincent, ou sur l'union improbable entre Damon Albarn, Elton John et le rappeur 6lack, promise aux charts planétaires derrière sa mélodie faussement sirupeuse et totalement addictive dans sa langueur insidieuse (*The Pink Phantom,* ou la quintessence du plaisir coupable). Dix-neuf ans après un premier LP où Gorillaz avançait sur une Jeep camouflage, le groupe génialement ludique de Damon Albarn et Jamie Hewlett est décidément inarrêtable. **F. V.**



CRACKER ISLAND (2023)

Embarquant dans son sillage des grands noms comme Beck, Kevin Parker de Tame Impala, Stevie Nicks de Fleetwood Mac ou Thundercat (l'implacable ligne de basse du morceau d'ouverture), c'est Damon Albarn qui rayonne sur *Cracker Island* et fortifie sa place dans le panthéon des voix les plus touchantes de l'histoire de la musique.

De *New Gold*, qui convoque le Gorillaz originel, au tube défoncé *Cracker Island* en passant par le sublime *Possession Island*, avec Beck se rappelant au bon souvenir d'*Everyday Robots*, c'est finalement dans le diptyque formé par l'ambivalent *Skinny Ape* et l'irrésistible et caribéen *Tormenta* (partagé avec l'actuelle plus grande star du monde, Bad Bunny) que se niche encore tout Gorillaz.

Une curiosité dont on n'a pas encore défini l'horizon, un plaisir toujours récréatif – mais jamais régressif – sans limites pour malaxer la pop passée et présente, et lui redonner forme. **T. D.**

Retrouvez la critique du nouvel album p.106.

BONNIE PRINCE BILLY
WE ARE
together again
Nouvel album
Sortie le 06.03
"Une œuvre lumineuse et résistante, où l'harmonie est une réponse face à l'incertitude du monde"
Domino

Esprit de famille



↑
Dan the Automator dans les studios de MTV à New York, en octobre 2006.

Scott Gries/Getty Images · Ryan Eddleston

Chaque album de Gorillaz aligne une liste impressionnante de collaborateur·rices. On a demandé à certain·es à quoi ressemblait le travail avec Damon Albarn.

Texte Maxime Delcourt, Laure Narlian & Franck Vergeade



← DAN THE AUTOMATOR

Producteur de l'album *Gorillaz* (2001) : *"Ensemble, nous avons essayé plein de choses."*

"Avec Damon, nous avons tous les deux suivi des cours de musique avec la méthode Suzuki, qui permet de jouer à l'oreille, d'apprendre la musique classique sans lire le solfège. Ça nous rapproche, on se comprend davantage, on parle le même langage. Avec la musique classique, on part d'un point A et on aboutit à un point Z, qui n'a rien à voir. Alors que dans la pop, on revient toujours au motif de début, c'est forcément récurrent. Aujourd'hui, j'ai ma propre conception du schéma pop : je vais toujours de A à Z, mais en ajoutant des refrains, passage obligé, car c'est ce que les gens retiennent en premier, et j'ajoute un système de répétition qui hypnotise.

Pour Damon, cet album a été une façon d'exprimer quelque chose qu'il ne pouvait pas faire avec Blur. Ensemble, nous avons essayé plein de choses. Mais lorsque tu fais des disques avec un groupe avec lequel tu es depuis quinze ans, il y a certaines attentes, et donc certaines choses que tu ne peux pas te permettre. De nos jours, les groupes qui sont au sommet des charts sont des gens qui ont auditionné, qui ont des profs de maintien, des profs de danse et de chant... Avec Gorillaz, on dit 'Retournons à la musique' et on le fait. On n'a pas besoin de savoir quelle est la taille réelle des soutifs de Britney Spears.

En ce moment *[en 2001],* le groupe qui vend le plus de singles aux États-Unis s'appelle O-Town, ils ont un show télé qui s'appelle *Making the Band* et tu vois les auditions, les coachs vocaux, les gens qui leur écrivent des morceaux. Et ils ont un hit, en plus. Où en sommes-nous ? Quelle est la différence avec le scandale Milli Vanilli ?"

Propos recueillis par Laure Narlian en avril 2001 (hebdo n° 284)

↑ GRUFF RHYS

Leader de Super Furry Animals, qui a participé aux albums *Plastic Beach* (2010) et *The Mountain* (2026) : *"Un album de Gorillaz, ce n'est qu'un petit extrait de la magie en studio !"*

"Quelque temps avant de collaborer avec Gorillaz, j'ai eu la chance d'assurer les premières parties de Blur avec mon groupe, Super Furry Animals. C'était en 2007. L'année d'après, il y a eu l'expérience Africa Express, mais le fait d'être invité sur *Plastic Beach* a clairement été une expérience à part. J'avais soudain la sensation de vivre une vraie expérience collective, où les artistes se succèdent en studio, où tout est joué en live, avec le geste créatif au centre de tout. À titre d'exemple, *Superfast Jellyfish* est né d'une jam. Damon avait la ligne de basse et m'a demandé de l'accompagner pendant trente ou quarante minutes pour voir si un groove pouvait émerger. La session finie, je n'ai plus de nouvelles pendant six mois. Jusqu'au jour où il m'envoie la chanson finalisée et que j'entends De La Soul rapper dessus. J'ai halluciné, j'ai grandi en écoutant ce groupe…

Par la suite, je suis parti en tournée avec le groupe, aux côtés de Bobby Womack et des gars de The Clash, Mick Jones et Paul Simonon – une expérience surréaliste ! Je pense que c'est de là que vient la puissance de Gorillaz : Damon parvient à créer une vraie expérience musicale, collective et collaborative. Sur *The Mountain, The Shadowy Light* doit également beaucoup à ce processus, où toutes les idées s'agrègent et nourrissent le projet. C'est si rare, si précieux. Mais pour être honnête, je ne sais pas comment il fait pour s'y retrouver. *[rires]* Un album de Gorillaz, ce n'est qu'un petit extrait de la magie qui opère en studio !"

Propos recueillis par Maxime Delcourt en janvier 2026

↑
Gruff Rhys en juin 2025.



↑ JEHNNY BETH

Chanteuse et musicienne qui a participé à l'album *Humanz* (2017) et à sa tournée : *"Une grande famille où l'on rigole beaucoup."*

"Pour l'album *Humanz* en 2017, Damon Albarn m'avait contactée pour m'inviter dans son studio à Londres. Quand je suis arrivée avec Johnny Hostile au Studio 13, j'ai halluciné sur le nombre d'instruments qu'il y avait partout, c'était assez impressionnant. Damon me fait écouter l'album avec tous ces featurings, avant de me proposer *We Got the Power,* la dernière chanson du disque. Il n'avait pas encore le texte, mais il a commencé à chanter en yaourt derrière son piano. Je ne savais pas trop ce que je devais faire. *[sourire]* Et j'ai vite compris qu'il fallait que je saute dans le train en même temps que lui… Je n'avais absolument rien préparé, mais quelques semaines auparavant, j'avais écrit un texte inspiré par Patti Smith et par l'idée de la survie : *"And we dream of home/I dream of life out of here/Their dreams are small/My dreams don't know fear."* C'était ma première expérience avec Gorillaz, avant de partir un an et demi en tournée avec eux partout dans le monde… Sur la tournée de *Humanz,* il y avait aussi Little Simz, Jamie Principle, Peven Everett, De La Soul. Nous étions comme une équipe de foot, avec les attaquants, les milieux et les défenseurs. Gorillaz, c'est une grande famille où l'on rigole beaucoup. Je n'ai jamais vu personne avec autant d'énergie que Damon Albarn. Le matin, il commence par six heures de yoga, avant de travailler dans son studio mobile. Puis il fait la balance l'après-midi, le concert le soir, la fête la nuit et reprend le *tourbus* ou un avion le lendemain matin. Le seul moment de la journée où Damon s'arrête, c'est quand il regarde un match de foot. *[sourire]* Il est d'une telle générosité, c'est fascinant. Avec ma tournée printanière, je suis heureuse de croiser à nouveau la route de Gorillaz et de pouvoir chanter *We Got the Power* ensemble dans certains festivals."

Propos recueillis par Franck Vergeade en janvier 2026

PHI LIFE CYPHER

Trio de hip-hop anglais sollicité par Damon Albarn pour apparaître sur le premier album de Gorillaz : *"Une passion sincère pour le reggae et le hip-hop."*

"Ça nous a vraiment surpris qu'un type comme lui, une star pop, s'intéresse à un groupe aussi underground que nous. Mais dès que nous l'avons rencontré, nous avons senti que sa passion pour le reggae et le hip-hop était sincère. Il nous a dit que Blur, c'était son gagne-pain, mais que la musique qu'il aimait vraiment, c'était celle qu'il envisageait de faire avec Gorillaz. Pour nous, il n'y a jamais eu le moindre doute : ce groupe, c'était le sien, c'était son aventure solo. Même si, en studio, nous avons croisé deux autres musiciens de Blur, également présents en cachette sur l'album de Gorillaz." **Propos recueillis par Laure Narlian en avril 2001 (hebdo n° 284)**

↑
Jehnny Beth avec Damon Albarn et Gorillaz au Zénith de Paris, en novembre 2017.

David Wolff-Patrick/Redferns/Getty Images

CHATELET !



27 MARS
—
2 AVRIL
2026

châ
-te-
let
THÉÂTRE MUSICAL
DE PARIS

AFANADOR

CONCEPT, DIRECTION ARTISTIQUE MARCOS MORAU
BALLET NACIONAL DE ESPAÑA
DIRECTION RUBÉN OLMO

PARIS PREMIERE · TRANSFUGE · GOBIERNO DE ESPAÑA · MINISTERIO DE CULTURA Y DEPORTE · Inaem INSTITUTO NACIONAL DE LAS ARTES ESCÉNICAS Y DE LA MÚSICA · BALLET NACIONAL DE ESPAÑA · VILLE DE PARIS

Photos © Thomas Amouroux – Direction artistique : Base Design – Réalisation : .com un poisson dans l'eau - Licences N° L-R-21-4095 / L-R-21-4060 / L-R-21-4059

GIRL WITH A LOOK

Joie! Kim Gordon est de retour avec *Play Me*, un nouvel album hanté de rock acide et de commentaires sur le monde allant à vau-l'eau. À Los Angeles, où elle vit, elle incarne une féminité désempêchée pour notre série mode.

Texte Carole Boinet

Photo Cameron McCool pour Les Inrockuptibles

Stylisme Turner

↖
Robe, chaussures
et lunettes **Balenciaga**,
boucles d'oreilles
Justine Clenquet.

Le projet artistique de Kim Gordon se lit dans la pochette de son nouvel album : une photo d'elle dans un short noir, ses mains baguées plaquées au mur, ses jambes barrées de l'inscription-titre *Play Me*. Une photo coupée à la ceinture. Allusion à la fois sexuelle ("jouez-moi"), musicale ("jouez cet album"), et un commentaire acide sur le monde dématérialisé de la musique. Kim Gordon se moque des playlists toutes faites concoctées par Spotify. Une parodie de plan marketing. Sur le morceau qui a donné son titre à l'album, elle énumère des titres de playlists glanés sur la plateforme. *"C'est la culture de la facilité. On se met à oublier de faire certaines choses... On en oublie même qu'on a le choix."* Ça, elle ne le dit pas sur l'album, mais lors de notre rencontre à Paris, quelques mois avant ce shooting mode. *"L'atmosphère politique aux États-Unis me pousse à créer. Je regarde les news de façon obsessionnelle. Mon algorithme Instagram est passé des chiots et des chatons à l'ICE pourchassant des gens, les tabassant. Le futur me semble très sombre, à la Octavia Butler* [autrice américaine de SF]. *Je suis étonnée par les gens qui continuent d'avoir des enfants. Ils sont très optimistes, ou complètement inconscients. Il serait plus confortable de se déconnecter des infos, mais je me sens plus à l'aise en étant au courant de ce qu'il se passe.* […] *Je suppose que créer me permet de contrôler quelque chose..."*
On lui demande si l'on peut contrôler la musique. *"Tu peux contrôler là où ça te mène, mais pas vraiment la réception. Parfois, les gens te disent : 'J'en avais besoin, et je ne le savais pas.'"*

DE L'ART DE RESTER EXIGEANTE

Comme pour ses deux précédents albums solo, *No Home Record* (2019) et *The Collective* (2024), Kim Gordon a avancé en ping-pong avec le producteur Justin Raisen. À lui les beats, les influences (la trap music a légèrement cédé la place au Krautrock), à elle la guitare et les paroles, dont le contenu s'inscrit toujours dans cette veine de poésie contemporaine qu'elle emprunte depuis des années, pour dire l'absurdité de nos vies modernes, du monde technofasciste dans lequel nous gravitons, des écrans devenus nos nouvelles drogues, en piochant sa terminologie dans son environnement. *"Dans les années 1980, ce sont les groupes de no wave qui m'ont donné envie de créer. Ils étaient arty, dissonants, presque nihilistes, et tellement libres. Moi, je n'étais pas musicienne, mais artiste. En les voyant, je me suis dit que ça, je pouvais le faire. Je ne connais rien à la musique, si ce n'est le vocabulaire que j'ai construit au fil des années à force de jouer sans vraiment savoir. Je n'ai aucun intérêt pour la musique conventionnelle. Il y a bien assez de monde pour en faire."*
Celle qui a défini un style grunge alliant T-shirt, minijupe et boots, cocréant même une marque culte, X-girl, en 1994 avec Daisy von Furth (qui collabora avec Sofia Coppola, Chloë Sévigny...), n'a jamais cherché à plaire, et c'est certainement là l'essence même du cool ! C'est aussi ce qu'il ressort de ses trois albums solo, comme un triptyque entre la pop et l'expérimental, secoué de sa voix sur la corde, presque essoufflée, agacée, parfois agressivement sexuelle, engagée dans un combat de boxe contre la musique elle-même.
Kim écoute de la musique, oui. Elle rit en citant Fleetwood Mac : *"Je n'ai jamais vraiment écouté avant 2012, lorsque Bill* [Nace, avec qui elle forme le duo Body/Head] *et moi avons commencé à écouter l'album* Tusk *de façon obsessionnelle. C'était tellement bizarre. Ça a commencé comme une blague, et finalement nous aimions bien."* On l'interpelle au sujet du grand revival nineties, porté notamment par Oasis. *"Ils sont tellement arrogants et ils passent absolument partout, donc je ne les passerai jamais chez moi. Je vais plutôt mettre un album de The Fall. C'est un soulagement par rapport à la musique qui est produite aujourd'hui, souvent lisse. Un ami me parlait récemment de Public Image Limited et du jeu de guitare de Keith Levene. Je lui disais combien il nous avait inspirés. Ça m'a donné envie de le réécouter. Je n'écoute pas beaucoup de musique actuelle car il y a tant de musiques à redécouvrir. Quelqu'un vient de m'envoyer une réédition de Brigitte Fontaine. J'ai toujours aimé sa musique et été inspirée par elle. On a fait quelques enregistrements ensemble, il y a longtemps. La partie plus récente est un peu trop* cheesy. *Mais elle est géniale. C'est un personnage."*
Côté littérature, elle cite Constance Debré : *"J'aime son écriture très performative. Je la trouve très intéressante."*
Gravitant toujours dans les milieux de l'art contemporain et du cinéma, Kim a fait une apparition dans *The Chronology of Water* de Kristen Stewart et vient de coécrire un scénario inspiré de sa propre vie.
Le réalisateur comme l'actrice principale sont d'ores et déjà trouvé·es, mais elle nous fait promettre de tenir le off. En définitive, Kim Gordon parle de beaucoup de choses, et très peu de son très bon album. *"Tout est dessus, je n'ai pas grand-chose à dire de plus. Et je l'ai terminé en mai dernier… ça commence à remonter !"*
Alors, elle parle de l'I.A., *"démoniaque, puisque personne ne semble voir les immenses centres construits dans les États-Unis ruraux, comme en Arizona, où il y a déjà des problèmes d'eau. L'I.A. peut améliorer la médecine bien sûr, mais le reste n'est que propagande. Personne ne parle de son coût environnemental. Et le fait que de jeunes garçons vont désormais s'enfermer dans leur chambre avec du porno qu'ils auront eux-mêmes généré par I.A. ne va rien produire de bon".*
Play Me se clôt sur le saisissant et flippant *Byebye25!,* morceau de 2024 réenregistré afin de remplacer les paroles par les mots préférés de Donald Trump : "intersexe", "transgenre", "golfe du Mexique", "changement climatique", "femelles", "trauma", "privilèges", "utérus", "avortement", "lesbiennes"… Elle pourra malheureusement la réréenregistrer en 2026.

Play Me (Matador Records). Sortie le 13 mars. En concert au festival Variations, Lieu Unique, Nantes, le 12 avril et au Trianon, Paris, le 17 avril.

↗
Look **Prada**, chaussures **Charles & Keith**, lunettes **Jacques Marie Mage**.





← ↑
Robe **Christopher Esber**,
chaussures **Maison Margiela**,
lunettes **Jacques Marie Mage**.

↑
Robe **Alexander McQueen**,
lunettes **Jacques Marie Mage**.

→
Robe et lunettes **Balenciaga**,
boucles d'oreilles
Justine Clenquet.









←
Look **Loewe**, chaussures **Maison Margiela**.

↑
Robe **Danamé**, chaussures **Maison Margiela**, lunettes **Jacques Marie Mage**.



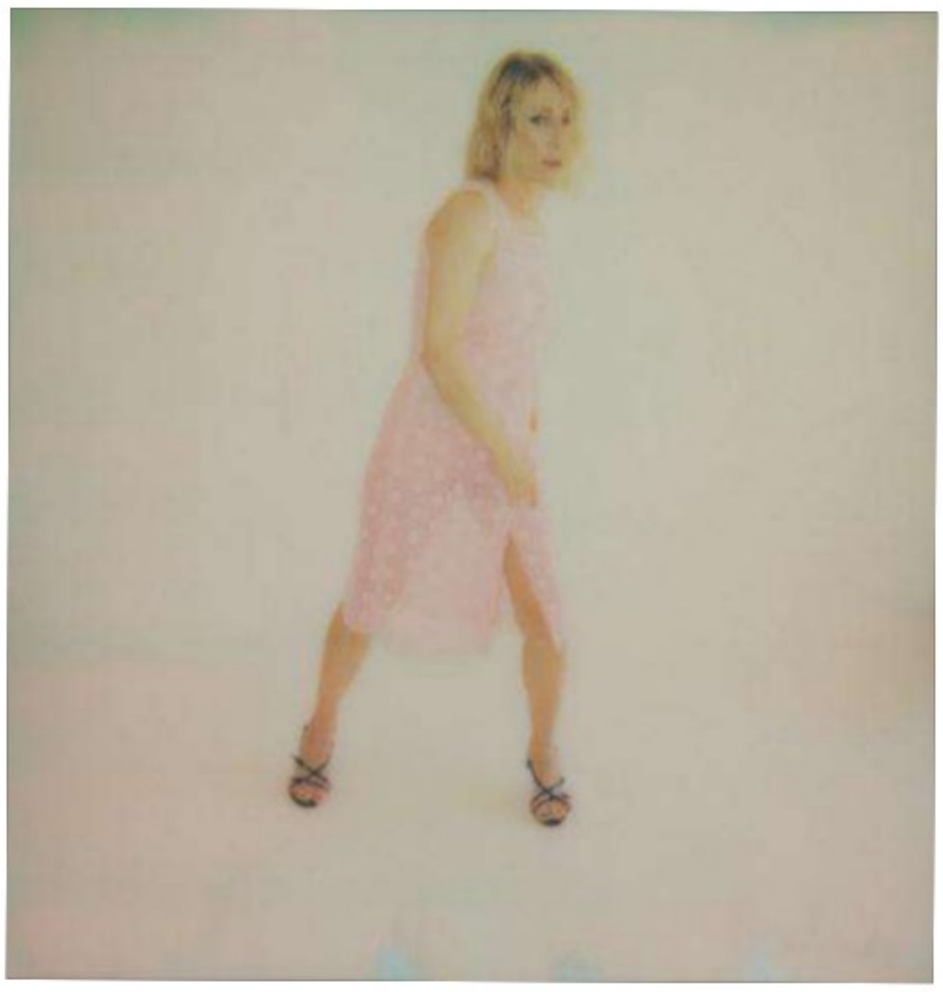


←
Robe **Alexander McQueen**,
chaussures **Maison Margiela**,
lunettes **Jacques Marie Mage**.

↙
Look **Loewe**, chaussures
Maison Margiela.

↓
Robe et chaussures **Miu Miu**,
lunettes **Jacques Marie Mage**.





←
Robe et chaussures **Miu Miu**,
lunettes **Jacques Marie Mage**.

MUA **Nichole Servin**
Hair stylist **Paul Rizzo**



“J’AI L’IMPRESSION DE RECOMMENCER À ZÉRO”



Entre la musique, le cinéma et les séries, Jehnny Beth a vécu 1000 vies. Elle nous raconte ses (déjà) vingt années de carrière, les rencontres qui l’ont marquée, portée par une devise qui pourrait être “liberté, radicalité, inventivité”. Entretien avec celle qui illuminera Les Inrocks Festival le 12 mars.

Texte Franck Vergeade
Photo Céline Bischoff
pour Les Inrockuptibles

Comment résumerais-tu ta trajectoire depuis toutes ces années ?

Jehnny Beth — Le projet Jehnny Beth a été percuté par le Covid au printemps 2020, soit l'équivalent du krach boursier de 1929 : mon premier album, *To Love Is to Live*, est sorti entre les deux confinements. D'ailleurs, je vis ma première tournée solo avec ce deuxième disque. J'avais eu la chance d'ouvrir pour des groupes aussi prestigieux que Depeche Mode ou Queens of the Stone Age, mais jamais en tête d'affiche sous mon nom, comme c'est désormais le cas depuis ma tournée d'automne, en France et à l'étranger, qui va reprendre en mars, avec notamment la date aux Inrocks Festival. C'est pourquoi j'ai sincèrement l'impression de recommencer à zéro. Mais cela ne me dérange pas vraiment ; c'est plutôt très stimulant et excitant, surtout dans une période qui est de plus en plus difficile pour les musiciens. Quand j'ai démarré au milieu des années 2000, c'était déjà la crise du disque et l'âge d'or était derrière moi. Ce qui est étonnant, c'est que la situation a empiré. Je mesure la chance d'être encore là.

Contrairement à plein d'autres artistes français·es, tu as toujours beaucoup tourné à l'international…

Cela a toujours été ma priorité, ne serait-ce qu'à cause de tous les Anglo-Saxons avec qui je travaille, sans parler de mes treize années passées à Londres. Je suis une anomalie. *[sourire]* Encore aujourd'hui, même si je suis revenue vivre à Paris, mon management et mon label sont à l'étranger. Quand j'ai arrêté Savages, j'ai eu besoin de me poser ici, car j'étais trop fragmentée depuis toutes ces années. Je vivais comme une nomade. Quand *Blackstar* de David Bowie est sorti en janvier 2016, juste avant sa mort, j'ai éprouvé le besoin de faire *To Love Is to Live*. C'était une décision intime, alors que je sortais à peine de la vie de groupe avec Savages. Mon existence est chapitrée – d'ailleurs, à Londres, je viens de voir la superbe exposition de Lee Miller à la Tate Britain, où l'on suit les moments de sa vie, chronologiquement, de pièce en pièce *[l'exposition sera visible au musée d'Art moderne de Paris à partir du 10 avril]*.

Que retiens-tu de l'expérience Savages, dix ans après la sortie de votre dernier album, *Adore Life* ?

J'ai fini par trouver le groupe suffocant, comme si j'étais prisonnière dans une cage. J'avais besoin de respirer, d'aller voir ailleurs et d'étendre mes collaborations. C'est parfois pesant de parler pour quatre. Je n'étais pas vraiment moi-même. On a aussi connu quelques soucis dans l'entourage de Savages, pas mal de malveillance et un management toxique. De mauvaises associations ont endommagé la vie du groupe. Dans une carrière, on met parfois du temps à rencontrer les bonnes personnes. Il y a des artistes très chanceux qui trouvent très vite les bons managers, mais cela n'a pas été mon cas.

À propos de vie fragmentée, tu évolues dans plusieurs disciplines : la musique, le cinéma, et même la télévision, à travers la présentation de l'émission musicale *Echoes*, sur Arte, depuis 2020…

En me libérant de Savages, je pouvais accepter des propositions ou choisir des opportunités sans que cela soit au détriment de quiconque. C'est en mon nom et ça ne fait d'ombre à personne.

Tu as en l'occurrence participé à un film multirécompensé qui a fait le tour du monde, *Anatomie d'une chute* (2023) de Justine Triet, après avoir tourné *Les Olympiades* (2021) de Jacques Audiard…

Je mesure ma chance. C'est très difficile de résister à de telles invitations. Ce sont des cadeaux de la vie. Je ressens à chaque film le même désir de jouer que lorsque j'étais enfant en classe d'art dramatique du conservatoire de Poitiers. J'aime bien l'esprit de colonie de vacances qui se dégage des tournages. C'est une expérience aussi ludique qu'humaine. Et comme je suis très curieuse, j'adore rencontrer de nouvelles personnes. Je tombe vite amoureuse des gens. *[sourire]* J'ai récemment joué dans le prochain film de Jeanne Herry, avec Adèle Exarchopoulos – c'était une très belle rencontre avec Adèle, qui est très généreuse et pas du tout académique. Encore un rôle de lesbienne pour moi, comme dans la série *Split*. Parfois, on me pose la question de savoir si je ne crains pas d'être cataloguée dans des rôles lesbiens, mais est-ce que l'on m'interrogerait de la même manière si j'interprétais uniquement des rôles hétéros ? *[sourire]*

Depuis *You Heartbreaker, You*, tu es signée chez Fiction Records, le label historique de The Cure. Comment s'est faite la connexion ?

J'ai connu Jim Chancellor, le boss de Fiction, quand il travaillait chez Caroline Records, où j'avais sorti mon premier album en pleine pandémie. Comme on avait tous été peinés par le résultat – ou plutôt l'absence de résultat suite à une succession de contraintes et l'annulation de la tournée avec Nine Inch Nails –, au vu de notre investissement, on s'était promis de retravailler ensemble, par esprit de revanche sur le mauvais sort. Jim est quelqu'un qui n'a pas peur de la musique radicale – son frère Justin Chancellor est le bassiste de Tool. C'est l'une des personnes du business que j'apprécie le plus. J'ai encore déjeuné avec lui hier, et l'on parle de tout ensemble, pas seulement de musique. Travailler avec lui est comme une évidence. Mon manager et Jim étaient venus en studio en pleine phase d'enregistrement du disque avec Johnny Hostile, et la signature s'est faite tout naturellement. J'aime la radicalité de Jim Chancellor dans un milieu qui en manque trop souvent. •••

→
À Paris, en janvier.



“Je suis sensible aux artistes qui arrivent à imposer leur radicalité.”



“L’époque est tellement dystopique qu’il y a moins de place pour une certaine noirceur.”

→ **En France en particulier ?**

[Elle lève les yeux au ciel] L’économie de la musique est telle que l’exploration demande un investissement financier. Aujourd’hui, nous sommes pour beaucoup réduits à être dans nos chambres pour faire de la musique. L’économie ne permet plus de s’enfermer dans des grands studios à explorer et à chercher. Il y a un effet de lissage qui se produit, fatalement. L’époque est tellement dystopique qu’il y a moins de place pour une certaine noirceur. Ou alors c’est la noirceur grotesque qui plaît, en forçant le trait. C’est pour cela que je me sens proche d’une fille comme Rhian Teasdale de Wet Leg, qui arrive en douceur à faire passer son message sur la féminité, à casser les clichés d’une leadeuse de groupe rock et à dégager une image non conventionnelle. Je suis sensible aux artistes qui arrivent à imposer leur radicalité, comme aussi Shirley Manson de Garbage, une amie à qui j’aime me confier. On revient de loin pour les chanteuses dans la musique en général, et dans le rock en particulier.

Au fil de ta carrière, quelles sont les personnalités qui t’ont le plus marquée ou impressionnée ?

Shirley Manson est un bon exemple, elle est d’une générosité folle, elle ne se place jamais dans la compétition entre femmes, je l’appelle dès que j’ai une question ou un doute. Il y a aussi Dave Sitek, qui a toujours écouté mes demos et m’a souvent conseillé des mixeurs. Il me dit toujours : *“I want you touring!” [sourire]* Ce sont Karen O et Nick Zinner de Yeah Yeah Yeahs qui m’avaient poussée à rencontrer absolument Dave Sitek. C’est une personne qui, par son expérience incroyable et sa grande bonté, te fait gagner des années. Ce sont des punks dans l’âme avec la main sur le cœur. Je pense aussi à Henry Rollins et Yasiin Bey *[ex-Mos Def]*. *Black on Both Sides,* c’est un chef-d’œuvre auquel je reviens toujours pour sa liberté, sa prise de risque et le mélange des genres.

Tu as collaboré avec de nombreux artistes : Julian Casablancas, Trentemøller, Gorillaz, Bobby Gillespie, Rone… T’est-il déjà arrivé de refuser un featuring ?

Oui, bien sûr, mais ceux-là sont des artistes qui ont l’esprit ouvert et qui écoutent de tout. Un mec comme Trentemøller écoute autant de la musique électronique que du punk, il est très éclectique, comme Daniel Avery, avec qui je viens d’enregistrer des morceaux. J’ai rencontré Julian Casablancas avec Savages quand on tournait sur des festivals communs avec The Voidz, son autre groupe, en Amérique du Sud. J’ai toujours été une énorme fan des Strokes, c’était presque un défi de réaliser un duo ensemble, d’autant que nous partageons le point commun d’avoir chacun notre propre label : Cult Records pour lui et Pop Noire pour moi avec Johnny Hostile, où nous avons coédité le single *Boy/Girl* avec Julian Casablancas.

Comment ta relation avec Johnny Hostile perdure-t-elle, justement, depuis toutes ces années où vos vies privées et artistiques s’entremêlent en permanence ? Il arrive parfois que de tels binômes explosent en plein vol…

Johnny est l’une des personnes que je préfère le plus au monde. Cela fait plus de vingt ans que nous sommes ensemble… Je n’avais d’ailleurs jamais envisagé une relation aussi longue dans ma vie. Nous parlons énormément, nous rigolons beaucoup. Il y a un grand respect, une belle connexion intellectuelle et artistique, et tout est toujours possible entre nous. On aime bien se voir, faire des choses séparément, comme lorsqu’il tournait avec Nick Cave et Warren Ellis et que j’étais en tournage de films. Nous essayons de nous impressionner mutuellement et nous nous respectons comme artistes. Il y a comme un pacte entre nous, on se laisse du large pour mieux revenir. Et pour réaliser *You Heartbreaker, You,* il a fallu poser de nouvelles règles en studio pour ne pas reproduire de vieilles recettes du passé. C’est pour cela que je parle de page blanche et de nouveau départ, comme un *reset*. Un jour, il faudrait que j’écrive un livre sur notre histoire. *[sourire]*

You Heartbreaker, You (Fiction Records/Universal).
En concert à La Route du Rock, Saint-Malo, le 6 mars ; à Lorient, Hydrophone, le 7 mars ; à Nantes, Stereolux, le 9 mars ; à La Rochelle, La Sirène, le 10 mars ; aux Inrocks Festival, Centquatre-Paris, le 12 mars.
Merci à la salle Le Hall Boxing, Paris XX^e^, pour son accueil.

« UN TEEN MOVIE FIN ET SENSIBLE. » LES INROCKS

HÉLICOTRONC ET LES FILMS DU POISSON
PRÉSENTENT

EUROPA CINEMAS Prix | Quinzaine des Cinéastes Cannes 2025

FESTIVAL PREMIERS PLANS D'ANGERS
PRIX D'INTERPRÉTATION
2026

QUINZAINE DES CINÉASTES
CANNES 2025
PRIX DE LA SACD

SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL FFA
2025

pass Culture
prix du Jury

SAMUEL KIRCHER FAYÇAL ANAFLOUS

LA DANSE DES RENARDS

UN FILM DE **VALÉRY CARNOY**

AU CINÉMA LE 18 MARS

CINE+ OCS · Les Inrockuptibles · PREMIERE · CAHIERS CINEMA · radio nova · Télérama

Crédits non contractuels • Création : Benjamin Sezerac / TROÏKA

LUCIFER RISING

Quatorze ans après sa fin brutale, WU LYF, groupe de Manchester à l'existence fulgurante, renaît de ses cendres pour offrir une suite au culte *Go Tell Fire to the Mountain*. Une reformation salutaire dont l'ambition est de raviver la flamme, avant un passage événement aux Inrocks Festival le 12 mars.

Texte Valentin Gény

Anthony Harrison

La toute-puissance de la pop ne serait rien sans un minimum de croyances, de foi et d'innocence. Elle doit convaincre en trois minutes, réussir à imposer l'idée que plus rien n'existe ni n'a d'importance en dehors de ce qui s'y joue. Trois minutes, soit la durée symbolique de ces chansons qui ne répondent qu'aux émotions, imprévisibles et immédiates, où l'éphémère rencontre l'éternel et où tout disparaît aux alentours. Une génération entière en est témoin ; elle s'en souvient encore.

Et ce n'est pas un retour surprise, confirmé au printemps 2025 après presque quinze ans d'absence, qui viendrait brouiller les mémoires : sur disque comme sur scène, la musique de WU LYF est viscérale, puissante, immodérée. Pure et véritable. On ne la nomme pas heavy pop sans raison ; elle n'accepte aucun faux-semblant. *"L'expression décrit bien la sensibilité pop, mélodique, de notre son. C'est la réunion du yin et du yang, le spectre tout entier de l'expérience",* observe le chanteur Ellery Roberts depuis la campagne du nord de Manchester. *"Le terme 'heavy' évoque surtout l'intensité émotionnelle qui transparaît dans notre musique,* répond le bassiste Tom McClung par écran interposé. *Même si nos chansons sont écrites de manière très poétique, l'idée est de créer quelque chose de vital qui nous pousse à jouer et à chanter encore et encore. Nous ne faisons pas de musique à la légère."*

SUR UN AIR DE FIN DU MONDE

À la toute fin des années 2000, une bande d'adolescents des environs de Manchester commence à faire parler d'elle sur la foi de quelques enregistrements à la candeur incendiaire qui circulent sur le net. Voilà plusieurs mois qu'elle multiplie les concerts locaux bordéliques dans des lieux tout aussi improvisés. Et ses prestations passionnées ne cessent de faire grand bruit dans le nord du royaume. Son nom reste une énigme : Wolf ou Vagina Wolf, puis WU LF WU LF, avant ce WU LYF définitif, acronyme d'une communauté aux contours encore flous nommée World Unite! Lucifer Youth Foundation.

La musique de ces gosses de 19 ans semble jaillir des profondeurs de la terre. Elle s'écrit sur les futures ruines de l'ancien monde, contre lequel il est légitime de s'élever avant de le réduire en cendres. Il y a d'abord cet orgue d'église, à peine sorti des décombres et pourtant d'une puissance immaculée, puis cette batterie tribale, frappée d'une force inouïe, et ces guitares, fragiles, dont les motifs en arborescence dessinent déjà l'avenir. Mais il y a surtout cette voix, lacérée, qui résonne dans l'immensité du vide. Ce cri, primaire et animal, à la fureur indomptable. Ce hurlement, plaintif, sur lequel reposent tous les espoirs.

"C'est épuisant de sortir quelque chose comme ça, c'est même presque inhumain, confie le principal intéressé. *La catharsis joue un rôle essentiel, elle est rédemptrice. C'est de la soul music, tout est profond."* Dans le paysage morose de l'indie britannique de l'époque, WU LYF s'impose en porteur de lumière, aussi bien pour ses propres membres que pour les nouveaux et nouvelles adeptes recueilli·es sur le bord du chemin. Tous·tes sont animé·es par un rejet commun de la stagnation, un besoin nécessaire de communion et de résistance, un appel au changement, à l'insurrection. Ils et elles croient en leur étincelle.

L'INDÉPENDANCE…

Début 2010, Ellery Roberts (chant), Tom McClung (basse), Evans Kati (guitare) et Joe Manning (batterie) montent leurs propres concerts, les soirées *Heavy Pop,* qui se succèdent tous les mois entre les murs du café An Outlet, dans le Northern Quarter de Manchester. Un premier EP à tirage limité *(Concrete Gold/Heavy Pop)* est mis en vente dans la foulée. Fait étrange, l'objet s'accompagne d'un bandana obscur, sorte de carte de membre qui permet à tout·e détenteur·rice d'assister à n'importe quel concert du groupe moyennant une livre sterling symbolique. *"Et si cette histoire de fondation était plus qu'un simple nom ? Et si elle devenait vraiment réalité ?",* se souvient le bassiste. Face à une industrie musicale prête à tout pour s'en emparer, WU LYF défend son autonomie. À la manière des socios du FC Barcelone, les fans du groupe deviennent garant·es de son indépendance.

Pour beaucoup, l'identité et les intentions réelles des Anglais restent un mystère. La presse britannique peine à les faire parler, l'unique photo officielle disponible exhibe un collectif masqué dans un décor de guérilla, et le site internet du groupe, plus opaque que jamais, entend bien ne pas laisser filtrer d'indices supplémentaires. Il n'en faudra pas plus, entre fantasmes et rumeurs, pour faire de WU LYF un mythe. *"Ce n'était qu'un simple phénomène internet, quelque chose que les gens se sont créé. Tout ceci n'avait rien à voir avec nous",* corrige Ellery Roberts.

Le 24 juillet 2010, WU LYF se produit pour la première fois de son histoire au-delà des frontières de l'Angleterre, au Midi Festival à Hyères, dans le sud de la France, où les quatre Mancuniens sont attendus comme le messie. Une performance d'anthologie. Un journaliste du *NME* va même jusqu'à écrire qu'il s'agit du meilleur concert de l'année. À l'automne suivant, l'argent récolté via la fondation permet de couvrir quelques sessions d'enregistrement. Pendant trois semaines, les Anglais investissent une église désaffectée du nord-est de Manchester pour y enregistrer leur premier album, dans le froid et l'urgence. *Go Tell Fire to the Mountain* voit le jour le 13 juin 2011. Immense, épique. S'ensuivent des dates dans toute l'Europe, en Australie, au Japon, un passage chez Letterman à la télévision américaine et une tournée à travers les États-Unis et le Canada. Et soudain, rideau.

…OU LA MORT ?

En novembre 2012, Ellery Roberts s'empare de la chaîne YouTube du groupe pour y poster une ultime chanson, *Triumph,* accompagnée d'un texte d'adieu expliquant son départ et la mort du collectif, sans même en avertir ses camarades. En un clic et quelques mots, WU LYF est abandonné dans le néant de sa propre reverb.

Le chanteur se souvient : *"C'était un geste très impulsif, autodestructeur, un autosabotage, résultat de 24 heures de préméditation lors d'un épisode de manie délirante. Cette décision est arrivée à une période sombre de ma vie, elle a été le résultat de longs mois de dégradation au sein du groupe, de nos relations, de notre amitié d'enfance indéfectible, et de la douleur que cela pouvait engendrer. J'ai vécu une double expérience : un succès apparent et un grand malaise intérieur. Après la publication de ce message, j'ai été profondément gêné et honteux de toute cette histoire. J'ai évité de m'y replonger pendant des mois, des années. Pour ma défense, et malgré toutes les exagérations alimentées par les médias, nous avons toujours été très honnêtes."*

Laissés sur le carreau, les trois membres restants lancent Los Porcos, dont le son et l'image se placent en totale rupture avec le passé. Le bassiste Tom McClung prend ensuite la tangente en solo sous le nom de Francis Lung, avant que le batteur Joe Manning ne s'active chez Ménage à Trois. Ellery Roberts réapparaît quant à lui en 2016 avec le premier album d'un nouveau groupe, LUH (pour "Lost Under Heaven",

formé avec sa compagne d'alors, Ebony Hoorn. Il lui faudra attendre le dixième anniversaire de *Go Tell Fire to the Mountain* pour renouer avec ses souvenirs.

NOUVEAU CHAPITRE

Jusqu'en 2021, le prix du premier album de WU LYF au format vinyle, jamais repressé, n'a cessé de s'envoler sur les plateformes de revente. Le moment est donc venu de proposer une réédition digne de ce nom, avec l'idée d'y glisser un fanzine qui retracerait l'épopée fulgurante des Mancuniens. Ce sera finalement un livre d'archives qui verra le jour en parallèle, regroupant textes et photos inédites, sur la base d'un financement participatif et de quelques réunions pour superviser la création de l'ouvrage.

"C'était un moment de complicité et d'apaisement au milieu de souvenirs partagés, une sorte de cicatrisation, confie Ellery Roberts. *Plusieurs mois après, je sors le troisième album de LUH en totale indépendance, un processus qui me laisse épuisé, frustré, en burn out. Sur le moment, la seule chose dont j'ai envie est de faire de la musique avec d'autres personnes pour m'amuser, de m'entourer de musiciens juste pour le plaisir. Je propose à un ami qui possède une petite librairie sur Tib Street à Manchester, avec piano et quelques instruments, d'organiser des soirées d'impros. Il me dit : 'Pourquoi ne pas inviter Joe de WU LYF ?' Je rétorque qu'il ne viendra jamais, que c'est sans doute la dernière personne que l'on verrait à ces soirées, que WU LYF ne l'intéresse pas. Quatre semaines plus tard, Joe est le premier à se pointer."*

Les sessions au grand complet prennent forme, un nouveau chapitre s'annonce. C'est ce qu'affirme un single éclaireur, *A New Life Is Coming*, publié le 3 avril dernier, avant une série de concerts à domicile puis en Europe. C'était alors sans compter l'arrivée d'un deuxième album inouï, *A Wave That Will Never Break,* prévu au printemps. Douze titres à l'énergie renouvelée, intenses et épiques, mis en boîte au Portugal et produits par nul autre que Peter Kember, alias Sonic Boom (Spacemen 3, Spectrum…). *"À nos débuts, WU LYF reflétait une certaine rébellion contre la perte de notre insouciance. Ça n'a pas changé,* souligne Tom McClung quant à la ferveur retrouvée des nouvelles compositions. *Notre musique est extrêmement sincère, et pour cela, il faut beaucoup de conviction. C'est donc assez beau de voir que nous n'avons plus 20 ans mais que nous pouvons toujours préserver cette identité, que notre raison d'être est intacte. Raviver la flamme est d'une grande puissance."* Que la lumière soit.

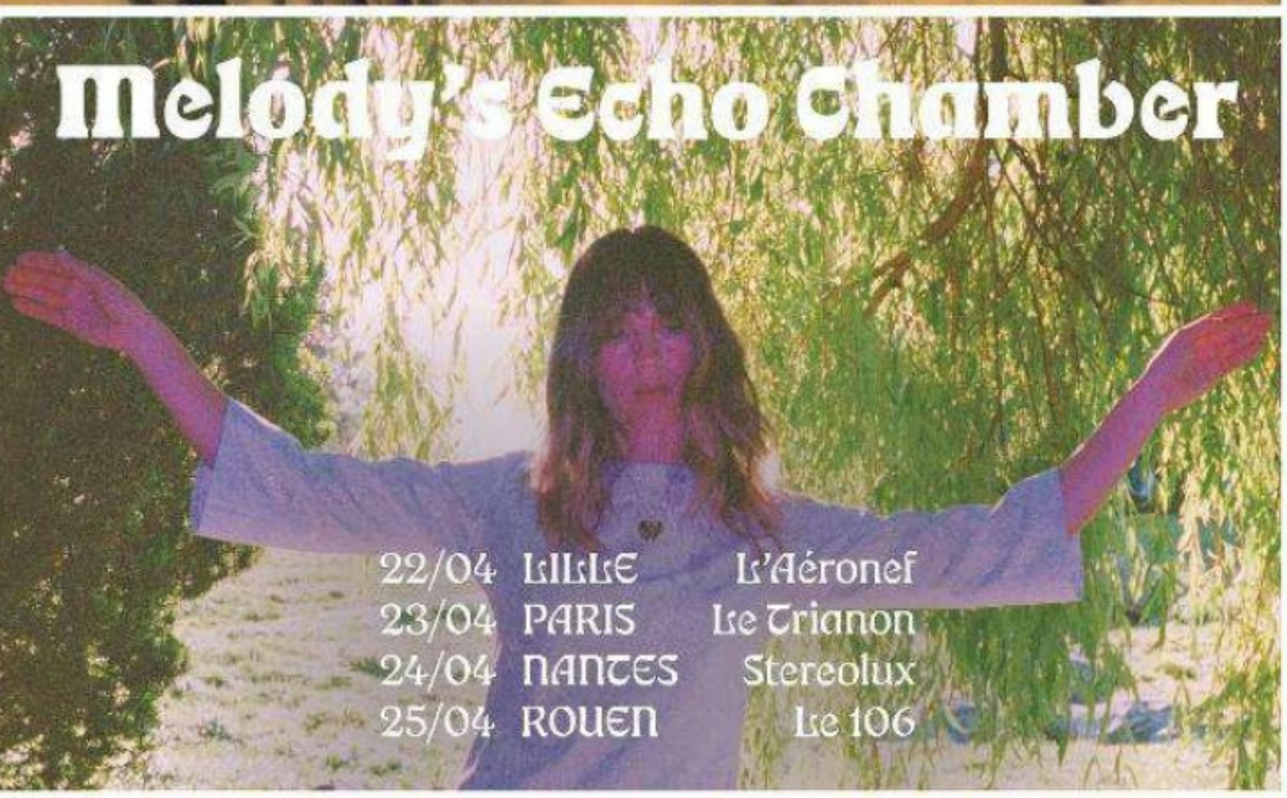
A Wave That Will Never Break (Lyf Recordings). Sortie le 10 avril. En concert aux Inrocks Festival, Centquatre-Paris, le 12 mars.

"C'est beau de voir que nous n'avons plus 20 ans mais que notre raison d'être est intacte."

Tom McClung, bassiste









WWW.RADICAL-PRODUCTION.FR RADICAL INDEPENDENT LIVE MUSIC SINCE 1989!



↑
Dans les bacs des années 1980.

→
Cassette dépliée.

Même pas mort !



↑ ↗
Disquaire dans les années 1980.

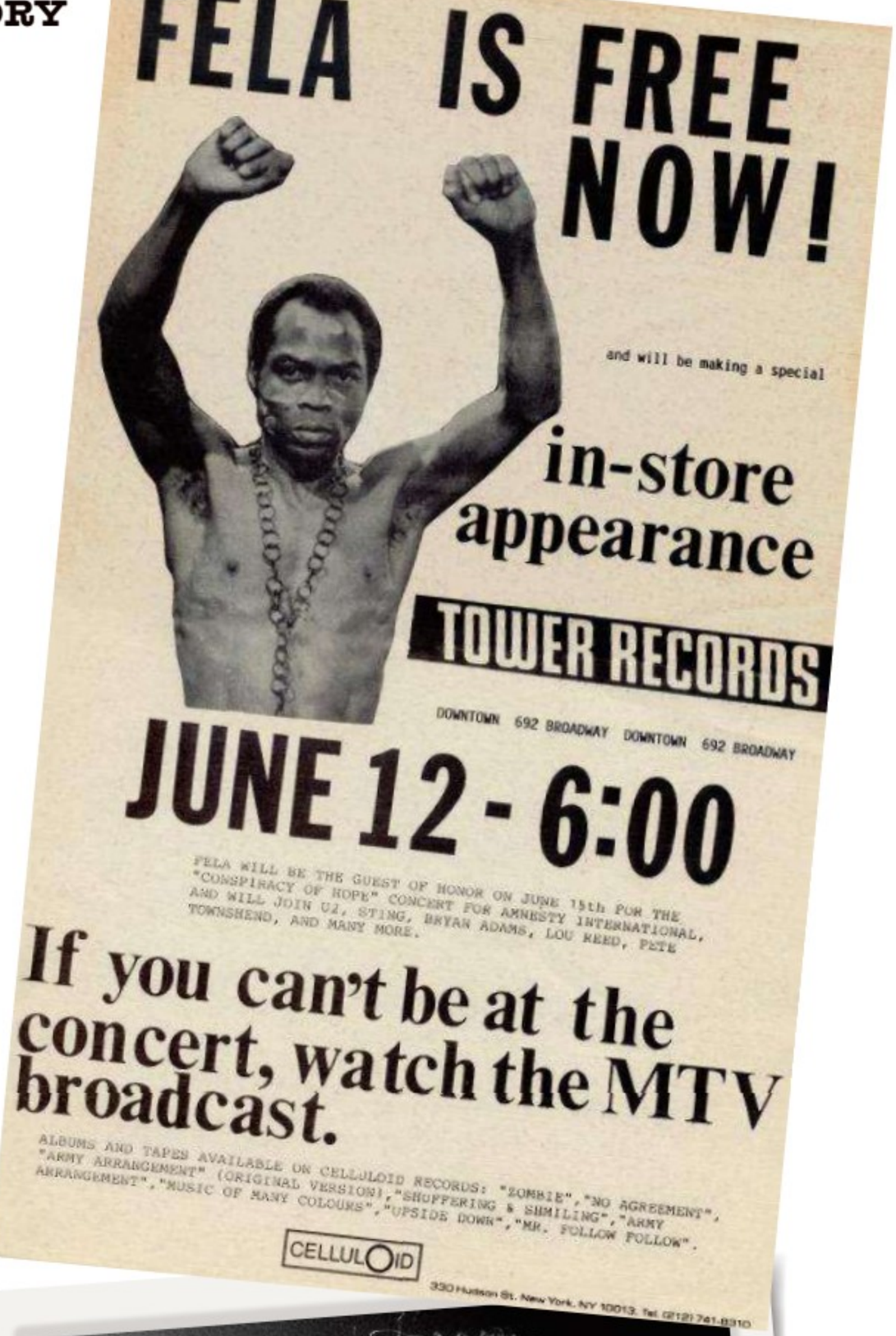
↖
Nathan Roche lors d'un concert à la Merri Creek Tavern de Melbourne, Australie, en 2025.

Maison de disques créée par le regretté Jean Karakos, qui a édité les albums de la new wave made in France autant que les premiers morceaux du hip-hop U.S. au début des années 1980, Celluloid Records vient d'être réactivée par son fils, en faisant toujours péter les frontières entre les genres. Récit et rencontres.

Texte François Moreau

Certain·es n'héritent de rien, d'autres d'un château en Espagne. Adam Karakos, lui, s'est vu léguer un conglomérat de labels discographiques et des cartons de paperasse : contrats pas toujours réglos, mal paraphés ou caducs, copies de fax annotés, lettres de créances, caisses de CD et vinyles en veux-tu en voilà. Tout est stocké dans un petit local du XVIII[e] arrondissement parisien, à deux pas des *Inrocks*. Quand on passe une tête un soir de décembre, Adam, 34 ans, écoute le dernier album de 21 Savage et rédige des mails, le téléphone à portée de main. Une bière est posée sur son bureau, au milieu du chantier. Rien ne distingue l'établissement d'un commerce de façade tenu par la mafia du New Jersey pour camoufler des affaires louches. D'ailleurs, sur la carte de visite que nous tend le jeune homme, un logo en forme de pieuvre déploie ses tentacules sur une ribambelle de logos de maisons de disques, toutes chapeautées par une même structure : Karakos Productions et Publishing. Soit, pêle-mêle, Sonodisc, Les Disques Caractère, Distance, Celluloid New York et même Lambada.

"Un merdier, se marre Karakos. *Avec ma belle-mère, on s'est retrouvés avec des caisses d'archives par millions à essayer de comprendre ce qu'il y avait dedans. Mon boulot, depuis dix ans, c'est de retrouver les ayants droit des artistes et de passer des coups de fil au Congo pour rendre tous les deals carrés, racheter les disques, tout remasteriser pour ensuite mettre en ligne le catalogue afin de faire tourner la boutique et payer tout le monde. Juridiquement, les réponses, tu ne les trouves pas dans les contrats, mais dans les correspondances. Façon* Les Liaisons dangereuses. *On a même pensé à faire appel à un détective privé pour mettre la main* •••





↑
Flyer pour une apparition de Fela Kuti chez un disquaire new-yorkais et pour le concert *Conspiracy of Hope* d'Amnesty International dont il est l'invité d'honneur en juin 1986.

↑ ↑
Alan Vega en concert à The Venue, Londres, en juin 1982, avec son deuxième album solo, *Collision Drive,* sorti sur Celluloid en 1981.

→ *sur certains ayants droit, c'est dire. Peu à peu néanmoins, on a quand même fini par trouver une certaine stabilité.*"
Ces compagnies ont été montées ou rachetées entre le mitan des années 1970 et la fin des années 1990 par son père, Jean Georgakarakos – dit Karakos –, décédé en 2017.
Le bonhomme est un personnage de cartoon beat, coupable d'avoir cartographié les scènes prog rock (Gong) et free jazz avec BYG Records et organisé en association avec *Actuel,* fanzine-phare de la contre-culture, le premier festival de rock en Europe, à Amougies (Belgique) en 1969. Fondé sur le modèle de Woodstock, il voit se succéder sur scène Pink Floyd, Captain Beefheart ou encore Frank Zappa pour un bilan financier désastreux. Parmi ses nombreuses vies, trop pour un seul homme, Jean Karakos fut aussi agent d'assurances, manager de Magma, producteur millionnaire de la *Lambada* à 50 ans après des années dans le rouge et l'un des plus fervents propagateurs de la sono mondiale, son vrai dada.

UN EMPIRE QUI NE RAPPORTAIT PLUS UN ROND

On dit qu'il aurait été un peu roublard sur les bords, bien que penchant davantage du côté d'un Robin des Bois que de la World Company. Au sujet de l'album *L'Incendie* (1974), sorti chez BYG, Brigitte Fontaine nous confiait récemment : *"On n'a jamais touché un rond là-dessus, parce que le producteur Jean Karakos était volage. Jean trottait partout dans le monde entier et ne comptait pas nous rétribuer. Il était charmant, d'ailleurs, comme tous les escrocs."* Bernard Zekri, ancien grand reporter chez *Actuel* (également ex-directeur de la rédaction des *Inrocks*) et proche collaborateur de Karakos au début des années 1980, ne tarit pas d'éloges, mais reconnaît une gestion baroque des affaires de l'intéressé : *"Il faisait partie de ces gens par qui les choses arrivent. Il avait toujours la pêche, un truc indestructible. Une voix chaude, rocailleuse. Il savait s'entourer de mystère, on pouvait le craindre. Et puis bon, il faut bien le dire, il avait, disons, une certaine fantaisie financière. Mais aussi une indépendance farouche. C'est marrant de voir Adam aujourd'hui. Il lui a laissé ça, ce credo David contre Goliath, je m'en prends à la grande distribution."*
Fin 2025, après en avoir récupéré les droits d'exploitation deux ans plus tôt, Karakos junior décide de relancer l'un des fleurons de son empire qui ne rapportait plus un rond depuis belle lurette : Celluloid. Monté à la fin des années 1970 après l'aventure BYG Records, ce label sans ligne directrice, sinon celle expressément énoncée de ne pas en avoir, a aussi bien publié les disques de Fela Kuti que la new wave made in France (Mathématiques Modernes), la no wave new-yorkaise (James Chance, Suicide, Lydia Lunch) que tout un tas de trucs punk, expérimentaux et d'avant-garde, mais aussi des succès (Soft Cell) et les tout premiers disques de hip-hop. *"Il y avait des gros machins inaudibles, bien vénères, mais le truc c'était de les défendre comme des putains de disques pop. C'est pas parce que c'est moins accessible en apparence, que c'est moins bien et qu'il est moins nécessaire que les gens puissent l'entendre",* résume Adam, galvanisé.
Ironie du sort, c'est à la terrasse d'un café qui se situe juste en face des anciens locaux du label, rue Stendhal, que l'on rencontre Bernard Zekri. Quand il croise la route de Jean Karakos au début des années 1980, c'est pour lui refourguer le disque d'un groupe de noise américain sans nom. Lui est alors un fringant dandy de 25 ans sur le point de partir vivre à New York, le genre jeunes gens modernes, et le magnat de l'indé, un type de 40 ans qui a déjà vu du pays avec, derrière la tête, l'idée d'y monter une déclinaison de Celluloid pour signer les artistes à la source. Ils finiront par s'y retrouver

David Corio/Redferns/Getty · Celluloid Records

quelques mois plus tard : *“Un jour, il m’appelle et me dit qu’il vient de poser ses valises à l’hôtel Excelsior. Dans la suite, il y avait des milliers de disques, des cartons pleins. On est devenus amis. Moi, j’étais déjà bien intégré, j’avais des copains musiciens et lui se mettait dans ma roue parce qu’il savait que je pouvais l’introduire un peu partout. Il avait une petite Toyota qu’on appelait la Celluloid Mobile et, ensemble, on faisait le tour de New York pour vendre des disques. Je me revois chez un petit disquaire du Bronx, le genre disco, et Karakos avec l’album de Metal Urbain, en train d’essayer de refourguer au type le rock indé français. Je lui ai dit ‘non, non, Karakos, ça va pas fonctionner ton truc’.”*

“Il y avait des gros machins inaudibles, bien vénères, mais le truc c’était de les défendre comme des putains de disques pop.”

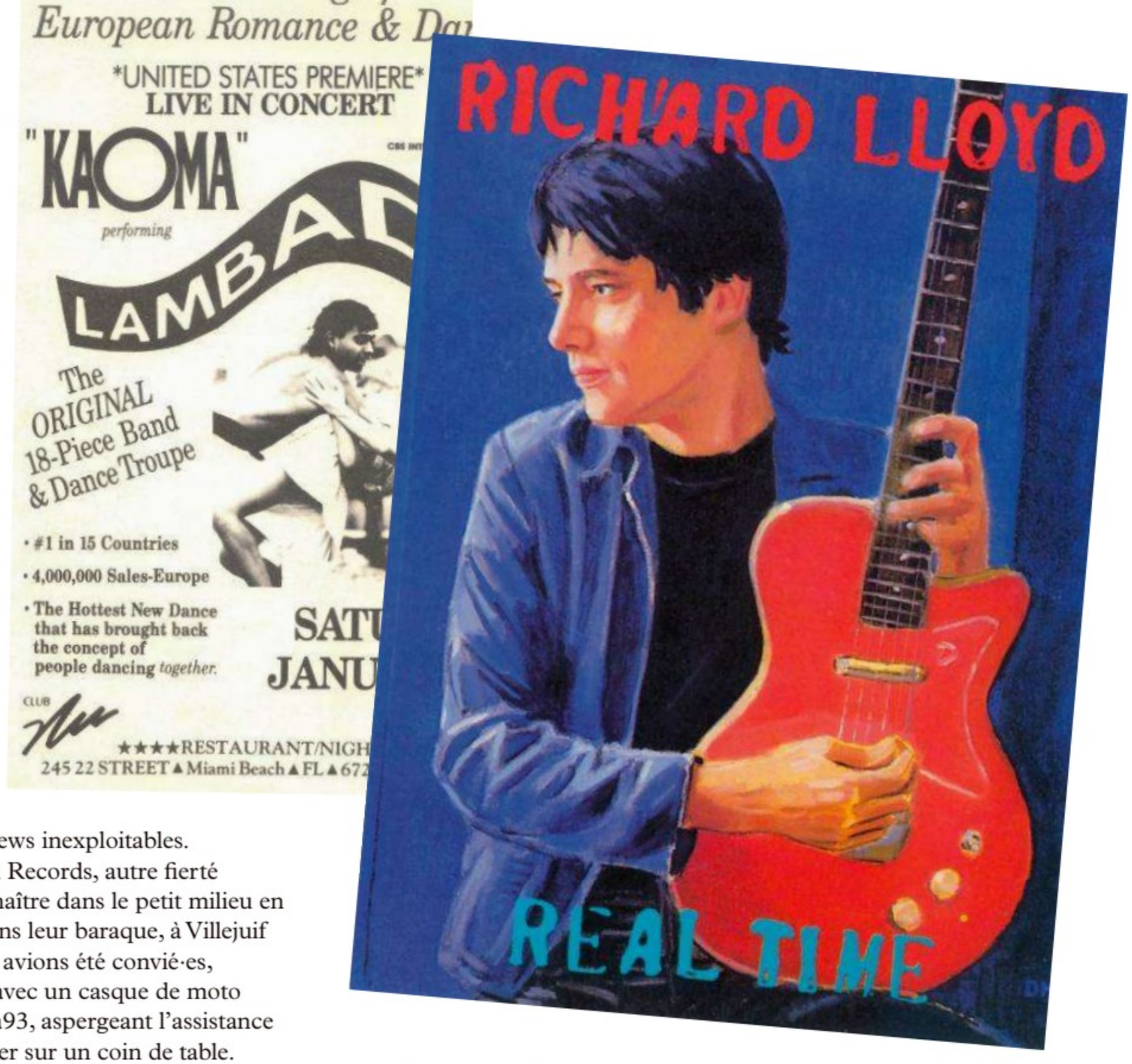
Adam Karakos, boss de Celluloid

LE MORCEAU LE PLUS SAMPLÉ DU MONDE

Par l’entremise de Giorgio Gomelsky, premier manager des Rolling Stones, Karakos rencontre très vite Bill Laswell, qui va devenir le producteur maison de la branche new-yorkaise de Celluloid. Un type un peu mystique, pas forcément intéressé par une révolution en marche dans laquelle il va finir par mettre les deux pieds : le hip-hop. *“D’un coup déboule ce truc que personne n’avait anticipé. Une nouvelle façon de marcher, de se tenir, de parler, de s’habiller. Un type comme Charlie Ahearn réalise le film* Wild Style, *et ça devient le feuilleton de Manhattan, tout le monde suit le tournage. C’est la première fois que des gars du Bronx se frottent aux gars de l’avant-garde de East Village. C’est très important, parce que si le hip-hop a pu conquérir le monde, c’est grâce à ce frottement”*, poursuit Zekri. Dans ce frottement, Karakos et Laswell seront le silex : *Change the Beat* de Fab 5 Freddy et Beside (morceau le plus samplé du monde, notamment sur le fameux *Rockit* de Herbie Hancock), Afrika Bambaataa, DST, tous les pionniers du genre passent par la case Celluloid.

Ce qui n’empêche pas l’affaire de péricliter. Au mitan des années 1980, Karakos doit se refaire et débusque *La Lambada*. Il revend Celluloid pour un dollar symbolique et les dettes qui vont avec (2 millions de dollars) et rentre à Paris s’occuper du tube de Kaoma. Des années plus tard, il rachètera son label aux enchères, et voilà qui nous ramène à ce bon vieux Adam. •••





→
Flyer pour un concert de Kaoma au début des années 1990.

→ →
Flyer pour la sortie de l'album *Real Time* de Richard Lloyd en 1987.

→ Le premier album de la nouvelle mouture du label est celui de son pote Nathan Roche, *35 rue du Théâtre* (2025). Pour la petite histoire, les deux copains étaient à la tête du tapageur Villejuif Underground, groupe punk francilien dont Nathan, Australien expatrié en France, était le leader vocal. Soit deux albums, une poignée de singles et une ribambelle d'interviews inexploitables. Signé sur l'indépendant Born Bad Records, autre fierté nationale, le VU s'est vite fait connaître dans le petit milieu en organisant des concerts pirates dans leur baraque, à Villejuif – lors d'une soirée à laquelle nous avions été convié·es, un type avait slamé dans le salon avec un casque de moto sur la tête pendant le set de Jessica93, aspergeant l'assistance de bière chaude, avant de s'écrouler sur un coin de table. *"Nathan venait de vivre une déconvenue sentimentale. Il est rentré en Australie en catastrophe et a mis en boîte son album. JB* [Jean-Baptiste Guillot, boss de Born Bad] *ne répondant plus à ses mails, il m'a proposé de réactiver Celluloid. Moi, j'étais pas sûr. Je n'avais jamais sorti de disque à part ceux du Villejuif, et encore, c'était même pas moi qui gérais. J'avais bien en tête de relancer Celluloid un jour, mais disons quand j'aurais terminé tout le reste, quoi. J'ai vite compris que je ne terminerais jamais",* se souvient Adam.

PERSONA NON GRATA AUX USA

Nathan, 35 ans, est un drôle de personnage. Lui et Adam sont comme des frères. Adam poursuit : *"On est proches sur le plan philosophique. On partage la même vision des choses. En gros, tout porte à croire que l'être humain est une sale espèce, pétrie de mauvais sentiments. Une fois ceci dit, soit tu te jettes par la fenêtre, soit tu fais des choses. Ça va avec une certaine littérature : Cioran, Céline, Bukowski. Malgré les histoires de mon père, il n'y avait pas de nostalgie à la maison. En revanche, il y avait cette idée que si tout était possible à l'époque, alors pourquoi pas aujourd'hui ? Toutes sortes d'horreurs étaient déjà à l'œuvre dans les années 1980, il y en a aujourd'hui et il y en aura demain. Ce n'est pas une raison pour que ça rende les choses impossibles."*

Au mitan des années 2000, on croisait ainsi Nathan, véritable encyclopédie amoureuse de la musique, dans les caves de Belleville avec son projet CIA Debutante, signé sur un autre label-culte, américain cette fois, Siltbreeze Records (Sebadoh). Pour mieux cerner le personnage, dites-vous que l'été dernier, il s'est vu écoper d'une interdiction de territoire de dix ans aux États-Unis après que les autorités ont repéré qu'en 2014 il avait organisé une tournée clandestine outre-Atlantique : *"C'était dingue,* nous confie-t-il avec un accent à couper au couteau depuis sa cabane dans les hauteurs de la vallée de la Roya. *Ils m'ont interrogé pendant neuf heures ! Il y avait des policiers autour de moi, en train de regarder des vidéos des concerts sur YouTube. Ils étaient tombés sur un article qui parlait de moi dans* Brooklyn Vegan, *tu imagines ? C'est surréaliste ! Après, ils ont écouté ma musique et il y avait ce passage où je dis 'I can't wait to tour in America again.' J'étais grillé."*

Fan de Gong et Soft Machine, groupes piliers du rock progressif dans les *seventies,* il met un jour le grappin sur Daevid Allen, musicien beatnik fameux appartenant aux deux formations. Il débarque chez lui, à Byron Bay, dans l'optique d'écrire un sujet sur lui pour un site australien, fermé depuis. Six mois plus tard, il arrive en France. Il fait la connaissance d'Adam et trouve un album d'Allen dans sa collection de vinyles : *"Je lui dis que c'est fou comme coïncidence. Et là, il me répond que c'est son père qui a produit ce disque. J'en revenais pas ! Il y a des millions d'habitants en Île-de-France, il a fallu que je tombe sur le fils du fondateur de BYG Records ! Tout le free jazz vient de là : Sunny Murray, Archie Shepp, Art Ensemble of Chicago, Don Cherry !*

"Il y a des millions d'habitants en Île-de-France, il a fallu que je tombe sur le fils du fondateur de BYG Records !"

Nathan Roche, chanteur

En fouillant encore un peu plus, je tombe cette fois sur un Alan Vega. 'Oui, ça, c'est l'autre label de mon père, Celluloid', me dit alors Adam. Je n'en croyais pas mes oreilles. À l'âge de 14 ans, en Australie, je bossais chez un disquaire très bien fourni en disques Celluloid. C'était toute la musique d'avant-garde qui me plaisait : Massacre, Last Exit, le projet de Peter Brötzmann, Bill Laswell et Sonny Sharrock, Teenage Jesus and the Jerks, James Chance, The Last Poets. Bref, je connaissais par cœur."

DE L'UNDERGROUND AU MONT BLANC

Adam ne se prédestinait pas tellement à marcher dans les pas de son paternel. Lui étudiait la science politique et les mécanismes de propagande totalitaire. Quoique, à bien y réfléchir, pour vendre des disques il faut être un bon propagandiste. Quand on le taquine sur son statut de *nepo baby,* il remet les pendules à l'heure : *"Mon père était issu d'un milieu pauvre, grec, immigré. Dans ce business, il a fait un paquet de pognon à un moment, mais il y avait un truc essentiel chez lui : ne pas oublier d'où tu viens. Donc si je voulais me payer une guitare pour faire du rock, il fallait que j'aille dans le stock cellophaner des palettes de disques. Partir en vacances ? J'allais trier tous les cartons de contrats par ordre chronologique. Au début, c'est vrai que j'avais un petit complexe à l'idée de reprendre la boîte. Le côté fils à papa. C'est d'ailleurs pour ça que je n'ai pas fait le Villejuif Underground avec mon daron. Le côté cuillère en argent dans la bouche me gênait. D'un autre côté, si j'avais repris sa boucherie, personne n'aurait rien dit. Mais c'est vrai que si j'avais commencé dans ce métier directement en m'amusant, j'aurais flippé. La vérité, c'est que j'ai passé dix ans à éplucher des contrats congolais dans une cave, donc aujourd'hui j'ai le cœur léger. On s'est mis trop mal, alors on va mettre un beau billet sur ce nouvel album."*

Nathan, au sujet de la relance du label : *"Je ne me fais pas d'illusion, je ne suis pas une vedette. Ce disque, Adam ne va pas en vendre des palettes. Mais c'est pas grave, parce qu'on s'aime. J'ai hâte, parce que je sais qu'il va faire comme avec l'ancienne version de Celluloid : sortir plein de trucs et métisser les musiques."* Adam : *"Il n'y a pas de dogme, sinon celui de rester indépendant et, musicalement, ne jamais être sectaire."* Deux nouveaux artistes viennent de rejoindre l'écurie : Honk Gong (presque un nom BYG Records) et Orphée, dans une veine plus expérimentale, improvisée et *spoken word,* dont le disque a été enregistré avec le fils de Rodolphe Burger en Alsace.
"Je viens d'avoir une idée, poursuit Nathan. *À l'heure où tout le monde se paie des posts sponsorisés sur Instagram, nous, on va aller au sommet du mont Blanc pour planter un drapeau Celluloid Records. Personne n'a jamais fait ça. Je connais Adam, il va dire oui. On va mettre de l'essence dans la vieille Mercedes et on va aller planter, ce drapeau."* Encore plus inconscients que leurs aînés, les deux. Les voilà dans de beaux draps.

35 rue du Théâtre de Nathan Roche (KP & P/Celluloid). Sorti depuis le 7 octobre.

15 titres emblématiques de Celluloid à écouter sur Deezer, Spotify et Qobuz :



DANS LA NUIT DE PHILLY AVEC LES BLACK PANTHERS

Face à la terreur semée par les forces de l'ICE dans tout le pays, des citoyens se réclamant des Black Panthers des années 1960 se mobilisent. À Philadelphie, en janvier, on les a suivis dans les rues de la ville. Reportage.

Texte Iban Raïs
Images Sandra Nicolas & Iban Raïs pour Les Inrockuptibles

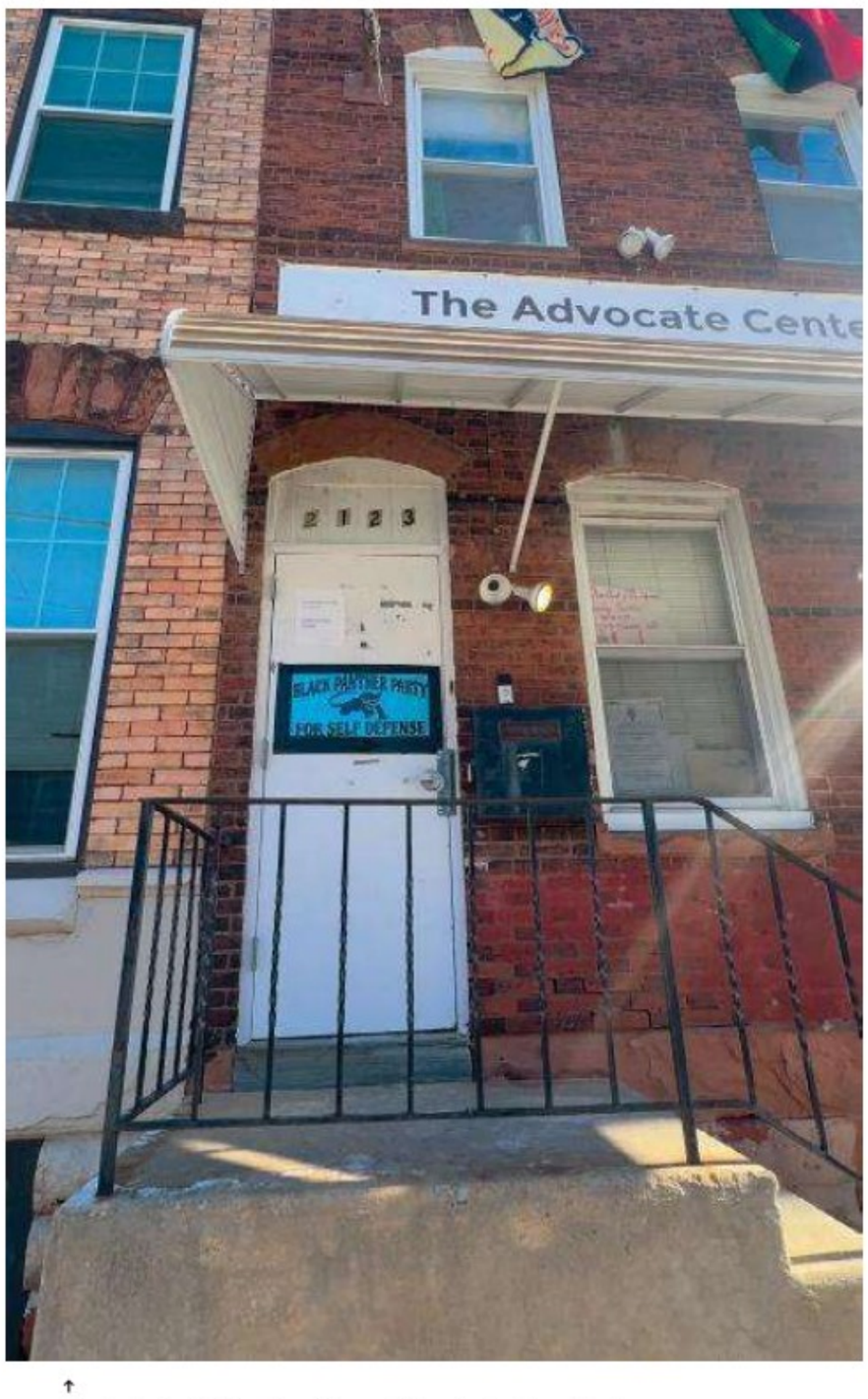
"Sors les mains de tes poches ! Et que je ne t'entende plus parler français avec ton amie, tu es prévenu !" Dans le QG des Black Panthers de Philadelphie, l'ambiance est tendue en ce glacial matin de janvier. Et pour cause. La rumeur raconte que l'ICE, la police fédérale de l'immigration renforcée par Trump, vient d'arriver en ville. Depuis quelques semaines maintenant, l'ICE (pour Immigration and Customs Enforcement) sévit sur tout le territoire. La plupart du temps masqués, ses 22 000 agents (ses effectifs ont doublé en un an, sous l'administration Trump) s'adonnent à une véritable chasse aux sans-papiers, à des arrestations de citoyen·nes qu'ils pensent être clandestin·es dans la rue, à leur domicile et même sur leur lieu de travail. Leurs méthodes engendrent des événements tragiques : à Minneapolis, deux citoyen·nes américain·es, Renee Good et Alex Pretti, 37 ans tous·tes les deux, ont été abattu·es à bout portant à deux semaines d'intervalle, lors d'interventions, et six personnes arrêtées par l'ICE sont déjà mortes en détention depuis le début de l'année 2026. Si les pratiques de l'ICE sont fortement contestées dans tout le pays, leur formation interpelle également : elle vient d'être réduite de 5 mois à 42 jours, dans un "souci d'optimisation", comme l'a expliqué le gouvernement Trump fin janvier.

Retour dans le local du Black Panther Party for Self-Defense de Philly. L'homme qui a tenté de nous intimider n'a pas l'air commode. Durag noué sur le crâne, lunettes teintées et carrure de déménageur, Ram-el-Ra, c'est son nom, tient fermement une machette crantée d'une cinquantaine de centimètres lorsqu'il me parle. Il garde l'entrée, mais, paradoxalement, je ne me sens pas forcément en sécurité. Comment ai-je atterri là ? Le hasard des algorithmes, il faut croire. Quelques jours plus tôt, à New York, je couvrais une manifestation anti-ICE devant ses bureaux, au 26 Federal Plaza, au sud de Manhattan. Une cinquantaine de manifestant·es pacifistes profitaient de l'heure du déjeuner et des allées et venues des employé·es de l'agence pour les "shamer", à grand renfort de pancartes chocs évoquant l'Allemagne nazie – *"ICE is Trump's GESTAPO"*, sur l'une, *"Remember Nuremberg"* sur une autre, à l'adresse des agent·es.

Une fois le reportage envoyé, mon Insta ne me recommande plus que des *reels* liés à l'ICE. Je tombe alors sur une vidéo qui attire mon attention : un homme d'une trentaine d'années, Paul Birdsong, autoproclamé *"chairman"* (l'équivalent de "président"), se réclamant de l'héritage des Black Panthers, annonce qu'il fera tout ce qui est en son pouvoir pour empêcher les agents de l'ICE d'agir. Birdsong, 37 ans, a forgé sa posture militante dans l'Amérique des mobilisations post-George Floyd (cet Afro-Américain tué par la police en 2020, à Minneapolis), notamment dans le Michigan, où il participait déjà à des manifestations et à des actions de protection •••



↑
Paul Birdsong, 37 ans, *chairman* des Black Panthers de Philadelphie.



↑
L'entrée du QG des Panthers d'hier et d'aujourd'hui.

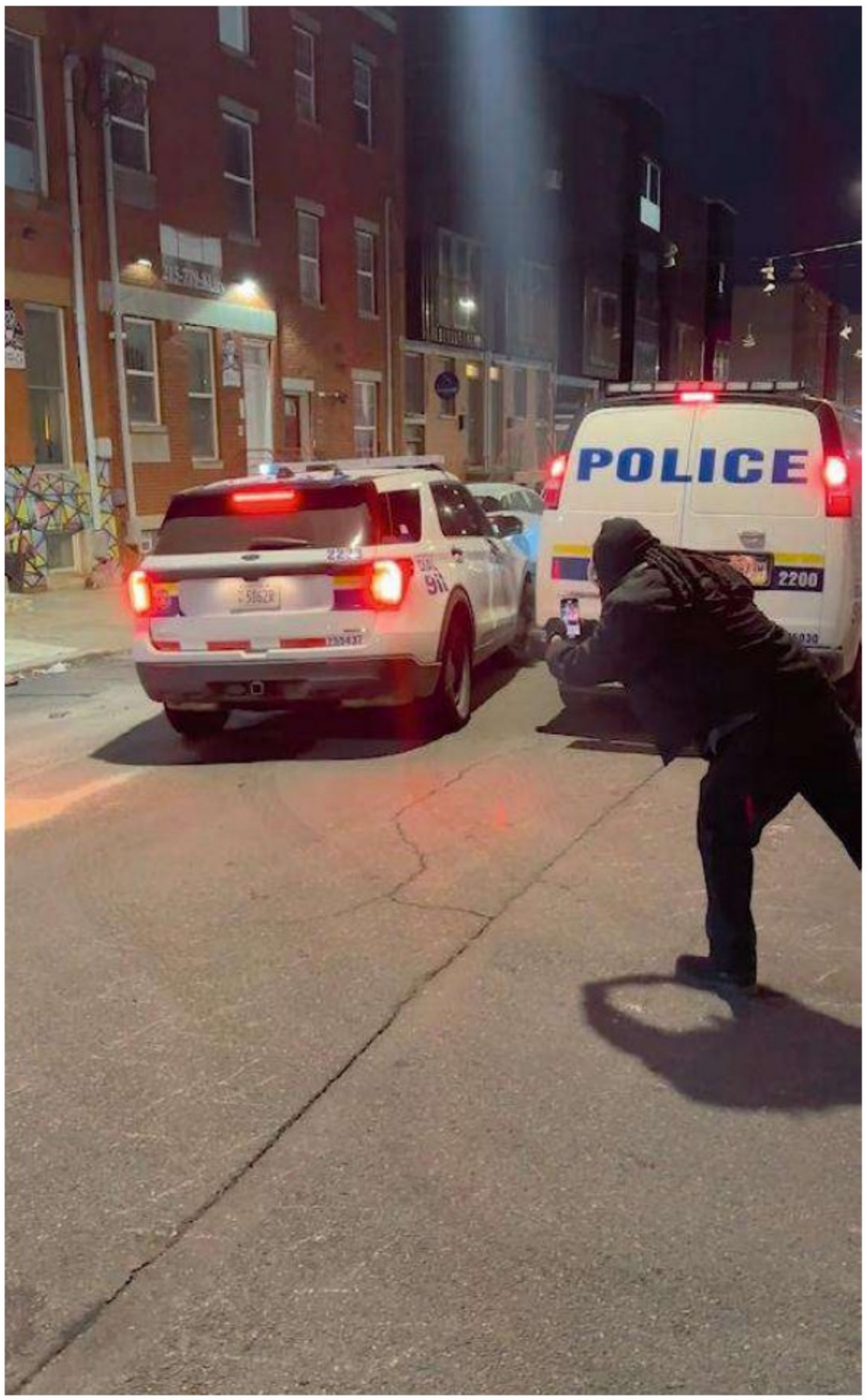


↑
Préparatifs avant la patrouille nocturne.



↑
Dans les rues de Philadelphie.





↑ →
Rencontre sous tension avec les agents de la police locale.

→ des quartiers noirs. Chez lui, l'activisme n'a rien d'universitaire : il est physique, frontal. Il a bien compris qu'en 2026, la communication passait surtout par les réseaux sociaux. Suivi par près de 400 000 abonné·es sur Instagram, il abreuve son *feed* de vidéos de ses actions et de demandes de dons.
En se réclamant des Black Panthers, Paul Birdsong revendique moins un héritage symbolique qu'une méthode : éduquer, documenter, dissuader. Comme dans les années 1960, il s'agit de rendre visible la brutalité policière, aujourd'hui incarnée par les arrestations des agents de l'ICE. Je me débrouille pour le contacter ; il est partant pour un entretien et une immersion avec son équipe. Le surlendemain, je prends donc la route, accompagné de Sandra, une amie attachée de presse pas effrayée par le contexte, et qui pourra me filmer sur le terrain.

"ALL POWER TO THE PEOPLE"

La résurgence des Black Panthers dans une ville comme Philadelphie est tout sauf un hasard : si le groupe d'activistes a été fondé à Oakland en Californie en 1966, Philly a une réputation d'emmerdeuse, de râleuse. Une ville *"feral"* même, soit "sauvage", comme me le dira une citoyenne croisée un peu plus tard. Mais ce retour des Black Panthers n'est pas propre à Philadelphie : d'autres groupes, parfois sous des noms différents, parfois sans revendication formelle, apparaissent dans plusieurs villes américaines, de Chicago à Atlanta, souvent en lien les uns avec les autres, via les réseaux sociaux et les mobilisations communes. À Chicago, par exemple, le Revolutionary Black Panther Party existe depuis 2017. Le Chapter (comprendre "la section locale") a plus une vocation d'entraide, comparable aux Restos du Cœur en France. Dirigé par Alli Muhammad, dont les parents étaient des Panthers historiques, il revendique sur son site internet plus de quarante Chapters aux États-Unis, et même à l'international.

À Philly, ce qui a donc motivé Paul Birdsong à reconstituer le groupe, c'est la brutalité policière dirigée contre les communautés les plus faibles. Son constat est simple : quand l'État débarque pour traquer les gens, personne ne protège les quartiers, à part les quartiers eux-mêmes. Alors le groupe s'organise à la manière des Panthers historiques. L'entraide, d'abord. Dans cet espace, qui fut le refuge des Black Panthers originels de la ville, règne un joyeux bordel : on slalome entre les kilos de nourriture et les cartons de vêtements, gratuits pour les gens dans le besoin qui frapperaient à la porte. Aux murs, plusieurs posters frappés de la devise des Panthers : *"All power to the people."*
Sur la table centrale, on trouve leur manifeste. En première page, annoncé noir sur blanc : *"Nous recrutons."* Le groupe compte pour l'instant quelques dizaines de membres actifs, dont seulement une poignée de femmes. Mais à écouter Sam, l'un des camarades, les rangs des Panthers grossissent de jour en jour. Et ils vont bientôt devoir déménager faute de place. Il faut plus de chaises, de matériel pour accueillir et enseigner. Mais enseigner quoi, exactement ? On ne parle pas d'une formation académique classique, mais plutôt d'une éducation révolutionnaire structurée, utilisée comme outil d'émancipation. En ouvrant le manifeste, on tombe sur les dix commandements des Panthers. Pêle-mêle, le groupe exige : *"la fin du pillage des communautés noires par le capitalisme", "le plein emploi pour notre peuple", "le pouvoir de déterminer la destinée de notre communauté noire et opprimée"*, et, bien sûr, *"la fin de la brutalité policière et des meurtres de Noirs aux États-Unis"*.

On pourrait croire que la cause est au-dessus de tout, surtout pendant des périodes aussi sombres pour les minorités, mais il n'en est rien : quelques jours après notre reportage, une bagarre juridique a eu lieu autour du nom "Black Panthers". Myesha Newton, la nièce de Huey Newton, l'un des fondateurs originels des Panthers, a menacé Paul Birdsong d'un procès (après l'avoir copieusement insulté sur les réseaux) s'il continuait d'utiliser le nom "Black Panthers", en avançant qu'il n'était pas validé par le groupe historique. L'argument est contesté par Rico Dukes, qui dit être le fils biologique de Huey Newton. Premier soutien de Paul Birdsong et de la renaissance du groupe, il se réjouit que la jeunesse reprenne le flambeau. Paul et ses camarades sont également soutenus par plusieurs membres des Panthers des années 1960 de Philly. Il semblerait que l'imbroglio tourne en réalité autour d'une somme de 25 000 dollars, nécessaires pour racheter l'utilisation du nom…*

UNE VILLE FANTÔME EN PROIE AUX ZOMBIES

Pour l'instant, dans ce local exigu, on est toléré·es. Et le *chairman* se fait attendre. Depuis quelques jours, c'est la folie médiatique autour de lui : *"Je viens de recevoir une demande d'interview de* Complex [le média de la *street culture* aux États-Unis], *et du* New York Times*"*, nous explique-t-il, le plus simplement du monde. Les demandes média affluent, et on sent un manque d'organisation, comblé par la détermination des camarades, pour la plupart néophytes. On passera la journée avec un autre journaliste, Mensah Dean, reporter pour *The Trace*, un média américain qui traite de la *gun violence* dans le pays. Mensah sent que le vent tourne dans la ville sur laquelle il écrit depuis vingt-sept ans.

On toque à la porte. Un membre des Panthers fait son entrée. 1,90 m, dreadlocks et dent de devant cassée, Skiip a un vrai flow. Il a 21 ans. On ne peut qu'écouter l'interview qu'il donne à Mensah, juste à côté de nous. Il raconte avoir grandi dans la rue, avoir reçu cinq balles dans le corps aussi, à 17 ans, et déjà *"appuyé sur la gâchette"*, quand il le fallait. Quant à son engagement, Skiip l'explique par la rage qu'il a ressentie après avoir vu quelques vidéos d'arrestations arbitraires. *"Je n'ai pas peur de l'ICE, j'ai vécu pire que ce qu'ils pourraient me faire, aucun souci"*, me détaillera-t-il, très calme, un peu plus tard. Skiip – et ce n'est pas un détail – rappe aussi. Mais il garde à distance toute l'imagerie bling-bling cliché des rappeurs américains : *"Les voitures de sport, l'argent dans tous les sens… Je trouve ça médiocre. J'écoute Marvin Gaye, Al Green, Stevie Wonder ; ce sont ces fréquences, à l'opposé du rap actuel, qui m'inspirent."* Il fait une pause. *"J'essaie de parler aux âmes avec mes mots. Et en réalité, c'est ma vie passée qui m'inspire vraiment, car ce que j'ai vécu n'aurait jamais dû arriver"*, conclut-il.

Après plusieurs heures d'attente, c'est enfin le moment du départ. La tension est palpable, on se prépare. Certains attrapent leurs couteaux de chasse, d'autres leurs armes automatiques, comme Paul Birdsong. *"C'est quoi ce truc ?"*, je lui demande, presque naïf. *"Un AR-12. C'est assez rare par ici"*, me répond-il, amusé. En me renseignant sur ce modèle, j'apprends que c'est une arme qui combine le calibre 12 – celui d'un fusil à pompe donc – à un chargeur semi-automatique. Une arme lourde, clairement dissuasive, et qui équipera Paul Birdsong pendant sa patrouille dans les rues du nord de Philadelphie ce soir. En Pennsylvanie, la loi autorise les citoyen·nes de plus de 18 ans à se balader calibré·es, même sans permis. Mais de l'avis de tous les membres présents, l'objectif des patrouilles nocturnes est d'abord de se montrer, d'affirmer sa présence dans les rues de la ville. Si l'on croise la police locale, ou l'ICE, aucune idée de ce qu'il se passera, pas de consigne.

"On va dans les tranchées, là où tout peut arriver, notamment une intervention de l'ICE", précise Skiip. On nous donne •••



© Marie Charbonnier

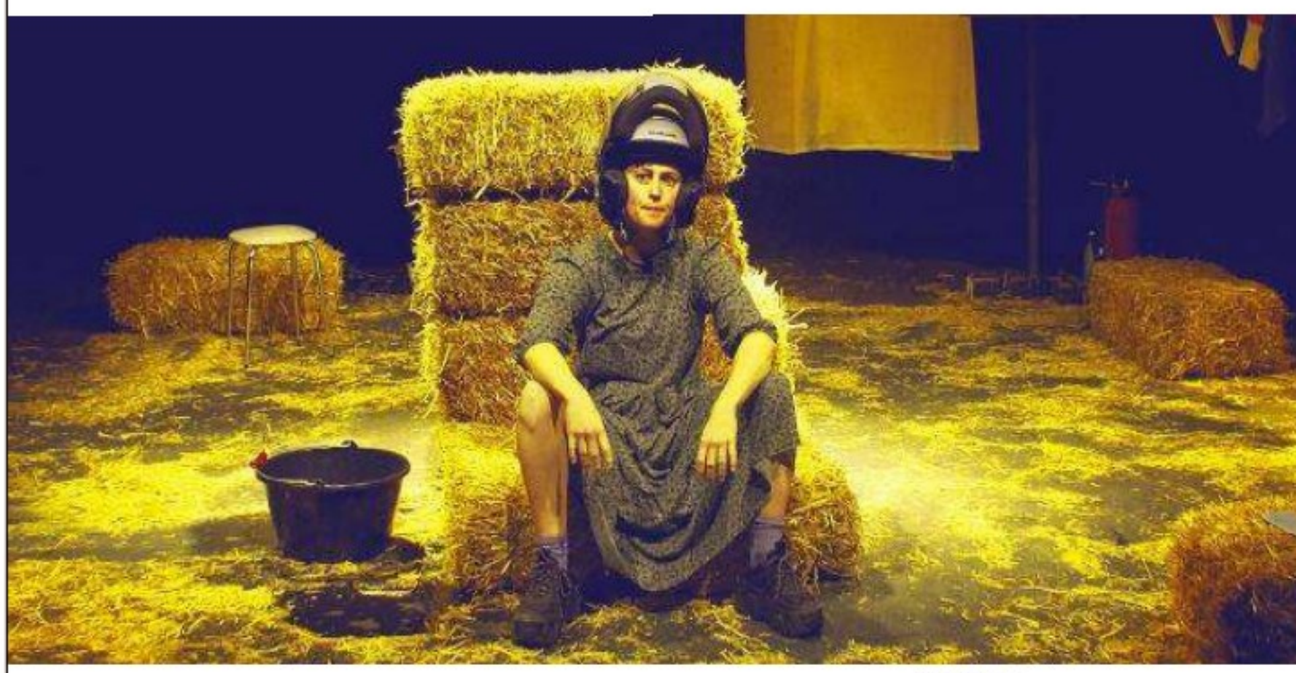
Ce soir j'ai de la fièvre et toi tu meurs de froid

19 mars → 4 avril

Julien Lewkowicz

Le portrait d'une génération marquée par les radios libres, par les revendications des homosexuels et lesbiennes à vivre leur sexualité ouvertement, et par l'apparition du SIDA.

Prix SACD du Festival IMPATIENCE 2025



© Léo Foulet

Queen Kong

24 mars → 3 avril

Géraldine Pochon

Queen Kong c'est la voix d'une jeune fille en colère, harcelée sur les réseaux sociaux, parce que trop libre, trop différente, trop hors des clous que la société enfonce dans la chair des filles.

D'après le roman d'Hélène Vignal, Pépite d'or 2021 du Salon du livre et de la presse jeunesse de Montreuil

théâtre paris-villette

theatre-paris-villette.fr

M° porte de pantin

VILLE DE PARIS

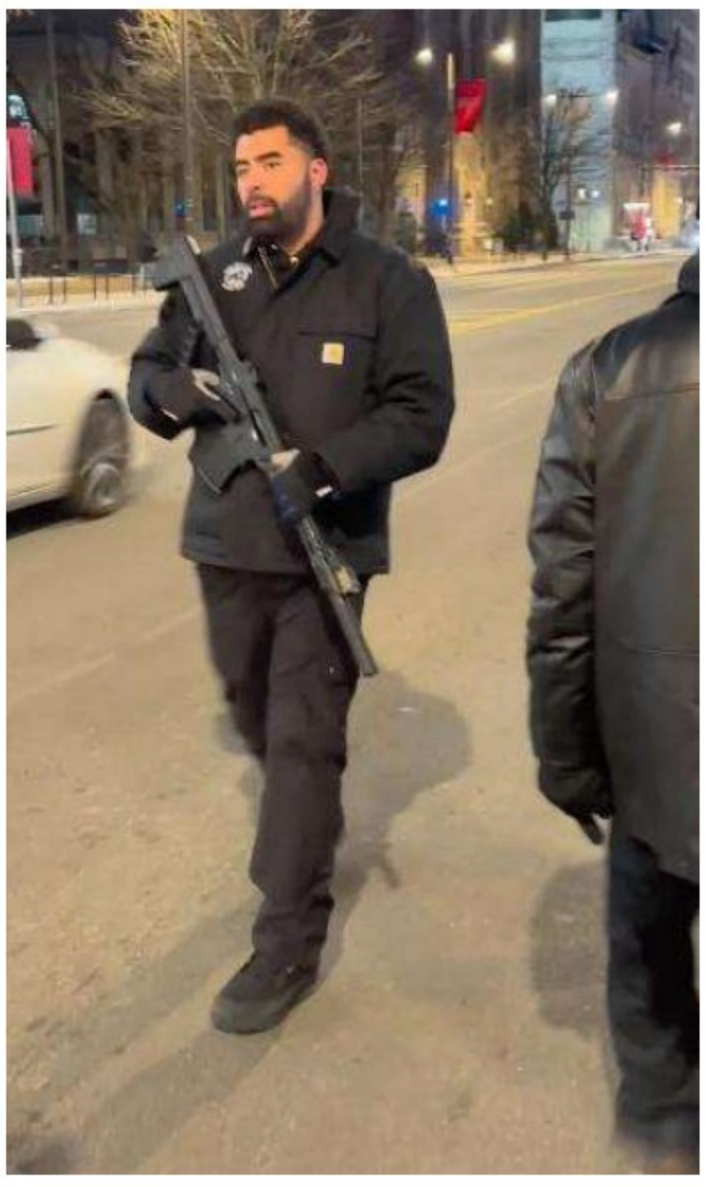
Région îledeFrance

→ en revanche des conseils sur le déplacement. Pendant la marche, toujours rester au centre du groupe : on sera encadré·es devant et derrière par trois Panthers, qui assureront notre sécurité. La mise en place tiendra seulement quelques mètres, mais je salue le geste. Après quelques secondes de patrouille seulement, une femme nous interpelle. Elle court vers nous, dit avoir de gros sacs de vêtements chauds à donner aux Panthers dans sa voiture. D'origine asiatique, elle m'explique : *"On ne se sent pas en sécurité avec l'ICE dans les parages, c'est normal que les citoyens s'organisent. C'est comme si on n'avait pas appris de l'Histoire…"*, ajoute-t-elle.
Paul Birdsong la remercie vivement. Il faut dire que ce soir, il doit faire -10° à Philadelphie, et ces vêtements serviront dès le lendemain.
La patrouille reprend. J'ai parfois l'impression de vivre une scène du film *Je suis une légende* dans lequel Will Smith se balade seul, armé, dans une ville fantôme en proie aux zombies. Le *chairman* a le pas lent. Bottes militaires aux pieds et doigt sur la gâchette de son AR-12, il marche souvent en plein milieu de la route, à reculons même parfois, comme s'il était responsable de ce qui se passe dans la ville. Il est en alerte en permanence. Et il ne se passe pas une minute sans qu'un·e conducteur·rice ne l'interpelle, sans qu'un·e passant·e ne lève le poing en sa direction en criant *"All power to the people!"*.
Une voiture s'arrête au niveau de Paul Birdsong. *"Je te suis sur les réseaux mon gars, tu fais un putain de taff, merci"*, lui lance le conducteur en lui serrant la main. Pour l'instant, pas d'ICE ni de police locale. Autour de nous, les quartiers de North Philly : une pauvreté évidente, on chemine entre bâtiments délabrés et maisons abandonnées. Le camarade Sam, peut-être le plus convaincu de la bande, nous explique : *"C'est le genre de zone dans laquelle l'ICE peut intervenir, on trouve beaucoup de clandestins par ici. C'est un quartier prioritaire pour nos patrouilles, et même si on ne croise personne ce soir, les gens savent qu'on est là, et qu'on tourne."*

UNE MISSION : QUADRILLER LE TERRAIN

À l'angle d'une rue déserte, on aperçoit soudain une escouade de la police locale. Le groupe s'organise et lui fait face, sans un bruit. Un policier tente un *"Veuillez dégager de la route"*. *"On est sur le trottoir et on ne gêne personne"*, répondent en







↑
"On essaie de patrouiller trois fois par jour, pour quadriller le terrain, qu'ils sentent notre présence dans toute la ville."

chœur Paul et ses camarades, bien décidés à ne pas reculer. Si les Black Panthers ne sont pas là pour déclencher quoi que ce soit, certains membres provoquent tout de même les forces de l'ordre en les traitants de *"pigs"* ("cochons"). *"Pour nous, ce ne sont pas des policiers, mais des chasseurs d'esclaves"*, précise le camarade Sam. La police a évité toute confrontation et repart discrètement.

Un peu plus loin, rebelote. Mais, cette fois, la police est en tort, et les Panthers comptent bien le lui notifier : un énorme SUV siglé "PPD" (Philadelphia Police Department) bloque une rue, moteur allumé. Des voitures s'impatientent derrière, Paul s'approche : *"Vous bloquez la route. Bougez !"*, lance-t-il à l'officier au volant. L'interaction est lunaire. Comme si chaque côté attendait la faute de l'autre, un déclencheur. *"Mais t'es qui, toi ?"*, tente de contre-attaquer l'officier. Le groupe, armé, entoure maintenant la voiture. Paul enchaîne : *"Appelez-moi votre supérieur. Et je veux votre nom et numéro de matricule."* On ne sait plus très bien qui est responsable de l'ordre dans la ville, le rapport de force est inversé quelques secondes. L'officier s'exécute, sachant qu'il est filmé par plusieurs téléphones. Le SUV repart finalement, encore une fois sans rien trouver à redire aux Panthers.

On continue notre patrouille, et le groupe s'arrête dans un fast-food. Le décalage est total. C'est Paul qui va au comptoir : *"Onze smoothies fraise banane s'il vous plaît"*, en posant son arme automatique à côté de lui. Un camarade se poste à l'entrée, armé, et épie les allées et venues. *"Si les citoyens sont plutôt de notre côté, les autorités sont sur notre dos, donc on fait très attention dans les lieux clos comme ici"*, détaille Sam.

Une jeune femme d'origine africaine-américaine s'approche du groupe pour le féliciter. Asma est infirmière. En échangeant avec elle, elle nous explique qu'étrangement, voir les Panthers patrouiller dans les rues de Philly la rassure : *"Je n'ai plus aucune confiance dans le gouvernement et les autorités locales, donc je tenais à les remercier pour ce qu'ils font, ils protègent nos communautés. Je ne suis pas optimiste, mais j'ai de l'espoir. J'espère que leur action encouragera d'autres mouvements citoyens à se bouger pour nos droits."* Après cette pause smoothie bien méritée, on reprend notre tour. Tiens, encore une voiture de police au feu rouge d'une intersection. Les Panthers se postent sur le côté, alignés et silencieux. Combat de regards avec l'officier, qui, soudainement, met la musique à fond, en ne lâchant pas Paul des yeux. Feu vert, la voiture démarre en trombe. Rires du groupe. L'autre journaliste, qui suit avec nous la patrouille, décrypte : *"Il est probable que la police ait reçu des consignes quant aux Panthers : ne pas provoquer, les laisser tranquilles."* Mission accomplie pour le groupe, en tout cas pour ce soir. Retour à la base.

Quelle journée, quelle soirée… Les camarades débriefent sur le ton de la rigolade, plutôt satisfaits de la façon dont ils ont géré les interactions pourtant tendues avec la police. On n'aura pas croisé l'ICE, mais Sam en est convaincu : *"Les agents de l'ICE ont été repérés récemment dans la ville. C'est certain qu'ils se cachent quand ils savent qu'on sort, c'est pour ça qu'on essaie de patrouiller trois fois par jour, pour quadriller le terrain, qu'ils sentent notre présence dans toute la ville au quotidien."*

Il est temps de se dire au revoir. En partant, Ram-el-Ra, pourtant menaçant ce matin, nous prend dans les bras. *"Be safe and take care, brother"*, me lance-t-il dans un grand sourire. Paul me rattrape : *"Pas mal de camarades m'ont contacté pour ouvrir une antenne des Black Panthers à Paris. Peut-être à bientôt, alors"*, sourit-il. Skiip, lui, a un message autrement plus solennel pour le gouvernement des États-Unis : *"C'est maléfique, ce que ce gouvernement fait subir aux plus défavorisés. Inhumain. Aujourd'hui, ce sont les sans-papiers, mais demain, c'est à notre porte que l'ICE va frapper. Mais je ne suis pas inquiet, on a des soldats pour nous défendre."*

**Face aux menaces judiciaires, le groupe a décidé d'opter pour le nom de "Black Lion Party for International Solidarity".*

Théâtre Olympia
27▷29/3 WEEK-END
Festival Jeune Création
UJC 10
ÉQUINOXE DE PRINTEMPS
TO CDN de Tours
cdntours.fr
Tél. 02 47 64 50 50
Préfète de la Région Centre-Val de Loire | Direction régionale des affaires culturelles
Tours métropole Val de Loire
Région Centre-Val de Loire
Touraine Le Département
Ville de Tours
Design Graphique ✱ Cyllndre Studio

Les Inrocks

Abonnez-vous!

POUR SEULEMENT

9,90 €* / MOIS

*sans engagement de durée

Accès numérique complet

5 hors-séries

Invitations exclusives

Retrouvez l'offre en scannant ce QR Code

Club Inrocks

5 newsletters thématiques

10 numéros magazines



Les Inrockuptibles

Complétez ce bulletin et renvoyez-le avec votre règlement à : Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX

❑ **9,90 € /mois par prélèvement mensuel automatique,** sans engagement.
Je remplis le mandat de prélèvement SEPA ci-contre.

Je complète mes coordonnées :

☐ **Madame** ☐ **Monsieur** **PAG48**

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Ville ..... **Code postal** .....

Pays .....

Email ..... **@** .....

indispensable pour la gestion de votre abonnement et vos accès au numérique

Téléphone fixe ..... **Téléphone mobile** .....

❑ Je souhaite recevoir la newsletter hebdomadaire des *Inrockuptibles* (musique, cinéma, livres…)
J'accepte de recevoir par email des offres privilégiées des *Inrockuptibles* ❑ OUI / ❑ NON
et de ses partenaires ❑ OUI / ❑ NON

*Mentions obligatoires.

Mandat de prélèvement SEPA

☐ J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer les prélèvements présentés par *Les Inrockuptibles* en paiement récurrent dans le cadre de mon abonnement.

En signant ce formulaire de mandat, j'autorise Les Éditions indépendantes à envoyer des instructions à ma banque pour débiter mon compte, et j'autorise ma banque à débiter mon compte conformément aux instructions des Éditions indépendantes.
Je bénéficie du droit d'être remboursé par ma banque selon les conditions décrites dans la convention que j'ai passée avec elle. Ma demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de mon compte pour un prélèvement autorisé.

Mon compte (indiquez les chiffres figurant sur votre RIB)

*|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|

numéro d'identification international du compte bancaire, **IBAN** (International Bank Account Number)

*|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

code international d'identification de votre banque, **BIC** (Bank Identifier Code)

Date et signature :

pensez à joindre votre RIB

☐ Je retourne le présent **mandat de prélèvement SEPA**, accompagné d'un **relevé d'identité bancaire (RIB)** et de mon **bulletin d'abonnement**.

Nom du créancier : Les Éditions Indépendantes - 10-12, rue Maurice-Grimaud - 75018 Paris.
ICS : FR88ZZZ449670 **Type de paiement** : récurrent.

Vous acceptez que le prélèvement soit effectué à l'installation de votre abonnement.
Vos droits concernant le présent mandat sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque.

Offre valable 2 mois. Après enregistrement du règlement, réception du premier numéro sous 4 semaines maximum. Vous disposez d'un délai de rétractation de 14 jours à réception du premier numéro (coût des envois à votre charge). L'éditeur, Les Éditions indépendantes, 10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris – RCS Paris 428 787 188 - Tél. 03 44 62 52 35 – est responsable des traitement et collecte des données afin de réaliser l'abonnement au magazine *Les Inrockuptibles*. Vos données sont transmises à nos prestataires de gestion des abonnements et sont conservées pendant 5 ans. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement de vos données et définir vos directives post-mortem à Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX ou par mail à support@lesinrockuptibles.fr. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, cochez cette case ❑

Les critiques

↓
Las Vegas, Nevada, États-Unis
de Martin Parr (2000).
p.152.



Martin Parr/Magnum Photos, courtesy Galerie Clémentine de la Féronnière

Abonnez-vous à notre newsletter quotidienne sur lesinrocks.com

Une *Goldstar* déjà au firmament

L'ALBUM DU MOIS - Les Inrocks

Placé l'an dernier parmi nos plus solides espoirs 2026, le groupe californien confirme avec un emballant premier album. The Sophs ou le chaînon manquant entre The Strokes et Weezer.



Depuis quand ne s'était-on pas autant enthousiasmé·e pour un premier album ? *Bright Green Field* (2021) de Squid ? *Dogrel* (2019) de Fontaines D.C. ? *Oracular Spectacular* (2007) de MGMT ? *Is This It* (2001) de The Strokes ? D'accord, on exagère un peu (pas franchement notre genre), mais pas tant que ça. D'ailleurs, vous connaissez déjà l'anecdote maintes fois rabâchée depuis la sortie du single *Sweat* de The Sophs, au printemps 2025.

Comme leurs insignes homologues new-yorkais, The Sophs a été signé sur la foi de quelques demos par Geoff Travis, le fondateur du prestigieux label Rough Trade Records. Et ce premier single en forme de classique instantané, *Sweat,* ravivait aussitôt la flamme strokesienne, du son des guitares innervées à la mélodie imparable et à la voix légèrement éraillée d'Ethan Ramon,



la belle gueule ténébreuse du sextet en provenance de Los Angeles. Avec son refrain dévastateur *("So sweat yourself/ Sweat yourself/Cause God knows I won't do it for you"), Sweat* nous fit exactement le même effet que *The Modern Age* il y a vingt-cinq ans.

Les singles suivants, particulièrement *Death in the Family, For the First Time* (absent de l'album) et *I'm Your Fiend,* versaient davantage dans une power pop à la Weezer, l'étalon du genre. Avant que *Goldstar* ne vienne régler la question dans les premiers jours de 2026 : The Sophs possède bien une étoile d'or et un destin tout tracé vers les cimes de l'indie rock international. *"On n'essaie jamais d'être aussi polyvalents que nous le sommes au final,* reconnaît Ethan Ramon. *Dans le processus d'écriture de* Sweat, *on essayait plutôt de reproduire le son de* 1979 *des Smashing Pumpkins. Je veux voler, plagier, emprunter. À l'arrivée, la musique sera incroyable."*

Une déclaration d'intention parfaitement remplie sur les dix titres d'un premier album enthousiasmant de bout en bout, qui n'embellira pas seulement le printemps mais l'année, pourtant chargée en mastodontes rock (des Strokes à Fontaines D.C., entre autres réjouissances attendues).

Si la chanson *Goldstar* fait le grand pont entre une guitare flamenca en ouverture et des accents emo sur le refrain, *Blitzed Again,* prochain single pressenti, possède tous les atours d'un futur hymne, à la croisée de Dinosaur Jr. et de Weezer, qui s'achève en beauté par des chœurs extatiques.

"La plupart des chansons ont été créées de manière très impulsive et enregistrées le jour même", raconte Ethan Ramon, leader aux bras tatoués.

"Pour Goldstar, *nous avons beaucoup écouté Tom Waits, Bright Eyes, Billy Childish, Howlin'Wolf, parfois Car Seat Headrest. J'écoute aussi beaucoup de musique russe et hongroise, surtout du XX^e siècle. J'ai une énorme playlist de tous ces morceaux sur mon téléphone."* En phase avec son époque technologique, où l'histoire de la musique est à portée de clics, The Sophs ingère, digère et recrache tous·tes les artistes qu'il écoute ou (re) découvre sur des enceintes hi-fi comme sur son smartphone mono.

Ici ou là, sans qu'on sache si les références sont avérées ou inconscientes, on entend chez The Sophs, une formation en ébullition permanente, des réminiscences de Ben Kweller *(The Dog Dies in the End),* de Drop Nineteens *(Blitzed Again)* ou de Jonny Polonsky *(House),* pour qui se souvient de cette météorite américaine au mitan des années 1990.

"Mes meilleures idées me viennent quand je ne les cherche pas, quand je suis très occupé, quand je dis oui à tout, quand je rencontre de nouvelles personnes…, narrait Ethan Ramon dans ces colonnes, à l'automne dernier. *Puis, un jour, je conduis ou je suis sous la douche, et une mélodie, une idée ou des paroles me viennent soudainement. Je dois vivre, et quand l'inspiration vient, je lui obéis."* L'avenir dira si The Sophs a les épaules, l'ambition et le cuir assez épais pour passer de *newcomer* à future star. Une chose est déjà certaine : *Goldstar* est la plus belle promesse indie rock de 2026. **Franck Vergeade**



Goldstar (Rough Trade Records/ Wagram). Sortie le 13 mars. En concert à L'Aéronef, Lille, le 24 avril ; à La Maroquinerie, Paris, le 4 mai ; au festival This Is Not a Love Song, Nîmes, le 5 juin et aux Eurockéennes de Belfort le 4 juillet.



THE MOUNTAIN de Gorillaz

Toujours bien entourés, Damon Albarn et Jamie Hewlett mettent le cap sur l'Inde pour un trip palpitant et mystique.

En vingt-cinq ans de carrière, Gorillaz n'a jamais cessé d'avoir la bougeotte, explorant tous les styles musicaux, profitant de chaque album pour partir à l'aventure vers différentes contrées en compagnie d'une troupe à géométrie variable. Seule constante de ce groupe virtuel (croisé dans *Fortnite Festival* l'an dernier) devenu bien palpable : la curiosité, insatiable et fascinante de Damon Albarn et Jamie Hewlett. Pour son neuvième album, le binôme s'est intéressé à la culture indienne, comme l'indique le titre inscrit en devanāgarī sur la pochette.
Des notes de sitar enivrantes se font entendre dès les premières secondes, comme pour sceller un sortilège dont on ne ressortira qu'après quinze chansons, agréablement dépaysé·e par toutes ces effluves exotiques. La musique traditionnelle du pays de Ravi Shankar (dont la fille, Anoushka, joue sur plusieurs morceaux) sert de fil conducteur, mais de nombreuses autres cultures viennent s'entrelacer sur ce disque multilingue (chanté en anglais, hindi, espagnol, arabe et yoruba), notamment du hip-hop (en présence de Black Thought des Roots et du fidèle Yasiin Bey), de la synth pop acidulée (*The Happy Dictator,* l'un des sommets du disque, avec les fringants Sparks), des échos rock (Paul Simonon et Johnny Marr sont de la partie), reggae ou electro-pop.
L'impression d'irréalité vient de cette aisance à jouer à saute-mouton entre les genres, affranchie de toute contrainte – rappelons que *The Mountain* est le premier album que Gorillaz sort via son propre label indépendant, sans l'appui de la major qui les accompagnait depuis ses débuts. Ce côté mirage sonore vient aussi des voix de certains de leurs collaborateurs disparus (Tony Allen, Mark E. Smith, Bobby Womack…) qui ressurgissent et participent à l'ambiance mystique globale.
Les deux compères fondateurs ont perdu des êtres chers depuis leur album précédent et semblent vouloir rendre floues les frontières avec l'au-delà. Enregistré entre le studio londonien du leader de Blur, les États-Unis, l'Inde et la Voie lactée, cet album qui vadrouille sur une ligne de crête imaginaire met en relief le songwriting prodigieux et le timbre attachant de Damon Albarn – citons *The Sweet Prince,* ballade à la fois féerique et mélancolique qui n'a pas fini de nous bercer.



Noémie Lecoq

The Mountain (Kong/The Orchard). Sortie le 27 février. En concert à We Love Green, Paris, le 5 juin et à Musilac, Aix-les-Bains, le 11 juillet.
Retrouvez notre dossier de une spécial Gorillaz p.40.

A HUM OF MAYBE d'Apparat

Sascha Ring délivre des chansons tout en nuances et sans compromis.

En dépit du succès de Moderat, Sascha Ring a toujours montré des signes d'indépendance vis-à-vis de sa collaboration avec Modeselektor. Avec, parfois, une réussite certaine : alors que *LP5,* le dernier enregistrement d'Apparat, figurait en 2019 parmi les nominations des Grammy Awards, son titre *Goodbye* cumule aujourd'hui près de 90 millions de streams. Une question s'impose alors : ce sixième album peut-il s'appuyer sur des idées neuves ?
Par crainte du surplace, l'Allemand tente ici une approche inédite, se forçant à développer une idée mélodique, sans contrainte, sans chercher à finaliser quoi que ce soit.
C'est là, entre mars et septembre 2025, lors d'une période de déprise, que naissent ces chansons tout en nuances, qui appuient l'idée d'un entre-deux, d'un état de trouble. Sauf que cette confusion ne s'apparente en rien à une forme de compromis : c'est une force, une manière d'instaurer la multitude, de s'affranchir de la logique manichéenne dans des morceaux conçus pour danser dans la brume, qui s'autorisent parfois des détours dans des répertoires connus – Radiohead, encore et toujours –, mais systématiquement à leur meilleur lorsqu'ils disjonctent, lorsqu'ils orchestrent la rencontre d'émotions contrastées.
A Hum of Maybe ce n'est pas juste un mélange d'arrangements néo-classiques, de cordes délicates et de nappes planantes ; c'est, pour reprendre le titre d'un des grands moments de l'album, *A Slow Collision.*



Maxime Delcourt

A Hum of Maybe (Mute/PIAS). Sorti depuis le 20 février.

MĀRARA de 15 15

Le quintette crée sa mythologie et compose la musique d'une île fictionnelle où cohabitent passé et futur des musiques polynésiennes.

Depuis la naissance du collectif en 2013, les jeux de pistes font partie de l'ADN du groupe formé par Tsi Min, Ennio, Julia, Robin et son frère Marvin. Avec ces laborantin·es en chef, chercheur·ses de sons et rénovateur·rices des traditions orales polynésiennes (au sein desquelles Tsi Min et Ennio ont grandi), toutes les explorations sonores trouvent leur place, serpentent et communiquent au sein de *Mārara*, l'île fictive qui donne son nom au premier album de 15 15.

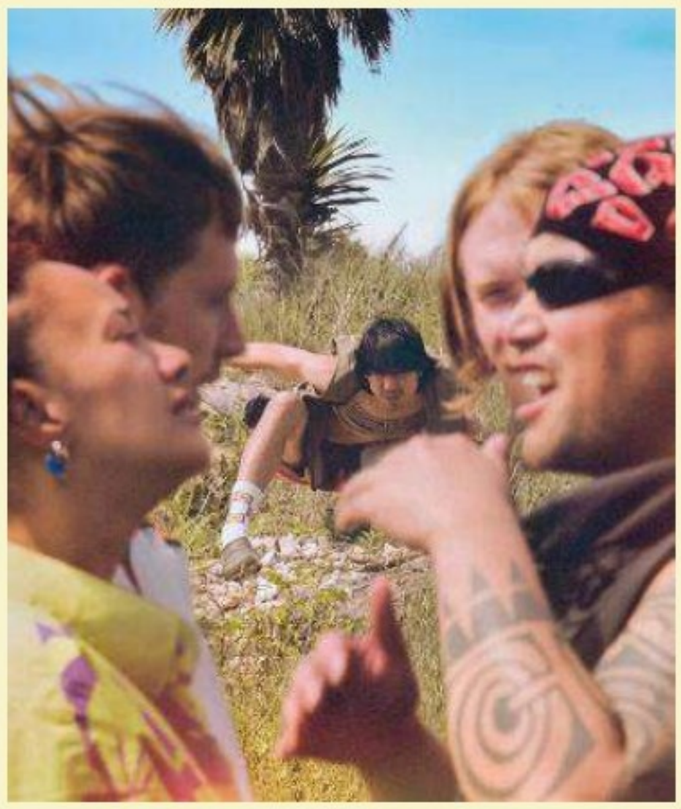
Un continent miniaturisé et chargé de symboles vernaculaires, à la fois préservé et ouvert sur le monde, dont ce premier album serait la bande-son idéale. Entre deux interludes faisant la part belle aux chants traditionnels (hīmene et ʻūtē) distillant la mythologie de l'île, 15 15 renoue avec ses bidouillages artisanaux (à la manière d'un Hermeto Pascoal au temps de la MAO), ses obsessions sonores (l'album est masterisé par Simon Lancelot, ayant officié pour Mk.gee et Dijon) et ses signatures rythmiques rénovées et rehaussées par les musiques électroniques de tous horizons.

Un disque-monde tortueux comme une saison de *Lost*, qui s'arpente, se défriche, autant qu'il se prête à la flânerie. Mais toujours hors des sentiers battus.

Théo Dubreuil



Mārara (S76 Records/Wagram). Sortie le 6 mars.



Milo Dumartin/S76 Records

Le Crédit Mutuel donne le LA

Nuits sonores

13—17 MAI 2026 LYON

23e édition nuits-sonores.com

808 State live
999999999 live
aamourocean x PLEUR live
Acid Arab
Adiciatz live
Adrian Sherwood live av
Aïta Mon Amour live
Alex Wilcox live
Amelie Lens
amne b2b Lisa More
Anamanaguchi live
Anetha b2b Vel
Arsenal Mikebe live
Baalti
Baby Volcano live
Bad Boombox
Batu (w/ Leeza Pritychenko av)
Bclip live
Beatrice M.
Belaria b2b Kendal
Ben Klock
Ben Sims
Ben UFO
Benedikt Frey b2b NVST
Blood of Aza b2b Kavari
Bogdan Raczynski live
Carl Craig b2b Seth Troxler
Carrier live
Cera Khin
Cinthie live
Clémentine
Colin Benders live
Cortisa Star live
Craig Richards b2b Ivan Smagghe
dBridge live
De Grandi live
Deadbeat & Tikiman live
Deena Abdelwahed
Dinamarca
Dj Babatr
DJ Fuckoff
DJ Gigola b2b Busy P
DJ Nobu
DJ Pompompom
DJ Travella
DJ_Dave live coding
DjRUM
Ehua & Flore live
Emma-Jean Thackray live
Fat Dog live
Folamour
Four Tet
Gabber Eleganza & Yuta Umegatani
Garnier plays COD3 QR
GiGi FM
gyrofield
HAAi b2b Leftfield dj
Hirma b2b Mendi
James Holden & Waclaw Zimpel live
Jokkoo Collective presents Organic Intelligence live av
Juan Atkins
Kali Malone live electronic
Kangding Ray live av
Kelman Duran, AGF, Kiani del Valle & Theresa Baumgartner present 'Pitch, Pigeon, Puerta' live
Kirara & Krimska
Kiss Facility live
KITTIN & MCR-T decks & mics
KUKII live
La Louuve
LB aka LABAT 70 to 150 bpm set
Lila Sky live
LinLin live
Loto Retina live
Maara live
Mac Declos b2b Ogazón
Mad Professor & Sister Audrey live
Mala
Miley Serious b2b Hyas
Mochakk
Mona San live
Nathan Fake live av
Nati Boom Boom
Nazar hybrid live
Nesa Azadikhah b2b Sina XX
NET GALA live
Nikki Nair
No Plexus live av
Noémi Büchi presents Exuvie live av
notinbed
Nuage Rose
Omar Souleyman live
OMOLOKO
Optimo (Espacio) b2b Paula Tape
Paul Seul
Peaches live
Powell live av
RIP Magic live
Rødhåd b2b Tauceti
Roza Terenzi live
Sama' Abdulhadi
Scattered Purgatory live
Scratchclart & DarkmanZulu
SHIBUUYA! live
Sindh live
Skream & Benga
Sonia Calico
Sonja Moonear
Tash LC
The Sabres of Paradise live
Tri/xon ft. Aunty Rayzor & Kabeaushé live
TSUNIMAN b2b Zara
Urumi
Uzi Freyja live
Vel ambient live
Von Bikräv
Vril & Wata Igarashi pres. Phantom Circuits live
WSNWG live
Rødhåd
Dasha Rush
JakoJako
UFO95
Xiaolin live
Zulu live

LAB

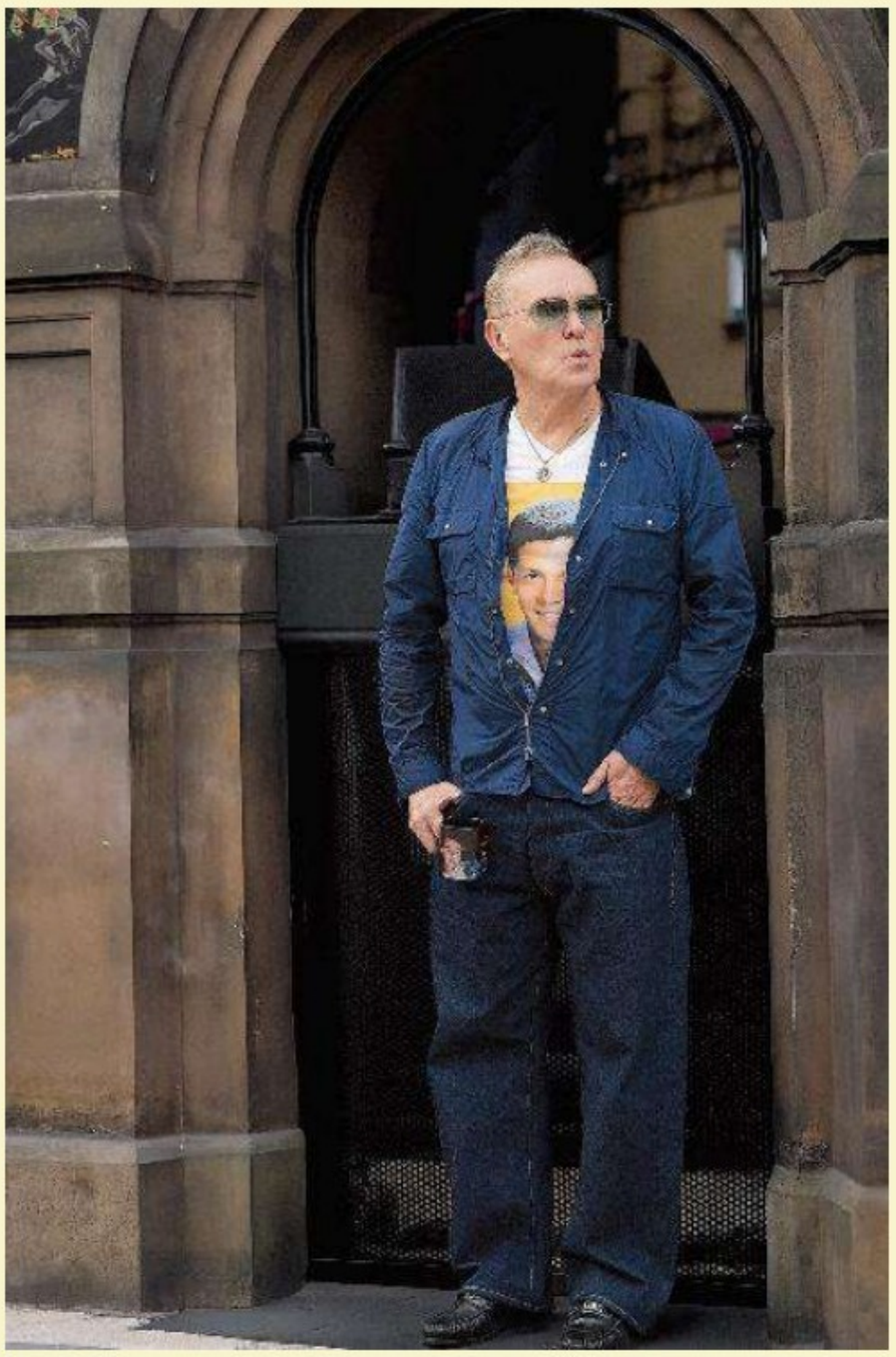
Allegra Rusconi
Amandine Gay
Kometa
Observatoire des multinationales
Paye ta vie d'artiste
Sophie Lemaitre
Virginia Rollando
Radio Lab
FIP
Carhartt WIP Radio
Radio Flouka
Seoul Community Radio

& plus encore...

MAKE-UP IS A LIE de Morrissey

Six ans après *I Am Not a Dog on a Chain*, l'ancien leader des Smiths revient avec son meilleur disque depuis deux décennies.

À quand remonte précisément le dernier grand album de Morrissey ? Sans doute à *Ringleader of the Tormentors*, son huitième album paru il y a déjà vingt ans, autant dire une éternité. Après six ans de silence discographique en raison de ses démêlés contractuels répétés avec l'industrie du disque, seulement ponctué par l'excellent single *Rebels Without Applause* (2022), le chanteur mancunien a retrouvé refuge chez Sire Records (fameux label fondé en 1966, encore une date anniversaire), où il avait débuté sa carrière solo, et annoncé, dans les premiers jours de la nouvelle année, son come-back discographique avec la chanson *Make-Up Is a Lie*, qui donne le titre à son quatorzième album solo depuis l'inaugural *Viva Hate* en 1988. *You're Right, It's Time*, comme le suggère opportunément le morceau d'ouverture à l'heure où son compatriote Robbie Williams chante littéralement la gloire de Morrissey dans le récent *Britpop* (2026). *"Depuis la mort de Prince, il ne reste plus que Morrissey, génie musical"*, confiait-il récemment à *M Le Magazine du Monde*.



Enregistré l'an dernier en France à La Fabrique, le fameux studio de Saint-Rémy-de-Provence, avec le producteur Joe Chiccarelli (The Strokes, The White Stripes, Weezer), déjà aux manettes des trois derniers disques de l'ancien leader des Smiths, *Make-Up Is a Lie* est ponctué de quelques touches françaises, la citation de la capitale dans chaque couplet du single éponyme *("I made my way to Paris/To stand before her gravestone")* et l'ultra-référencé *Notre-Dame* (avec ses paroles complotistes, laissant entendre que l'incendie qui l'a ravagée ne serait pas accidentel), en passant par les présences inattendues d'Ambroise Willaume, alias Sage, aux arrangements de cordes sur ladite *Notre-Dame*, et Keren Ann aux chœurs sur deux titres dont le conclusif *The Monsters of Pig Alley*, le prochain single d'une limpidité étourdissante, composé par le guitariste revenant Alan Whyte au sommet de son inspiration.

Ayant retrouvé de sa superbe après deux décennies en dents de scie, Morrissey livre ainsi douze nouvelles chansons qui renouent avec son glorieux passé de parolier admiré et rarement égalé (immense *The Night Pop Dropped*). *"When you lift your pen/for Roxy Music and the Dolls/The Village Voice – it has no choice/It must laud your every word/How does it feel to be you, Lester Bangs?"*, narre-t-il dans le bien nommé *Lester Bangs*, avec cette voix reconnaissable entre mille, comme si Morrissey chantait avec un chamallow dans la bouche. La résurrection de l'année. **Franck Vergeade**



Make-Up Is a Lie (Sire Records/WEA). Sortie le 6 mars. En concert au Zénith de Lille, le 4 mars.

GARIP d'Altin Gün

Les Turco-Néerlandais rendent hommage à la légende Neşet Ertaş en dix délicieuses réinventions, où le psyché croise le rock anatolien.

Les fans d'Altin Gün ne seront pas surpris·es. Depuis le très remarqué *On* (2018), le groupe fondé par Jasper Verhulst s'est fait une spécialité de reprendre à la sauce psychédélique, marquée du sceau du rock anatolien des décennies 1960 et 1970, des airs traditionnels ou des classiques folk turcs, faisant voyager hors de leurs frontières ces trésors nationaux souvent bien gardés. Sur *Garip*, sixième album envoûtant, Altin Gün, devenu quintette depuis le départ de Merve Daşdemir qui partageait le micro avec Erdinç Eçevit Yıldız, réinvente les chansons du barde et virtuose du saz Neşet Ertaş, légende de son pays.

L'œuvre vénérée d'Ertaş, décédé en 2012, revit ici sous le travail d'orfèvre de Jasper Verhulst et sa bande, attachés à conserver l'âme et la puissance quasi sacrée des chansons originales – très dépouillées, Ertaş s'accompagnant le plus souvent de son saz et de quelques percussions –, tout en leur appliquant le groove diabolique du rock anatolien. Un travail poussé de réinvention qui culmine sur *Neredesin Sen*, *Niğde Bağları*, *Gönül Dağı* et *Suçum Nedir* (ces deux dernières embellies de cordes façon *Histoire de Melody Nelson*), magnifiques hommages qui confirment que l'art de la reprise, subtil, est ici maîtrisé à la perfection. **Alexis Hache**



Garip (Glitterbeat/Modulor). Sorti depuis le 20 février. En concert au Trianon, Paris, les 10 et 11 mars.



HIGHWAY TO HEAVENLY de Heavenly

Après trente ans de silence, l'ancien fleuron de Sarah Records revient avec un nouvel album enchanteur.

Clare Wadd et Matt Haynes, têtes pensantes du mythique label de Bristol, l'avaient annoncé : 100 disques, quelques albums et pas un de plus. Alors quand le chiffre est atteint à l'été 1995, Sarah Records cesse ses activités et met fin à huit ans d'existence, entrant instantanément dans la légende pour avoir écrit l'une des plus belles pages de l'indie britannique, tout en laissant ses principales signatures quelque peu orphelines. Parmi elles, Heavenly, ravissant groupe d'Oxford mené par la chanteuse et guitariste Amelia Fletcher, auteur de trois premiers longs et d'une poignée de singles irrésistibles chez Sarah, avant d'être stoppé net en 1996 suite à la disparition tragique du batteur Mathew Fletcher, seulement quelques mois après l'arrivée d'un quatrième album, *Operation Heavenly*, publié chez Wiiija.

Rien ne destinait Heavenly à faire son grand retour. Et pourtant, trente ans plus tard, portée par le succès inattendu du single *P.U.N.K. Girl* (1993) sur TikTok et l'envol du nombre d'écoutes sur les plateformes de streaming, la formation indie pop remonte sur scène avec un nouvel album qui échappe à la nostalgie, comme s'il reprenait là où tout s'était arrêté. Compositions joueuses, paroles faussement innocentes, savoir-faire mélodique intact où se rejoignent guitares et claviers de l'époque… Les premiers disques de Heavenly avaient su figer l'adolescence pour toujours. Celui-ci prouve qu'elle ne finit jamais.



Valentin Gény

Highway to Heavenly (Skep Wax Records). Sortie le 27 février. En concert à Petit Bain, Paris, le 6 mars.

Alison Wonderland/Skep Wax Records

FKA TWIGS
PREMIERE PARTIE
YVES TUMOR
BODY HIGH
A LIVE PERFORMANCE
8 JUIN 2023,
ADIDAS ARENA, PARIS
BODY HIGH
FKA TWIGS
Les Inrockuptibles
radio nova
adidas arena
LIVE NATION



NO LUBE SO RUDE de Peaches

Injecter du libidineux dans la fête et fuck les peine-à-jouir : à 59 ans, la Canadienne reste toujours aussi déraisonnable et indomptable.

S'il y a au moins une histoire à retenir du documentaire *Peaches Goes Bananas* (2024), réalisé par Marie Losier, c'est celle d'une artiste plus que jamais encline aux débordements une fois sur scène. Chaque captation live, à base de sextoys brandis fièrement ou de déguisements de vulve, rappelle en effet que la Canadienne bientôt sexagénaire n'est pas là pour mettre des mélodies dans la tête du public, mais bien pour y bâtir un monde régi par ses pulsions, soumis à son envie première : injecter du libidineux dans la fête.
Bien sûr, cette façon de jouer avec les codes de la sexualité est ce qui a toujours tenu à distance les peine-à-jouir de sa musique, effrayé·es par la radicalité de ces albums abrasifs avec lesquels les rapports sont avant tout frontaux. On aimerait, c'est sûr, les rendre parfois plus dociles, ce serait arrangeant – ne serait-ce que pour favoriser une écoute domestique –, mais cette science du beat qui claque, ce sens du gimmick scandé à la manière d'un slogan politique, on ne peut pas faire comme si ça ne signifiait rien.
De fait, *The Teaches of Peaches* (2000), *Fatherfucker* (2003) ou *I Feel Cream* (2009) sont autant d'albums qui comptent, et à travers lesquels Peaches a défini plusieurs pistes à suivre ; de préférence les plus déviantes et les plus exubérantes, celles empruntées depuis par Crystal Castles, CSS et Charli XCX.
Onze ans après *Rub* (2009), il était temps pour cette touche-à-tout – réalisatrice, performeuse, artiste visuelle – de reprendre les choses là où elle les avait laissées, en désordre, au sein d'un immense foutoir d'où émergent heureusement des mélodies incapables de prendre la poussière, insensibles au temps qui passe.
Tout au long de ces onze nouvelles chansons, on sent évidemment l'héritage de l'electroclash, les origines de cette musique profane, mais tout sonne ici très actuel, de la production montée sur ressort de The Squirt Deluxe aux thématiques : la ménopause, les seins qui tombent *(Hanging Titties)*, le corps qui vieillit mais reste toujours autant perclus de désirs *("Je suis une petite salope excitée/ Et je vais te mettre à genoux")*. En bout de course, après tant de provocs, d'humour noir et de bons mots, *No Lube So Rude* renferme aussi une vraie *love song*. *"Je veux être l'amour"*, chante Peaches, la voix soudain apaisée, toujours directive, mais porteuse ici d'autres émotions. Puisse-t-elle être entendue !



Maxime Delcourt

No Lube So Rude (Kill Rock Stars/ Bertus). Sorti depuis le 20 février. En concert à l'Élysée Montmartre, Paris, le 22 avril.

YOU'RE FREE TO GO d'Anjimile

Le musicien américain poursuit son introspection sur un troisième album délicat, aussi libre que libérateur.

Le calme apparent de ce nouveau disque est trompeur. La rage, les peines et la souffrance n'ont pas disparu, elles se sont simplement pliées à un nouveau mode d'expression. Chez Anjimile, artiste originaire de Boston pour qui chaque album reflète le cheminement personnel et spirituel de son auteur à l'aune de sa transition de genre, il n'est pas question de contenir ou refouler ses émotions mais de trouver le moyen le plus juste de les extérioriser avec sincérité, sans les trahir.
En 2023, son deuxième album officiel, *The King*, laissait éclater une certaine violence à travers des motifs de folk traditionnel, sombres et imprévisibles. Trois ans plus tard, sa suite exprime une maturité nouvelle, où les arpèges de guitare et les notes de piano servent de base subtile et intimiste à des développements ultérieurs.
Des changements d'accords inattendus, du feedback improvisé, des nappes synthétiques, quelques touches de Moog par-ci ou l'irruption de cordes par-là… Qu'elles donnent dans l'indie folk aux accents alternatifs *(Waits for Me, Like You Really Mean It)* ou qu'elles penchent vers la pop de chambre *(Ready or Not, Point of View)*, les douze chansons d'Anjimile se déploient de manière libre et sensible. *"Everything must go, so I just let go"* ("tout doit disparaître, alors je lâche prise"), chante l'Américain sur le très beau *The Store*. Une étape nécessaire vers la délivrance.



Valentin Gény

You're Free to Go (4AD/Wagram). Sortie le 13 mars.

EVAPORATOR de Nathan Fake

Porteur d'une electronica rêveuse, le pionnier du Norfolk choisit de danser au grand jour pour atteindre la transe avec fluidité.

Depuis *Drowning in a Sea of Love* (2006), premier album au titre évocateur porté par l'extasié *The Sky Was Pink*, Nathan Fake n'a cessé d'imposer son style aérien et texturé, ses rythmiques brisées et ses mélodies progressives sur le dancefloor, pour une forme de collision du shoegaze et de la minimale allemande. Pilier du label Border Community, aux côtés de James Holden, The MFA ou Fairmont, l'Anglais a largement contribué à populariser cette tech house onirique qui puise autant dans l'ambient secoué d'Aphex Twin, l'electronica cotonneuse de Boards of Canada que dans la dream pop des débuts de M83.

Après une timide ouverture vers des territoires plus pop et désormais signé chez InFiné (Rone, Murcof, Léonie Pernet), Nathan Fake opère avec *Evaporator* un retour aux rêves salvateur. Armé du logiciel Cubase de ses débuts, et de ses imperfections granulaires, le producteur s'est mis en quête d'une musique de jour, à rebours de l'obsession pour le vortex nocturne de ses derniers albums.

Chacun des onze morceaux évoque autant de paysages et de saisons, glissant de la pluie au soleil avec une fluidité déconcertante. On y retrouve avec une joie intacte le Nathan Fake des premiers jours au service d'une transe aussi euphorique qu'inquiète, traversée de textures contrariées et d'envolées mélancoliques. Un disque lumineux pour danser en plein jour, la tête dans les étoiles ou dans les nuages selon l'humeur.



Patrick Thévenin

Evaporator (InFiné/Bigwax). Sorti depuis le 20 février.



Marco Dos Santos/InFiné

THESOPHS
GOLDSTAR



PREMIER ALBUM LE 13 MARS

EN CONCERT : 24/04 LILLE • 04/05 PARIS
05/06 NÎMES • 04/07 BELFORT

RADICAL
Les Inrockuptibles
ROUGH TRADE

MY DAYS OF 58 de Bill Callahan

Des confessions fuyant le pathos et accompagnées d'un trio de fidèles musiciens, qui subliment un timbre rustique et soyeux.

"Pourquoi les hommes chantent-ils ?", se demande Bill Callahan sur le morceau-fleuve *Why Do Men Sing* qui ouvre son nouvel album, à grand renfort de guitares et de cuivres délicats. La question restera en suspens et tant mieux : le doute va à merveille à cette pointure du songwriting US. Dans un communiqué, il l'avoue lui-même : *"L'impro, l'imprévisible et l'inconnu me permettent de garder ma motivation à faire de la musique."* Callahan poursuit ses réflexions existentielles en compagnie de trois musiciens chevronnés qui l'accompagnaient déjà sur la tournée de *Reality* en 2022, puis sur l'album live *Resuscitate!* (2024) : le guitariste Matt Kinsey, le saxophoniste Dustin Laurenzi et l'immense batteur Jim White (Dirty Three, The Hard Quartet…) qui met ici son toucher subtil au service de morceaux feutrés. D'autres instruments complètent le tableau, du violon à la pedal steel, du piano au trombone. Lovée dans cet écrin folk, la voix de Bill Callahan tient le premier rôle, grave mais soyeuse, rustique mais d'une élégance folle, contant ses paroles façon journal intime. Le songwriter originaire du Maryland évoque notamment sa peur de la mort, ses failles, son dégoût de l'Auto-Tune. *"Aujourd'hui j'approche les 60 ans, j'ai deux enfants/Je me demande ce qu'ils penseront de moi quand ils seront grands"*, confie-t-il sur le poignant *Empathy,* lettre ouverte à son père.
Impossible de ne pas être happé par ce timbre abyssal qui semble nous prendre à témoin, comme sur le prenant *Pathol O.G.* : *"Tu sais, ça fait trente ans que j'écris et chante des chansons/J'aime beaucoup ça/Au début, c'était ma façon de communiquer avec les autres, moi-même et les esprits* […] *Au fil du temps, je me suis mis à trouver refuge dans ma guitare plutôt que chez des gens dans mes moments de solitude, de chagrin et de confusion/Tout l'inverse de la raison qui m'a poussé à démarrer/J'ai commencé à me demander : c'est de la créativité ou une pathologie ?"* Sur l'orageux *The Man I'm Supposed to Be,* d'une beauté ténébreuse, ses confidences atteignent des sommets : *"Ça fait trop longtemps que je vis dans ma tête/Que je ne t'aime pas assez dans notre lit/Désormais je vais vivre comme si demain était le jour de ma mort/Je ne veux plus être celui que je suis/Je veux que l'homme que tu vois soit celui que tu adores."* Mission accomplie.



Noémie Lecoq

My Days of 58 (Drag City/Modulor). Sortie le 27 février.



MEMORY BE A BLADE de Waterbaby

La Suédoise Kendra Egerbladh fait du dénuement une force pop, grâce à un sens du songwriting aux multiples nuances.

Lorsqu'on découvre Kendra Egerbladh, alias Waterbaby, en 2023 sur son premier EP *Foam,* Sub Pop a déjà remporté la mise. Le légendaire label de Seattle a remarqué la Suédoise après quelques collaborations avec Seinabo Sey ou Hannes (*Stockholmsvy* cumule des dizaines de millions d'écoutes), et il n'en fallait pas plus convaincre la maison-mère de Weyes Blood de la signer. Modestes en apparence, les ballades auto-tunées de Waterbaby charrient des trésors d'arrangements et de refrains pop (les volutes d'*Airforce Blue* et les sirènes entêtantes de *911*). Avec *Memory Be a Blade,* son premier album explorant tous les interstices du sentiment amoureux, Waterbaby reste fidèle à ce programme pop richement arrangé, mais qu'on croirait enregistré au dictaphone comme un disque de Sufjan Stevens.
Quelque part entre le dénuement de Feist période *Let It Die* (2004) et celui, plus contemporain, du *Big City Life* (2025) de Smerz, ce disque, simplement construit autour d'une guitare sèche, d'un piano et rehaussé d'instruments à cordes frottées et de cuivres parvient à maximiser tous ses effets à la simple force de son impeccable songwriting. Comme si elle parvenait à projeter sa pop de chambre au même niveau que celui de stars comme Clairo (le morceau-titre) ou SZA *(Clay),* sans jamais rien perdre du décharnement de ce disque ouvragé à fleur de peau. **Théo Dubreuil**



Memory Be a Blade (Sub Pop/Modulor). Sortie le 6 mars.
En concert au POPUP! du Label, Paris, le 16 avril.

Bill McCullough/Drag City

LES 10 ALBUMS DU MOIS

Sélectionnés par les disquaires de la Fnac



BRUNO MARS
THE ROMANTIC

Ses duos avec Lady Gaga et Rosé de Blackpink laissaient présager un retour imminent. Dix ans sans album solo, c'est long. *The Romantic* comble enfin cette absence. Au programme : soul, funk, pop vintage. Tout est là pour que Mr Mars vous ramène sur le dancefloor.

Manue, disquaire Fnac Saint-Lazare
Retrouvez son blog sur fnac.com



MORRISSEY
MAKE-UP IS A LIE



ARCHIVE
GLASS MINDS



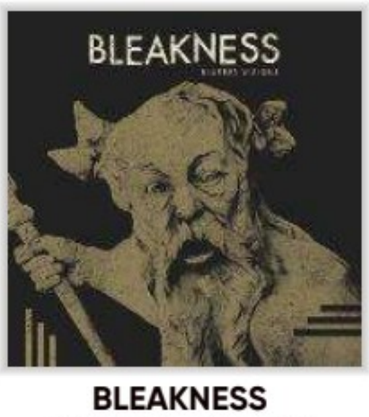
CARPENTER BRUT
LEATHER TEMPLE



ALTIN GÜN
GARIP



YAËL NAIM
SOLAIRE



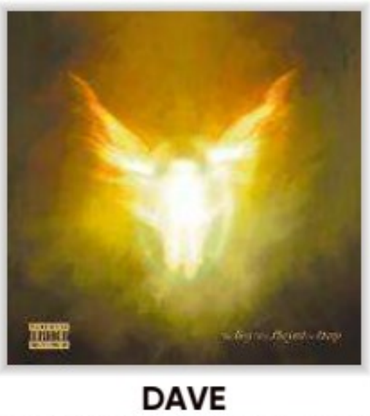
BLEAKNESS
BLURRED VISIONS



GILDAA
GILDAA



PEACHES
NO LUBE SO RUDE



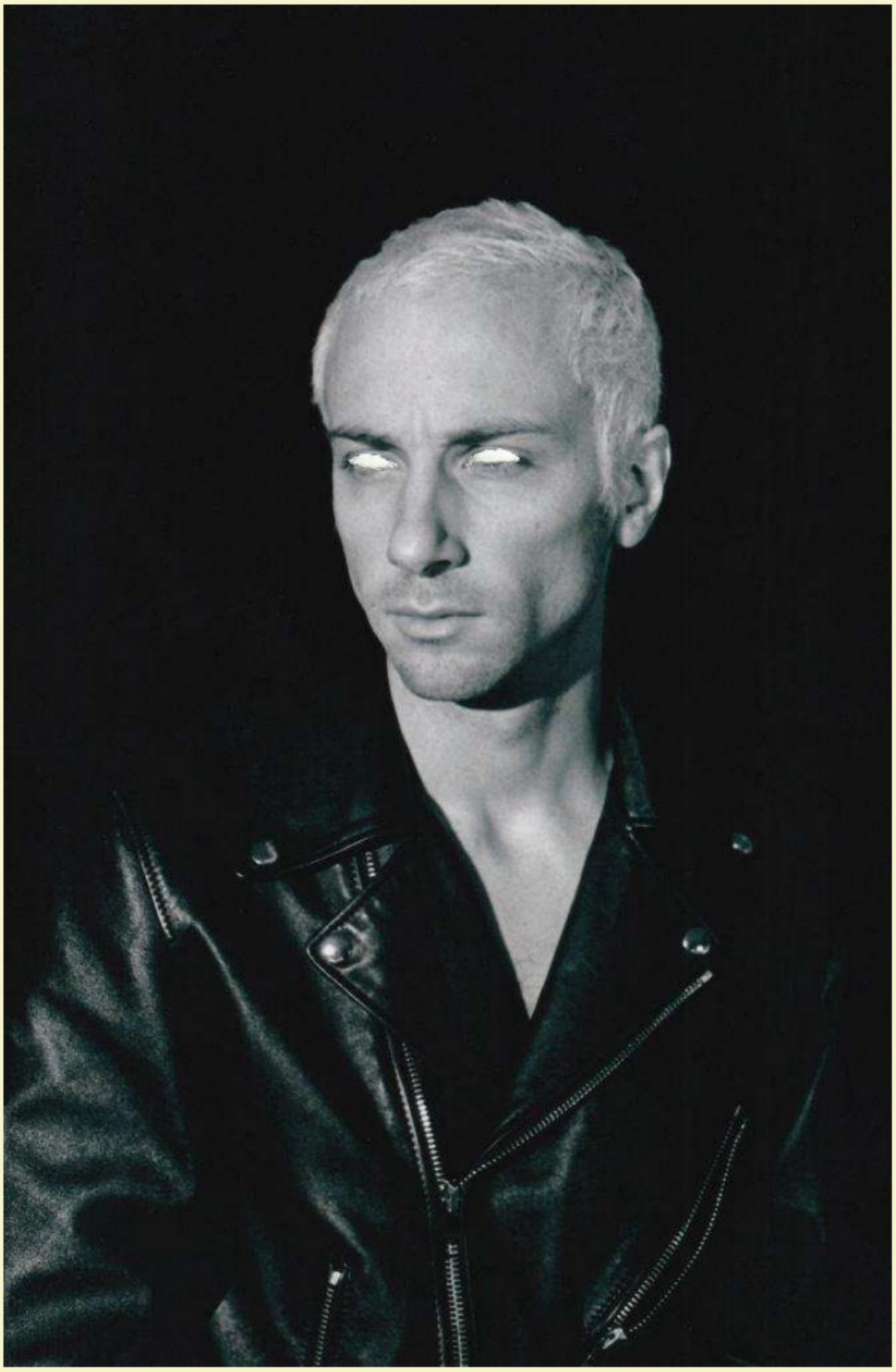
DAVE
THE BOY WHO PLAYED THE HARP

2 CD OU VINYLES ACHETÉS
5€* OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

3 CD OU VINYLES ACHETÉS
10€* OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

*Offre réservée aux adhérents du 02/03/2026 au 29/03/2026 sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 5€ en euros fidélité pour 2 CD ou vinyles achetés et de 10€ en euros fidélité pour 3 CD ou vinyles achetés. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offrenon cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

ADHÉREZ À LA CARTE fnac + VOUS ALLEZ ADORER



DARK STAR de Marlon Magnée

Le rock dans tous ses états, y compris seconds : le cofondateur de La Femme se lance en solo sans filet.

Après quinze années passées au sein de La Femme, qui a donné son ultime concert à l'Accor Arena le 26 novembre dernier, un premier album solo s'imposait pour son membre le plus flamboyant, le cofondateur et chanteur Marlon Magnée. Mais pas comme un geste émancipateur : *"Les morceaux de mon album solo auraient très bien pu figurer sur un disque de La Femme. Mais il n'était malheureusement plus envisageable d'en refaire un pour le moment."* Marlon Magnée n'en a pas moins profité pour renouer avec les styles qui ont bercé sa jeunesse et constitué les influences de La Femme.

Dans ce disque multitempo qui mêle rock'n'roll *fifties*, punk, (quasi) cold wave et psychédélique, se fermant sur une majestueuse ballade instrumentale, on pense autant au Lou Reed des années 1980 qu'à Taxi Girl. Comment trouver l'équilibre pour faire du rock dans ses grandes largeurs un espace de liberté à la fois pop et radical ? *"Je suis obsédé par le vintage et la musique datant d'avant 2000, mais je ne voulais pas faire un disque* revival *bien exécuté. Mon intention était de proposer une approche renouvelée, un rock repensé à l'image de Madness ou des Stray Cats, capable de moderniser une grammaire sonore sans la figer."*

En témoignent la déclaration d'amour *Plus fort que toi,* démonstration rockabilly sur synthé electro, ou *Opération destruction, "croisement entre Motörhead et de grosses séquences de synthé ultra-vénères". "Elle est plus forte et encore plus bonne que de la blanche bien pure/Quand tu la regardes, tes yeux roulent sur eux-mêmes/C'est vrai elle va te faire beaucoup de mal…"* : mention spéciale à *La Première,* au plus près des sentiments de Marlon Magnée. *"Je n'aime pas trop raconter quelque chose d'intime. Or, dans ce cas-là, je n'avais pas le choix."*

Parfois, s'inscrivant dans l'ouverture linguistique des dernières livraisons de La Femme, *Teatro lúcido* (2022) et *Rock Machine* (2024), il s'essaye à l'anglais, sur *People Are Afraid* ou *Do You Miss Me,* jadis écrit pour une petite amie américaine qui le délaissait : *"Ces morceaux-là n'ont pas été écrits dans le but de conquérir un marché international, mais parce qu'ils sortaient de mes tripes spontanément en anglais. Et quand on reste longtemps à l'étranger, on se met à penser ou à rêver dans la langue du pays."* Sans oublier son sens de la formule francophone : *"J'ai bien trop de courage pour me tirer une balle" (Dévastée).*

Une fois n'est pas coutume, Marlon Magnée a choisi de travailler hors de ses quatre murs, La Femme se passant de réalisateur depuis *Psycho Tropical Berlin* (2013). C'est donc aux studios Ferber, aux vibrations *"ésotériques"*, qu'il a rejoint Renaud Letang avec qui il a collaboré tout du long de la confection de *Dark Star* : *"Je me suis identifié à Manu Chao, dont le premier album solo a été produit par Renaud. Si nos musiques sont très différentes, on vient du même milieu alternatif, on a écouté les mêmes choses jeunes et vécu des choses similaires."* Ou comment rappeler qu'avancer seul·e n'est pas toujours une rupture, mais parfois la suite logique d'un parcours ultra-singulier.

Sophie Rosemont



Dark Star (Disque Pointu/Idol). Sortie le 6 mars. En concert au Supersonic, Paris, le 26 mars et au Trianon, Paris, le 14 novembre.

Kevin Hayeland/Disque Pointu

NOS alive'26 Oeiras

9 · 10 · 11 JUL
PASSEIO MARÍTIMO DE ALGÉS
PORTUGAL

9 JUL

TWENTY ONE PILOTS • NICK CAVE & THE BAD SEEDS
A PERFECT CIRCLE • ALABAMA SHAKES
DOGSTAR • MATT BERNINGER • THE ROYSTON CLUB • TOMORA

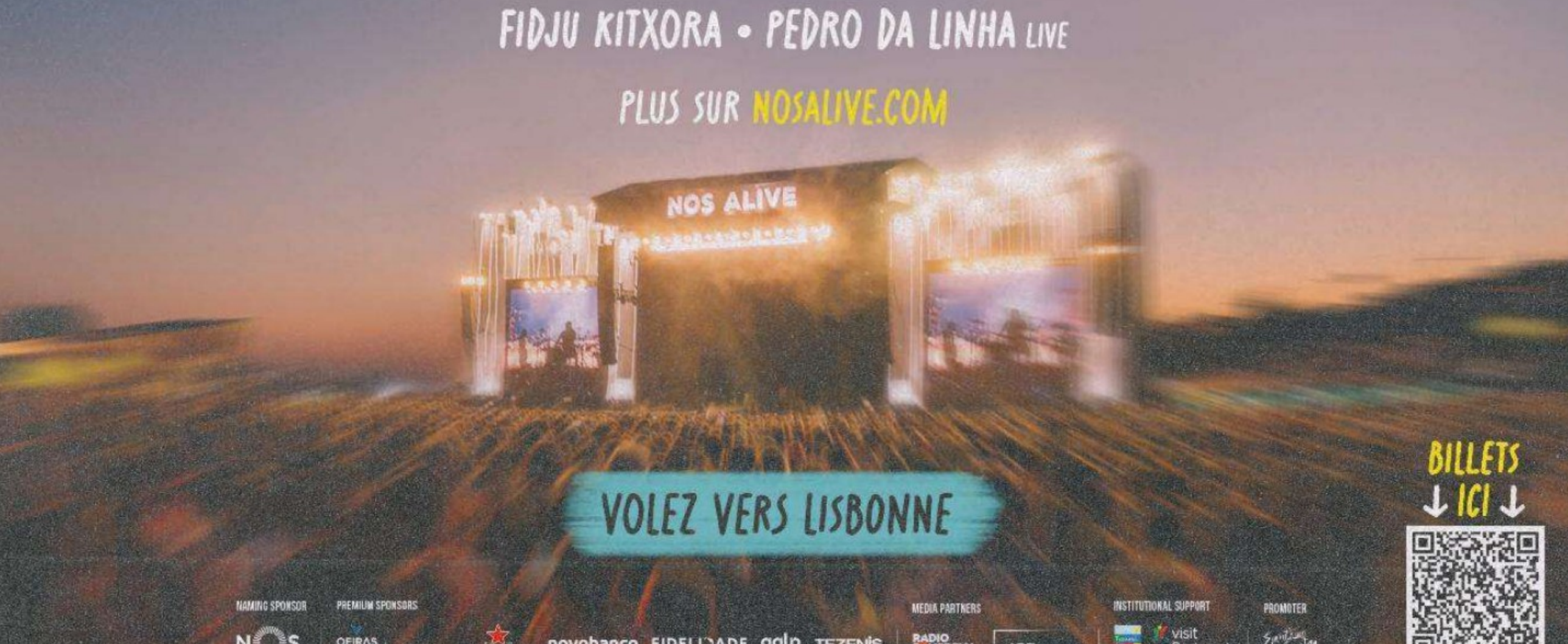
10 JUL

FOO FIGHTERS
ZARA LARSSON • WOLF ALICE • SKUNK ANANSIE • THE WAR ON DRUGS
PALAYE ROYALE • THE WARNING • JEHNNY BETH
SBTRKT DJ SET • DIGITALISM HYBRID LIVE SET • FIONA KRAFT
CHRIS LUNO • LA FLEUR • STRESSHEAD

11 JUL

FLORENCE + THE MACHINE • BURAKA SOM SISTEMA
LORDE • TEDDY SWIMS • PIXIES
ALESSI ROSE • DON WEST • FLORENCE ROAD • NOISERV
MODESELEKTOR DJ SET • TITICA • DEIZE TIGRONA • ARTHI
FIDJU KITXORA • PEDRO DA LINHA LIVE

PLUS SUR NOSALIVE.COM



VOLEZ VERS LISBONNE

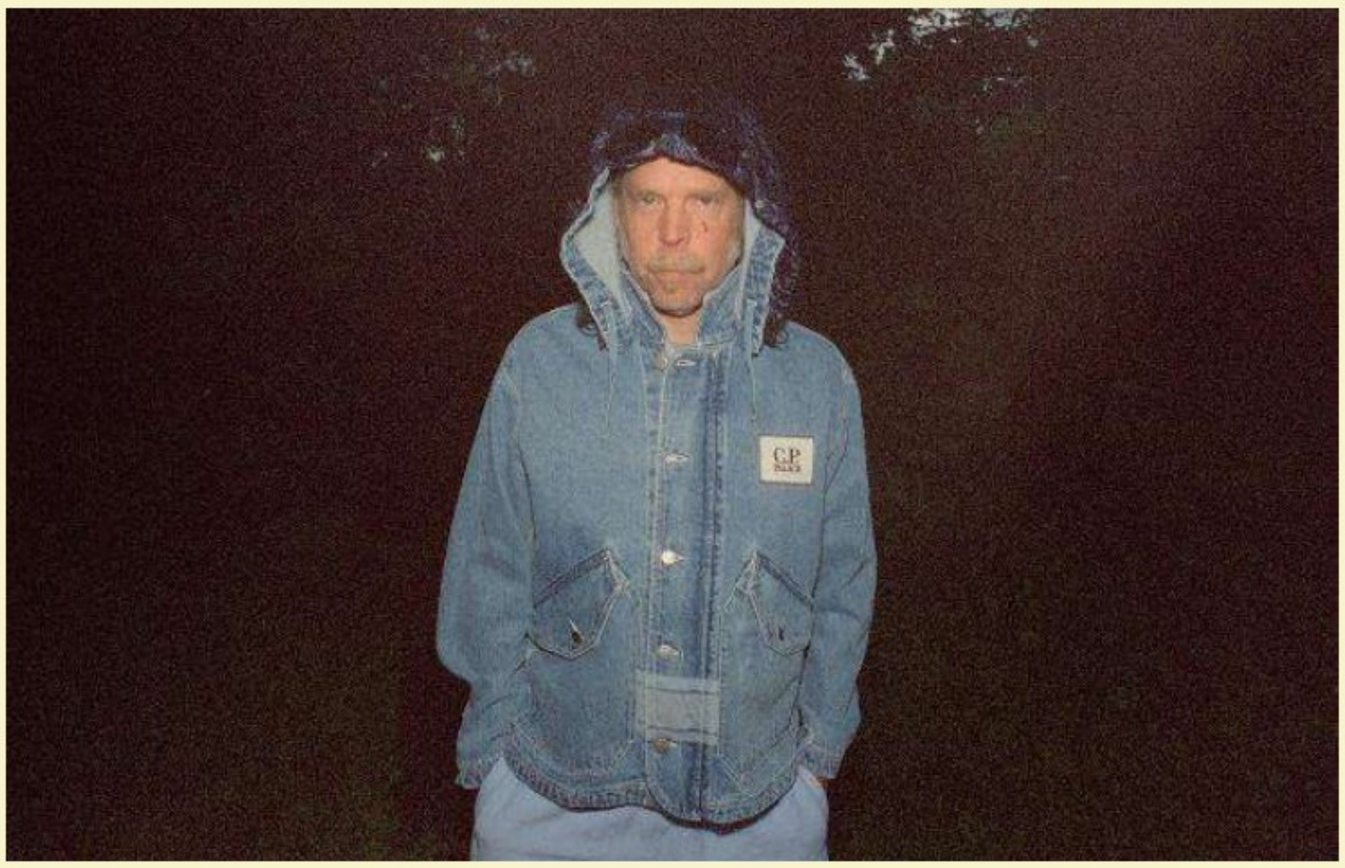
BILLETS ↓ ICI ↓

NAMING SPONSOR NOS
PREMIUM SPONSORS OEIRAS Heineken novobanco FIDELIDADE galp TEZENIS
MEDIA PARTNERS RADIO COMERCIAL JCDecaux
INSTITUTIONAL SUPPORT visit Portugal
PROMOTER

WE ARE TOGETHER AGAIN de Bonnie "Prince" Billy

Will Oldham une fois encore à son meilleur pour rehausser son country-folk de chœurs puisés chez Leonard Cohen.

Pourquoi *We Are Together Again* plutôt que n'importe quel autre disque de Bonnie "Prince" Billy depuis une quinzaine d'années ? Qu'est-ce qui différencie ce nouvel album de l'ex-Palace Brothers au point d'en faire son œuvre la plus enthousiasmante depuis au moins *Lie Down in the Light* (2008), synthèse de ses multiples facettes ? Est-ce d'avoir puisé aux intarissables sources de la country sur sa précédente livraison, *The Purple Bird* (2025), qui lui fait ici retrouver l'inspiration de *The Letting Go* (2006) ? Va-t-on enfin arrêter de se poser des questions pour simplement profiter de la musique ? Et quelle musique ! Les dix chansons qui composent cette nouvelle étape de son innombrable discographie (plus d'une vingtaine de références rien que sous l'alias Bonnie "Prince" Billy depuis *I See a Darkness* en 1999) constituent la plus parfaite démonstration du talent d'Oldham. Annoncé par *They Keep Trying to Find You* – bijou qui doit constituer l'exact idéal d'artisan·es comme Herman Dune – et ouvert par *Why Is the Lion?* (encore une question), *We Are Together Again* a une nouvelle fois été enregistré à Louisville, plus près que jamais de la rivière Ohio, précise fièrement le songwriter.



À l'instar de son homologue écossais James Yorkston, Will Oldham a la luxuriance modeste mais généreuse. Jamais ici les fins arrangements ne prennent le pas sur les compositions et leur interprétation intimiste et habitée. D'une souveraine douceur bien que traversé d'immenses inquiétudes, le disque transmet aussi cette chaleur communicative de jouer ensemble récemment célébrée sur le *Double Infinity* (2025) de Big Thief. Le sublime *Life Is Scary Horses,* avec sa brise de cordes qui se lève, fait défiler plusieurs saisons en moins de cinq minutes et ouvre le cœur du disque, constitué d'humbles morceaux de bravoure *(Everybody's Got a) Friend Named Joe, Vietnam Sushine* et *Hey Little.*

Avec ses chœurs coheniens et ses instrumentations qui pourraient servir de B.O. aux images d'*Une histoire vraie* (David Lynch, 1999), l'album prend à plusieurs reprises la country de biais, entre la fructueuse décontraction des *Basement Tapes* (Bob Dylan, 1975) et la chaleur solaire du meilleur Calexico. Jusqu'aux discrètes incursions électriques de la fin qui boucle (la reprise du premier titre) : le lion revient, tandis que nous célébrons le retour du "Prince" au meilleur de sa forme.



Dernière question, pour la route : ne tiendrait-on pas là le plus beau disque du premier trimestre 2026 ?

Rémi Boiteux

We Are Together Again (Domino/Sony Music). Sortie le 6 mars.

FEEL SO GOOD AROUND U de LB aka Labat

Le producteur strasbourgeois condense quinze ans de nuits blanches et les transforme en bangers.

Si 2026 risque fort d'être son année, celle où il va exploser au grand jour et sortir définitivement de son booth de DJ, le trentenaire LB aka Labat n'est pas pour autant un nouveau venu. Originaire de Strasbourg, Baptistin Cabalou commence à mixer dès l'âge de 7 ans, encaisse son premier cachet à 15 et se lance à fond dans le game des platines à 20. Si son style a largement évolué au cours des années, passant de la house aux bangers, des vinyles aux clés USB, des clubs intimes aux gros festivals, LB aka Labat est désormais un DJ habité, qui enchaîne dates, afters et jet-lag avec gourmandise.

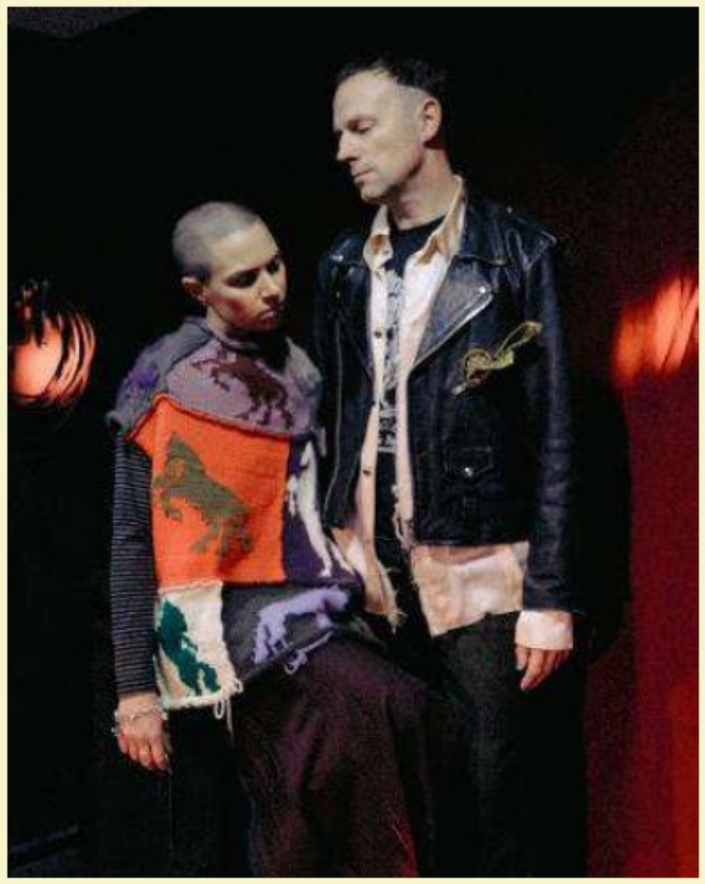
Une passion qu'on retrouve, brute et jouissive, dans *Feel So Good around U,* premier album sur lequel le Français s'est entouré de la crème des jeunes producteurs actuels – Baugruppe90, Heartstring, Memphis LK, Skin on Skin, Lucas V ou Notinbed – avec qui il a enregistré ce condensé d'énergie aux quatre coins du globe. French Touch 3.0 sur *I Never Party in Paris,* house-garage façon Crystal Waters sur *Double Happiness,* clin d'œil hyperpop à *Brat* sur *Fixated,* drum'n'bass liquide sur *Feel So Good around U,* jusqu'au baile funk revisité de *Cómete* : les quatorze titres du disque, entre beats saturés et vocaux pitchés, dessinent un véritable Luna Park de tubes euphoriques, sans étiquettes, pensés pour mieux embraser le dancefloor.



Patrick Thévenin

Feel So Good around U (Because). Sortie le 27 février. En concert à la Gaîté Lyrique, Paris, le 9 avril.

Urban Wyatt//Domino



AMARO de Bibi Club

Le duo québécois revient pour un troisième album impressionnant de sincérité, tout en ombres et lumières.

Sombre, rêveur, incandescent. Voilà ce que nous suggère notre petit dictionnaire des adjectifs à l'écoute du nouvel album de Bibi Club. Et quel disque. Sobrement intitulé *Amaro,* un prénom aux effluves d'amour, l'ensemble paraît littéralement hanté par l'idée de mort, mais aussi traversé par une immense et très belle fureur de vivre. Le tout porté par une écriture bilingue, à la fois délicate et imagée.

Au fil des onze morceaux dans lesquels transparaissent les influences d'un groupe comme Blonde Redhead, la chanteuse-claviériste Adèle Trottier-Rivard et le guitariste Nicolas Basque trouvent leur équilibre dans un clair-obscur ténu, faisant se croiser une multitude de styles : dream pop, cold wave, psychédélisme, dark folk.

Ce mélange subtil et ombragé recèle surtout un mantra qui permet, en dépit de tout, de dépasser l'idée de finitude à travers la communion des cœurs : *"Je veux aimer, je veux vivre."*

Album endeuillé s'il en est, *Amaro* renferme pourtant une force et un amour infinis qui transparaissent sur chacune des chansons, qu'elles s'immergent dans des eaux fiévreuses et dansantes *(Amaro, Les Vagues, Washing Machine)* ou qu'elles évoluent sous des cieux bas et nuageux *(Le Château, Cérémonie)*. À souligner également un très beau travail de production, qui confère une vraie cohérence à cette palette de textures et révèle, au cœur de cette musique de profondeur, de franches percées de lumière.

Xavier Ridel

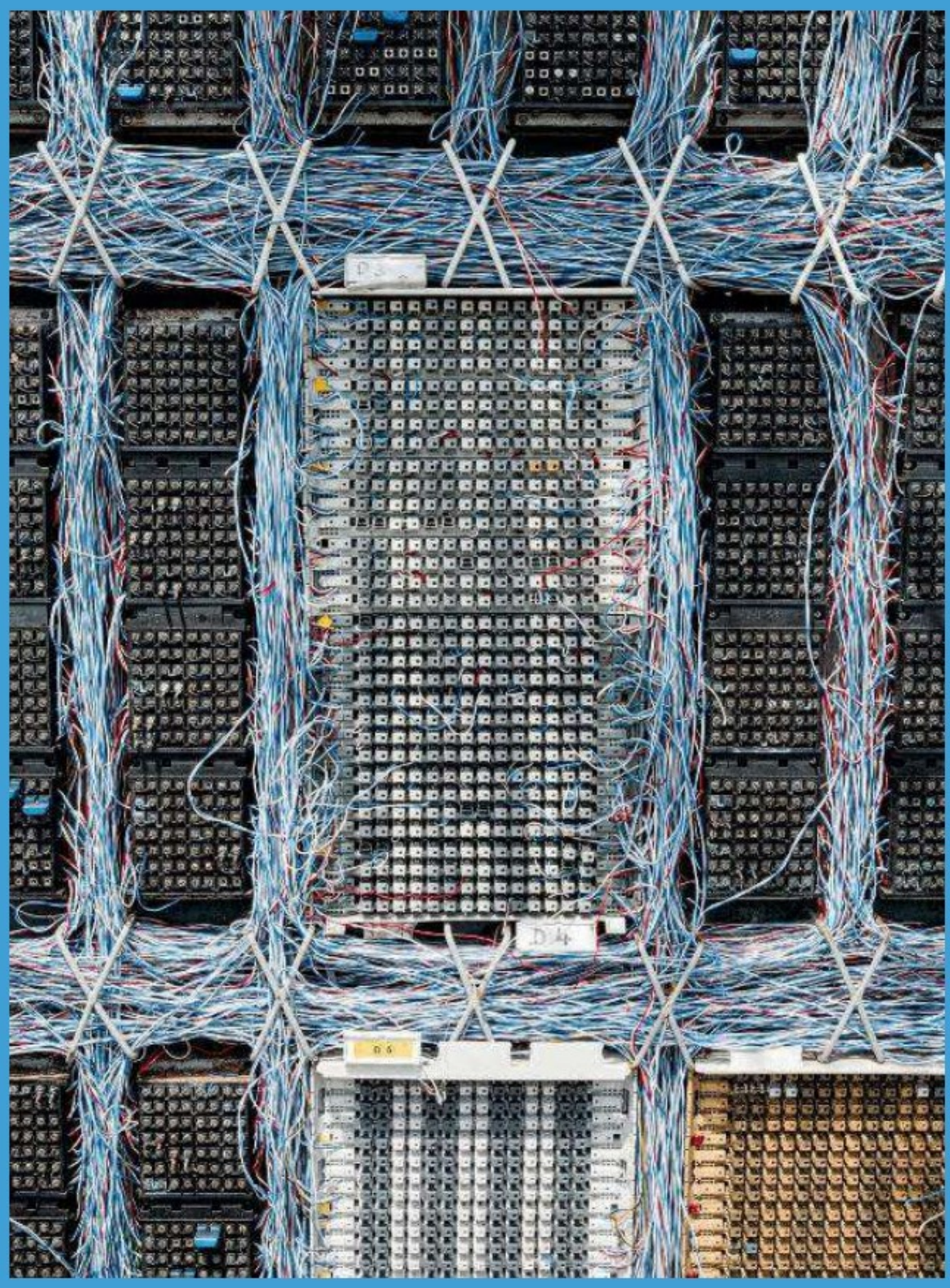


Amaro (Secret City Records/Modulor). Sortie le 27 février. En concert au Point Éphémère, Paris, le 16 avril.

Manoushka Larouche/Secret City Records

EXPLORE

FESTIVAL DE MUSIQUES EXPÉRIMENTALES



Licences R-2022-004254, R-2022-003944, R-2021-013751, R-2021-013749. *Explore* © Vincent Migeat agence VU

DU 10 AU 13 AVRIL 2026

LAURIE ANDERSON
CATERINA BARBIERI
NUIT EXPÉRIMENTALE AU MUSÉE
MUSIC PROMENADE – 30 ANS DES CNCM

AVEC LES CENTRES NATIONAUX DE CRÉATION MUSICALE (CNCM), INA GRM, MUSICA, L'ONCEIM, ENSEMBLE 0, ENSEMBLE DEDALUS, ÉCONOMAT REDEYEF ET BEGAYER, COLLECTIF COAX...

CONCERTS

CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE DE PARIS

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

VILLE DE PARIS

FONDATION LOUIS ROEDERER
MÉCÈNE EXCLUSIF DU FESTIVAL EXPLORE

MOUVEMENT

Les Inrockuptibles



NEWS FROM PLANET ZOMBIE de The Notwist

Avec son indie rock arty, rêveur ou énergique, le groupe allemand continue de raconter le monde avec des mélodies craquantes.

Il y a des groupes qui se créent autour de quelques références et qui, à partir de ce point de départ, tracent un sillon assez logique, entre apprentissage et émancipation. Et puis il y a The Notwist. Depuis son émergence au tout début des années 1990, la formation allemande multiplie les métamorphoses, battant quasiment Radiohead sur le terrain de la curiosité musicale et des prises de risque. Au point que, sans la voix rêveuse et mélancolique de Markus Archer en guise de fil rouge, on pourrait croire à plusieurs entités séparées. Cette bande d'aventuriers du studio a connu une incarnation grunge, voire punk hardcore, sur un trio d'albums inauguraux qui, aujourd'hui, semble provenir d'une réalité alternative.
Le groupe a ensuite mis la pédale douce sur la distorsion pour greffer sur son indie rock du jazz (*Shrink,* 1998), de l'electro (le chef-d'œuvre *Neon Golden* en 2002) ou du néo-classique (les cordes et cuivres de *The Devil,You + Me,* 2008). Mais jamais une couleur musicale n'a pris le pouvoir sur les autres tant The Notwist procède par touches avec ce goût pour le collage et l'expérimentation douce. Cette dimension métamorphe s'explique par un appétit pour les collaborations et la démultiplication. Chaque membre a toujours mené en parallèle d'autres projets – ni moins ni plus importants – et, à lui tout seul, Markus Archer a fait partie de Lali Puna ou de Ms. John Soda. La composition du groupe a aussi influé sur l'ambiance générale et le départ en 2014 de Martin Gretschmann (alias Console), celui qui pourvoyait à la programmation des machines, a marqué un recul de l'électronique. Écrit et enregistré par Markus Archer, son frère Micha et Cico Beck avec la participation active de leurs accompagnateurs live, *News from Planet Zombie* emprunte d'ailleurs volontiers le chemin d'un folk-rock poétique habillé de guitares, de clarinette et de trombone (*Teeth, Like This River* ou la fragile *Who We Used to Be*).
La voix de Markus Archer, doublée par celle de l'Américaine Enid Valu, sonne avec clarté et vulnérabilité comme sur *Red Sun,* magnifique reprise en apesanteur de Neil Young. L'autre partie de ce neuvième album dichotomique opère telle une boucle, signant un retour au rock électrique et énervé. Mais, contrairement aux exutoires d'il y a plus de trente ans, l'imparable single *X-Ray, The Turning* ou *Silver Lines* ne sacrifient pas la mélodie à l'énergie. À l'aise dans cet équilibre, les rockers arty allemands vieillissent bien, toujours inspirés et surprenants.



Vincent Brunner

News from Planet Zombie (Morr Music/Bigwax). Sortie le 13 mars. En concert au Trabendo, Paris, le 24 avril.

HEN'S TEETH d'Iron & Wine

Le folkeux américain Sam Beam signe sur un mode organique et finement ciselé un appel à la chaleur humaine.

Les dents de poule n'existent pas, et c'est bien pour cette raison que Sam Beam, alias Iron & Wine, a choisi cette expression pour ce nouvel album qui a vu le jour tandis qu'il enregistrait son précédent effort, *Light Verse* (2024, où l'on avait eu la joie d'entendre la voix de Fiona Apple), à Laurel Canyon, dont le passif boisé ne cesse de nourrir la créativité du guitariste. Lequel, cependant, a refusé de brider ses compositions, citant le baroque *Astral Weeks* (1968) de Van Morrison sur *Singing Saw,* ou Nick Drake et Caetano Veloso sur *Defiance, Ohio*.
Autour de lui, son sextuor d'instrumentistes dévoué·es à l'étoffe musicale voluptueuse, mais non dénuée du groove sinueux que l'on connaît de Beam, qui, sur *Wait Up* et *Robin's Egg,* s'allie au travail harmonique des chanteuses Sarah Jarosz, Aoife O'Donovan et Sara Watkins, du trio I'm with Her. De la majestueuse introduction *Roses* à la conclusion *Half Measures,* tous ces morceaux revêtus de cordes arrangées par Paul Cartwright (dont on salue la finesse de l'approche) servent des récits souvent amoureux. Ils appellent la chaleur humaine dans un monde auquel il vaut mieux échapper à la première occasion, pour mieux célébrer ce qui n'est plus, ou pas assez, puis le chercher dans le moindre recoin d'une chambre ou dans l'immensité de l'océan. Qu'importe la dentition de la volaille et le poids du réel, *Hen's Teeth* nous offre une nouvelle lumière. Fragile mais persistante.



Sophie Rosemont

Hen's Teeth (Sub Pop/Modulor). Sortie le 27 février.

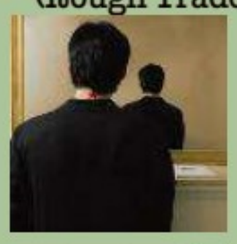
La playlist de mars

01 Gorillaz *The God of Lying* (feat. Idles)
Extrait de l'album *The Mountain* (Kong)



→ On retrouve beaucoup du groove avachi du fondateur *Clint Eastwood* dans ce *God of Lying*. Avec, en bonus non négligeable, la voix traînante de Joe Talbot accompagnant celle de Damon Albarn.

02 The Sophs *Goldstar*
Extrait de l'album *Goldstar*
(Rough Trade Records/Wagram)



→ Nous avions fait l'an dernier de The Sophs l'un de nos plus solides espoirs pour 2026. En embrassant plusieurs styles en à peine plus de trois minutes, *Goldstar* confirme cette intuition.

03 Morrissey *Make-Up Is a Lie*
Extrait de l'album *Make-Up Is a Lie*
(Sire Records/Warner)



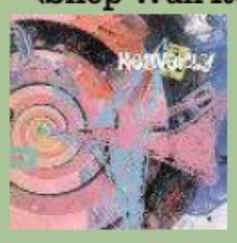
→ *"I found myself in Paris"*, chante-t-il d'une voix intacte, digne du meilleur des Smiths, sur une guitare hispanisante. Brexitophile convaincu exilé à L.A., Morrissey semble se rouvrir à l'Europe.

04 The Notwist *X-Ray*
Extrait de l'album *News from Planet Zombie* (Morr Music/Bigwax)



→ Plus de vingt-cinq ans de carrière n'ont en rien altéré la folie des Allemands qui, sur cet *X-Ray* psychotique, balancent sans coup férir leurs décharges électriques.

05 Heavenly *Excuse Me*
Extrait de l'album *Highway to Heavenly*
(Skep Wax Records)



→ Trente ans de silence et un retour que nul·le n'attendait, sauf quelques fans. Heavenly reprend les affaires et délivre un titre indie tout droit venu des *nineties*.

06 Kim Gordon *Not Today*
Extrait de l'album *Play Me*
(Matador/Wagram)



→ Sur le premier extrait de *Play Me*, l'icône noisy s'amuse d'elle-même, de son image, semble se jouer de nous sans rien céder sur sa rigueur et sa séduction musicales.

07 Prostitute *Judge*
Extrait de l'album *Attempted Martyr*
(Mute/PIAS)



→ Marre du postpunk ? Essayez Prostitute, qui revient au punk des origines en mettant tous les potards dans le rouge, molardant ses paroles dans un maelström informe.

08 Marlon Magnée *Plus fort que toi*
Extrait de l'album *Dark Star*
(Disque Pointu/Idol)



→ Pour sa première aventure solo, Marlon Magnée se lance dans une sorte de rockab' synthétique inspiré des Stray Cats et imbibé de ces touches psyché qui faisaient La Femme.

09 15 15 *Fafāru*
Extrait de l'album *Mārara* (S76/Wagram)



→ Beaucoup de mondes se croisent au sein du collectif 15 15, où se heurtent puis se fondent les traditions chorales polynésiennes, un reggaeton ralenti et des flows paisibles.

10 Apparat *Hum of Maybe*
Extrait de l'album *A Hum of Maybe*
(Mute/PIAS)



→ Sascha Ring, moitié de Moderat, surprend une fois encore avec ce morceau planant aux pulsations obsédantes.

11 Peaches *Fuck Your Face*
Extrait de l'album *No Lube So Rude*
(Kill Rock Stars)



→ Toujours libre de ses mots *("I'm a horny little fucker")* et radicale dans son electro rentre-dedans, la Canadienne reste droite dans ses boots.

12 Nathan Fake *Slow Yamaha*
Extrait de l'album *Evaporator*
(InFiné/Bigwax)



→ Le Britannique poursuit sa quête infinie sur des dancefloors brumeux où l'inventivité s'insinue dans nos cortex pour les matrixer.



↑ *USA*, 1959.
Image extraite de l'exposition *The House* de Lee Shulman/The Anonymous Project au Hangar, Bruxelles, visible jusqu'au 17 mai dans le cadre de la 10e édition de PhotoBrussels Festival.

13 LB aka Labat *I Never Party in Paris*
Extrait de l'album *Feel So Good around U*
(Because)



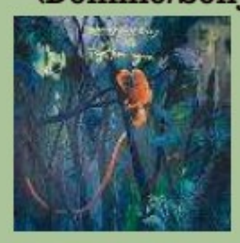
→ À quel point de la French Touch en sommes-nous ? 2.0, 3.0, 4.0 ? Une seule certitude, le gars et sa house filtrée nous ment quand il prétend n'avoir jamais fait la fête à Paris.

14 Bill Callahan *The Man I'm Supposed to Be*
Extrait de l'album *My Days of 58*
(Drag City/Modulor)



→ Sous ses airs de ballade dépouillée dans ses prémices, *The Man I'm Supposed to Be* prend peu à peu une ampleur à la mesure du timbre grave de son précieux interprète.

15 Bonnie "Prince" Billy *They Keep Trying to Find You*
Extrait de l'album *We Are Together Again*
(Domino/Sony Music)



→ Will Oldham râcle ici son country-folk jusqu'à l'os pour atteindre une épure à peine troublée de quelques cordes discrètes et régner en maître sur une certaine Americana.

←
Retrouvez ici la playlist de mars disponible sur Deezer, Spotify et Qobuz.

Les jours d'après

LE FILM DU MOIS - Les Inrocks - LE FILM DU MOIS -

Suivant une poignée de survivant·es, *Justa* cartographie les traumatismes d'une région ravagée par le feu. Sans sensationnalisme, Teresa Villaverde porte un regard d'une grande beauté sur cette nature et ces corps meurtris, contraints à cohabiter.



Nous n'avions pas eu de nouvelles de Teresa Villaverde depuis sa rétrospective au Centre Pompidou en 2019. Avec *Justa*, la cinéaste portugaise ne signe pas un retour spectaculaire, mais une réapparition à bas bruit : un film né des incendies particulièrement meurtriers qui ont ravagé le cœur du Portugal en 2017, porté par une beauté non pas incandescente, mais plutôt lestée du chagrin qui vient après la combustion. *"Les gens ont fondu ou se sont consumés. Personne ne sait si les cercueils sont vides ou pas. Le bitume a fondu, et les gens qui étaient là aussi"* : c'est une enfant, Justa, qui constate l'horreur et prononce ces mots difficiles, assise à l'arrière d'une voiture traversant des forêts de pins et d'eucalyptus meurtries.

Justa n'est pas un film sur la catastrophe en elle-même, mais sur l'impossibilité d'en sortir, poursuivant une constellation de survivant·es – la fillette éponyme, son père brûlé, une vieille femme aveugle, un adolescent qui joue au foot dans les cimetières – qui continuent à habiter un monde déjà mort. Plutôt que de reconstituer l'événement, Villaverde filme des corps, des paysages, des architectures contaminés par l'après. Sa mise en scène installe une véritable géographie du traumatisme : collines arides traversées de routes blanches, éoliennes figées comme des totems industriels, maisons reconstruites mais évidées.

Et les corps sont filmés comme des surfaces pénibles. Voir le visage et le corps entièrement brûlés du père suspend le regard : ni choc ni pathos, mais une présence qui impose de cohabiter avec l'irréversible, comme si le feu avait cessé d'être un événement pour devenir un état. Aux paysages calcinés – troncs noirs, terre retournée – répondent des chambres muettes et figées, des maisons symétriques, des espaces domestiques sans saveur. À l'intérieur, même des objets factices (fleurs artificielles, statues attablées) introduisent une inquiétante étrangeté, comme si le quotidien n'était plus qu'une reconstitution posthume. À l'extérieur, la nature n'offre aucune consolation : elle partage l'état des personnages, fatiguée, cramée, endolorie.

Cette esthétique de l'après irrigue toute la dramaturgie. *Justa* ne filme pas des rescapé·es héroïques, mais des survivant·es sans mode d'emploi. Les gestes sont suspendus, les dialogues, fragmentaires, les regards, opaques. Le deuil devient une atmosphère, un bruit de fond. Si le feu n'est jamais filmé, il hante chaque plan. Villaverde opère ainsi un geste radical : dépouiller le film de tout contexte explicatif, de toute anecdote sociale, de toute psychologie illustrative. Il ne s'agit pas de raconter

des vies, mais d'isoler ce qui, dans une vie, ne passe pas. Cette collecte de portraits endeuillés qui ne parviennent pas à s'extraire de leur affliction se fait dans un travail remarquablement précis de la lumière, dans une relation hautement charnelle à l'image : noirs profonds, couleurs mates, zones d'ombre qui ne cherchent pas à être éclaircies. Et lorsque le film tente d'adopter le point de vue subjectif de cette femme aveugle, la nature devient une auréole floue et géante. Puis des bruits de loups et d'oiseaux émergent ici et là par petites touches, disent que le monde est d'abord une vibration. Parce que plus grand-chose n'arrive à circuler par le dialogue dans le film. C'est probablement pourquoi la jeune Justa s'intéresse à la survie des deux derniers rhinocéros blancs, demande qu'on lui parle des animaux de France. C'est peut-être là que le film touche à une forme de beauté la plus pure : en suggérant que la faune et la flore ne sont pas des ressources de consolation pour l'humanité, mais des colocataires précaires. Aimer la nature devient une contradiction insupportable : comment continuer à chérir ce qui a détruit ? Villaverde ne résout pas ce paradoxe, elle l'habite en empruntant une douce pente vers la fable animaliste. Un horizon qui n'enlève rien au lourd chagrin irrépressible pesant d'un bout à l'autre du film. Ce vert des collines, ce vert fragile, n'est pas une promesse : c'est la couleur de ce qui brûlera à nouveau. **Arnaud Hallet**

Justa de **Teresa Villaverde**, avec **Madalena Cunha**, **Betty Faria**, **Ricardo Vidal** (Por., Fra., 2025, 1 h 28). En salle le 25 février.





PILLION de Harry Lighton

La culture biker LGBTQI+ BDSM acclimatée aux codes de la comédie romantique. Un entrechoc ironique qui ne manque pas de drôlerie et de séduction.

La dialectique hégélienne du maître et de l'esclave est-elle soluble dans une *romcom* ? C'est le pari amusant de *Pillion* (“siège arrière”, donc la place du soumis dans la culture biker queer), premier long métrage du jeune réalisateur anglais Harry Lighton. Que cherche l'esclave ? Selon Hegel, la conscience de soi. C'est ce que n'avait jamais éprouvé le timide Colin (touchant Harry Melling) avant que le fantasmatique Ray (Alexander Skarsgård, parfait en macho cuir irréel) ne lui désigne une place : à ses pieds.

Une place aux antipodes de toutes celles qu'il avait occupées jusque-là : au milieu et à égalité des autres dans sa chorale LGBTQI+ ; sur le trône de l'enfant chéri dans sa famille, formée d'un père et d'une mère presque excessivement aimant·es. C'est une des dynamiques les plus amusantes de *Pillion* : papa et maman (en lutte contre un cancer, beau détail sur lequel le film ne thésaurise pas d'un point de vue dramatique, mais qui opère comme une vanité à peine esquissée à la marge du film) veulent absolument que leur grand fils gay s'épanouisse dans son homosexualité. Lequel ne veut la vivre que dans l'asservissement choisi. L'émancipation passe par de drôles de chemins – toujours conflictuels, même quand la figure de la loi est aussi amène et progressiste que ces charmants parents. Et la conscience de soi ne saurait être produite que par l'aperçu frissonnant de sa propre néantisation.

La dialectique entre Colin le *sub* et Ray le *dom* ne vise pas à une inversion des places. Mais au comblement de l'écart. Or, l'écart, c'est la condition du désir. Colin voudrait que Ray le traite en égal, en petit ami, en amoureux, mais le désire en maître. Chacun cherche à tuer ce qu'il désire (et on passe d'Hegel à Oscar Wilde). C'est la jolie résolution de *Pillion*. Comme dans un conte, le vœu le plus fleur bleue du héros se réalise. Le *master* devient le temps d'une journée de rêve un prince charmant. Dès lors, plus rien n'est possible sinon la plus complète dissipation de tout. Comme dans une version sitcomisée et *cheesy* de *Théorème* (Pasolini, 1968), Ray n'était-il pas un ange initiateur – et donc, peut-être, juste un rêve ? Que s'est-il déposé lorsqu'un rêve s'est évaporé ? Le film se clôt sur l'amorce d'une réponse.

Jean-Marc Lalanne

Pillion de **Harry Lighton**, avec **Harry Melling, Alexander Skarsgård, Douglas Hodge** (G.-B., Irl., 2025, 1 h 46). En salle le 4 mars.

DEUX FEMMES ET QUELQUES HOMMES de Chloé Robichaud

Sous des airs légers, une fine observation du couple hétéro et de ses contradictions.

Derrière leurs fenêtres mitoyennes, Florence et Violette s'observent avec la curiosité distraite de deux voisines qui n'ont, a priori, rien à se dire. L'une est en congé maternité, à vif, débordée par ce qu'elle ressent, l'autre est sous antidépresseurs et ne ressent plus grand-chose. *Deux Femmes et quelques hommes* prend ce point de départ pour glisser, avec une certaine désinvolture, vers une comédie de mœurs. Chloé Robichaud y filme d'abord le couple hétérosexuel comme une situation légèrement absurde, usée, dont on ne sait plus très bien quoi faire. Les appartements de Florence et Violette, étroits et cloisonnés, deviennent le décor idéal d'une comédie de l'enfermement contemporain qui interroge ce que la monogamie produit sur les corps.

Particulièrement inspiré par l'écriture de la série, le film oscille entre des gags burlesques reposant sur l'exagération et une mécanique extrêmement fine des situations comiques, comme l'inversion de la prise d'antidépresseurs entre Florence et son compagnon. Au départ assigné à la femme, le traitement change de main, comme si la dépression était devenue un bien domestique partagé. Le film renverse ainsi la logique de la pathologisation : ce n'est plus seulement le corps féminin qu'il faut réparer, mais bien le couple dans son ensemble, voire l'homme lui-même, soudain confronté à son propre effondrement.

Ce sont alors des corps fatigués qui se remettent en mouvement, dont la sexualité retrouvée devient un terrain d'expérimentation où se reconfigurent les rapports de pouvoir, de genre et de couple. La libido y circule comme une énergie émancipatrice, capable à la fois de reconnecter les personnages à eux-mêmes et de fissurer l'ordre sexuel dominant. *Deux Femmes et quelques hommes* préfère laisser ses figures dans cet état de mouvement instable : la révolution sexuelle qu'il esquisse est un déplacement intime, joyeusement bancal. **Ludovic Béot**

Deux Femmes et quelques hommes de **Chloé Robichaud**, avec **Karine Gonthier-Hyndman, Laurence Leboeuf, Félix Moati** (Can., 2025, 1 h 40). En salle le 4 mars.



Chris Harris/Memento · Les Alchimistes

LA DANSE DES RENARDS de Valéry Carnoy

Un premier film étrange et prometteur sur la construction d'un jeune sportif.



Camille (Samuel Kircher, en photo) et Matteo sont meilleurs amis. Mais quand Camille, promu à un avenir de grand boxeur, se blesse, leur lien se délite. C'est à la croisée de deux genres dont raffole le jeune cinéma francophone que se situe *La Danse des renards* : d'un côté, le film de métamorphose, depuis que Julia Ducournau en a redoré le blason ; de l'autre, le film de sport comme révélateur des abus dont les jeunes filles et garçons sont victimes. Pris au croisement de ces deux sentiers, le premier long métrage de Valéry Carnoy fait pourtant le choix de ne jamais s'engager totalement vers l'un ou vers l'autre. Tout en glanant les signes qui nous font le reconnaître instantanément (un *coming of age* au naturalisme légèrement chahuté par son milieu, son étrange décor et la présence quasi fantastique d'un renard rôdeur), *La Danse des renard* se départ peu à peu de ses attendus, se dépouille et trouve sa voie. Si la métamorphose s'opère de façon presque invisible (comme l'est cette douleur fantôme et tenace qui ronge le bras de Camille mais qu'aucun médecin ne peut expliquer), quelque chose bouge chez le jeune homme, frétille comme un secret resté trop longtemps enfoui sous la peau.
Déclassé de sa condition de garçon par ses congénères fermement attachés à leur virilité dont ils ne cessent de donner des gages, Camille, à l'écoute d'une mélodie de trompette (très belle scène suspendue en pleine forêt) ou rivé au regard d'un adversaire qui souffre, semble fendre l'armure pour embrasser d'autres sens (émotion, empathie, sensibilité à fleur de peau). Derrière l'itinéraire de cette mue inversée, Valéry Carnoy a la juste intuition de raconter aussi en sous-texte le privilège, celui d'un champion au corps blanc, à pouvoir la réaliser. Précieuse attention à l'encontre des autres garçons (car c'est avant tout un film de bande) et délicate manière de ne pas les accabler pour mieux cerner les ombres avec lesquelles ils se débattent. **Marilou Duponchel**

La Danse des renards de **Valéry Carnoy**, avec **Samuel Kircher**, **Yoann Blanc**, **Fayçal Anaflous** (Bel., Fra., 2025, 1 h 34). En salle le 18 mars.
Retrouvez le portrait de Samuel Kircher p.20.

Les Films du Poisson

SUPER !

PRÉSENTE

27 février 2026
BELLE AND SEBASTIAN
PERFORMING TIGERMILK
Le Grand Rex
Paris

11 mars 2026
SIGRID
Cabaret Sauvage
Paris

12 mars 2026
MARO
Salle Pleyel
Paris

24 mars 2026
UNKNOWN MORTAL ORCHESTRA
Le Trianon
Paris

27 mars 2026
ICHIKO AOBA
Salle Pleyel
Paris

28 mars 2026
SPRINTS
Cabaret Sauvage
Paris

28 mars 2026
STEPH STRINGS
Trabendo
Paris

31 mars 2026
BRIGITTE CALLS ME BABY
Trabendo
Paris

03 avril 2026
CAVETOWN
Élysée Montmartre
Paris

15 avril 2026
ACOPIA
La Maroquinerie
Paris

07 mai 2026
ONEOHTRIX POINT NEVER
Salle Pleyel
Paris

18 mai 2026
PHOSPHORESCENT
Point Éphémère
Paris

03 juin 2026
COBRAH
Élysée Montmartre
Paris

17 novembre 2026
ZIMMER90
Élysée Montmartre
Paris

Réservations sur DICE

WWW.SUPERMONAMOUR.COM

PÉDALE RURALE d'Antoine Vazquez

Derrière ce titre génial, le portrait gracieux d'un trentenaire qui participe à l'organisation d'une Pride en pleine campagne.

"L'air est mauvais, mais je respire! Là-bas l'air est bon mais j'étouffe!", disait Fabrice Luchini en 1984 dans *Les Nuits de la pleine lune* d'Éric Rohmer au sujet de cette opposition vieille comme le monde entre la ville et la campagne.
Quitter son village, sa petite ville, monter à Paris et trouver dans la grandeur de la capitale le repos et la sûreté de l'anonymat : le trajet a été souvent emprunté par nombre de films, de romans et par tous·tes celles et ceux qui ont un jour rêvé de se dissoudre dans la foule.

Avec *Pédale rurale,* premier long métrage au titre génial, Antoine Vazquez, 36 ans, passé par l'École documentaire de Lussas, bifurque et filme quelqu'un qui, lui, est resté.
Benoît, la trentaine, yeux bleus, boucles dorées, profil d'ange, comme tout droit sorti d'un Botticelli, vit en Dordogne pas loin de là où il a grandi, au grand air, dans une maison, son abri. Il y cultive son jardin comme on cultive un secret et évite de s'épancher sur les douleurs de l'enfance d'un petit garçon homosexuel isolé en ruralité. Vazquez, en ami, dessine le portrait gracieux, joyeux mais teinté de tristesse passée de cet être en convalescence qui se raconte et se dévoile progressivement – il sera notamment question de son parcours amoureux, de son goût pour le chant lyrique, la danse, pour la nature ou encore pour le tissage, pratique ancestrale dont le film possède le raffinement et cette même agilité dans la façon qu'il a d'entremêler les différents fils de son récit.
Pédale rurale est bouleversant, rare parce qu'on ne voit pas beaucoup de personnages comme Benoît (si ce n'est peut-être chez Alain Guiraudie), peu à peu amené à sortir de sa chrysalide solitaire pour embrasser le collectif et participer à l'organisation d'une Pride en pleine campagne. Avec cet horizon bienvenu, *Pédale rurale* devient alors le lieu d'une émancipation, d'une prise de conscience politique et d'une réappropriation pour Benoît qui, d'abord réticent face au mot "queer" – confondu avec "cuir" au début du film par une amie, amusant lapsus – et à toute la dimension politique qu'il convoque, finira par l'embrasser.
Marilou Duponchel



Pédale rurale d'**Antoine Vazquez** (Fra., 2025, 1 h 24). En salle le 4 mars.

ORPHELIN de László Nemes

Oscarisé pour *Le Fils de Saul*, le réalisateur hongrois revient avec un mélodrame ambivalent.

Si la question de la paternité ne cesse de hanter le cinéma de László Nemes, oscarisé en 2016 pour *Le Fils de Saul,* c'est qu'il semble retracer le chemin d'une filiation plus grande, celle d'une identité historique familiale marquée par les pires drames du XXe siècle.
C'est donc dans le contexte d'une nation orpheline, abandonnée par le monde occidental au lendemain de l'insurrection de Budapest de 1956, que s'articule son nouveau film. Inspiré par l'enfance de son père, le cinéaste raconte l'histoire d'Andor, un petit garçon juif qui grandit entre sa mère et le fantôme d'un père héroïque mort dans les camps. En réalité, il est le fruit d'une relation qu'on devine forcée entre sa mère et l'homme qui accepta de la cacher pendant la guerre. Un ogresque boucher de province, interprété (en hongrois) par l'excellent Grégory Gadebois.
Si chaque personnage est composé avec talent, c'est surtout autour de celui de la mère (superbe Andrea Waskovics) que vient se cristalliser le meilleur du film. Incapable de tendresse mais tolérant sans broncher les bêtises de son enfant comme une alliée implacable, elle reste profondément ambivalente, surtout lorsqu'il s'agit d'accepter le retour de son ancien tortionnaire (ou sauveur, on ne saura jamais). Parfaitement conscient que le sentiment de réel se cherche dans l'étrangeté humaine, Nemes soulève aussi un questionnement extrêmement complexe sur la manière dont sont gérés les traumatismes à travers les époques.
Avec son final sur grande roue et ses intrigues parallèles quelque peu superflues, le cinéaste semble se cramponner à un désir de grand mélodrame populaire sans pour autant renoncer à une écriture auctoriale extrêmement dense, qui fait malheureusement perdre au film un peu de sa substance. Un bémol formel, qui n'empêche pas *Orphelin* de toucher à une certaine vérité intime et transgénérationnelle qui ne laisse pas indifférent·e. **Maud Tenda**

Orphelin de **László Nemes**, avec **Bojtorján Barabas, Andrea Waskovics, Grégory Gadebois** (Hon., 2025, 2 h 13). En salle le 11 mars.





ORWELL : 2 + 2 = 5 de Raoul Peck

À travers les derniers mois de la vie de l'écrivain, un vademecum bienvenu sur la fabrication d'un État totalitaire.

Après les superbes *I Am Not Your Negro* (2016) sur James Baldwin (César et Bafta du meilleur documentaire) et *Ernest Cole, photographe* (2024), Raoul Peck réalise un documentaire sur les dernières années de George Orwell et sur *1984*, le dernier roman de l'écrivain britannique publié juste avant sa mort, début 1950. Mêlant comme à son habitude des textes de celui qu'il a choisi pour modèle (lus ici par Éric Ruf), des images d'archives montrant Orwell et son époque, et des extraits des différentes adaptations cinématographiques de *1984*, Raoul Peck nous rappelle qu'Orwell sut, comme personne avant lui, décortiquer la méthode qui permet à une tyrannie de s'établir dans une démocratie. Peck, qui est haïtien, sait ce qu'est une dictature : l'histoire d'Haïti est celle d'une succession de catastrophes politiques, de prises en main (par la France, par les États-Unis) de l'un des premiers morceaux d'Amérique envahis par les Blancs – soit Christophe Colomb en personne.

Peck dit d'Orwell : *"Il a tout vu. Tout analysé. Tout prédit."* C'est qu'Orwell, en écrivain, a bien compris que le totalitarisme advient certes par l'ultrasurveillance (le fameux Big Brother) mais surtout par la langue (ce qu'il nomma la "novlangue", terme qui est resté), son pouvoir performatif, qui permet à n'importe quel·le abruti·e sûr·e d'elle ou lui d'affirmer les plus évidentes contrevérités et de les imposer comme des vérités éternelles à celles et ceux qui veulent bien y croire, par bêtise, par cynisme ou opportunisme. Un film à la fois inspiré, très élaboré et puissamment pédagogique, limpide mais jamais pesant, qui devrait nous aider à lutter contre les passions tristes qui nous menacent. Un vademecum qui tombe à pic. Hélas. **Jean-Baptiste Morain**

Orwell : 2 + 2 = 5 de **Raoul Peck** (É.-U., 2025, 2 h). En salle le 25 février.

Bridgeman/Le Pacte

EPICENTRE FILMS PRÉSENTE

PAR LA RÉALISATRICE DE "OS MUTANTES"

SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES 1998

JUSTA

UN FILM DE
TERESA VILLAVERDE

AU CINÉMA LE 25 FÉVRIER

CAHIERS CINEMA · Les Inrockuptibles · QUE TAL PARIS? · FUNDAÇÃO CALOUSTE GULBENKIAN

WWW.EPICENTREFILMS.COM

LE TESTAMENT D'ANN LEE de Mona Fastvold

Dans ce biopic audacieux mais éreintant, Amanda Seyfried incarne avec fièvre une figure mystique du milieu du XVIIIe siècle.



Hybride et débridé, le troisième film de la cinéaste norvégienne raconte les tribulations d'Ann Lee, leader des Shakers, cette secte protestante née dans l'Angleterre du milieu du XVIIIe siècle avant de s'exporter par l'intermédiaire de sa fondatrice et incarnation messianique vers la Nouvelle-Angleterre. Comme on le découvre dans le film, la particularité de ces Shakers réside dans un culte fait de danses et de chants répétitifs, aboutissant à une forme de transe collective, et dans une injonction au célibat obligatoire, à l'égalitarisme et à la plus stricte chasteté.
À la fois comédie musicale, drame historique et biopic, *Le Testament d'Ann Lee* déroule son programme chargé avec une Amanda Seyfried se jetant à corps perdu dans ce rôle de messie abstinente et bigote. Fragmenté, répétitif et sensoriel, le film vise lui aussi une forme de transe formelle, d'épuisement de ses spectateur·rices, avec la croyance qu'un public éreinté est un public heureux. Vous êtes prévenu·es.
Coécrit avec Brady Corbet, compagnon de la cinéaste, *Le Testament d'Ann Lee* forme avec *The Brutalist,* sorti il y a un an, un étrange diptyque sur la solitude du rêve américain. Ce n'est pas le fruit du hasard, puisqu'en plus d'écrire à quatre mains (Mona Fastvold est également coscénariste des trois films de Corbet) et de travailler sur leurs tournages respectifs (elle a dirigé la seconde équipe de *The Brutalist,* et lui, celle du *Testament d'Ann Lee*), le couple partage une même photographie aussi virtuose, chargée et minutieuse qu'une peinture à l'huile de style baroque.
Les deux films suivent enfin les pas d'un même type de personnage principal : un·e immigré·e débarquant à New York avec l'ambition d'y bâtir une grande œuvre (religieuse ou architecturale), tout en étant hanté·e par des violences sexuelles et des traumatismes terribles, traversant la vie comme une quête solitaire insatiable. On se sent dès lors, devant *Le Testament d'Ann Lee,* un peu comme devant *The Brutalist* : admirant l'ouvrage et son audace, mais regrettant deux films repliés sur eux-mêmes et étouffants de démonstration formelle.
Bruno Deruisseau

Le Testament d'Ann Lee de **Mona Fastvold**, avec **Amanda Seyfried**, **Lewis Pullman**, **Tim Blake Nelson** (G.-B., É.-U., 2025, 2 h 10). En salle le 11 mars.



ALTER EGO de Nicolas et Bruno

Une farce réjouissante, servie avec double dose du grand Laurent Lafitte.

Rimbaud a écrit : *"Je est un autre."* Borges lui a répondu : *"Le plus vrai, c'est l'autre."* Le duo Nicolas et Bruno (*La Personne aux deux personnes,* 2008 ; *Le Grand Méchant Loup,* 2013…) se sont mis à deux pour leur rétorquer : *"Hélas, l'autre est mieux que moi."* Alex Floutard (Laurent Lafitte), modeste employé chauve marié avec Nathalie (l'exceptionnelle actrice qu'est Blanche Gardin, rappelons-le), découvre que son nouveau voisin de lotissement, Axel Chambon (Laurent Lafitte), est son sosie mais "en mieux" : cadre dynamique à belle chevelure et sans scrupule, son épouse est une bombe, etc. Alex va s'escrimer à lutter contre sa propre pusillanimité pour éliminer ce crétin prétentieux qui plaît un peu trop… *Alter ego* rappelle certains films des frères Farrelly quand ils ne menaient pas des carrières séparées et que le thème du double les fascinait (*Dumb and Dumber, Fous d'Irène, Deux en Un,* etc.) comme il fascine Nicolas et Bruno. Est-ce aussi génial ? Non. Mais on rit bien, grâce notamment à Laurent Lafitte qui est l'un des plus grands acteurs comiques français (*La Femme la plus riche du monde* au cinéma, *La Cage aux folles* version comédie musicale au théâtre). Il en fait parfois trop ; mais peut-on dire que Louis de Funès en faisait trop ? Valère Novarina, le grand metteur en scène récemment disparu, trouvait que non (relire son génial texte *Pour Louis de Funès*). Laurent Lafitte est drôle parce que contrairement à d'autres, il ne craint pas d'être ridicule. Il n'a pas peur de déroger. **Jean-Baptiste Morain**

Alter ego de **Nicolas** et **Bruno**, avec **Laurent Lafitte**, **Blanche Gardin**, **Olga Kurylenko** (Fra., 2026, 1 h 44). En salle le 4 mars.

Tandem Prod · Searchlight Pictures

IS THIS THING ON? de Bradley Cooper

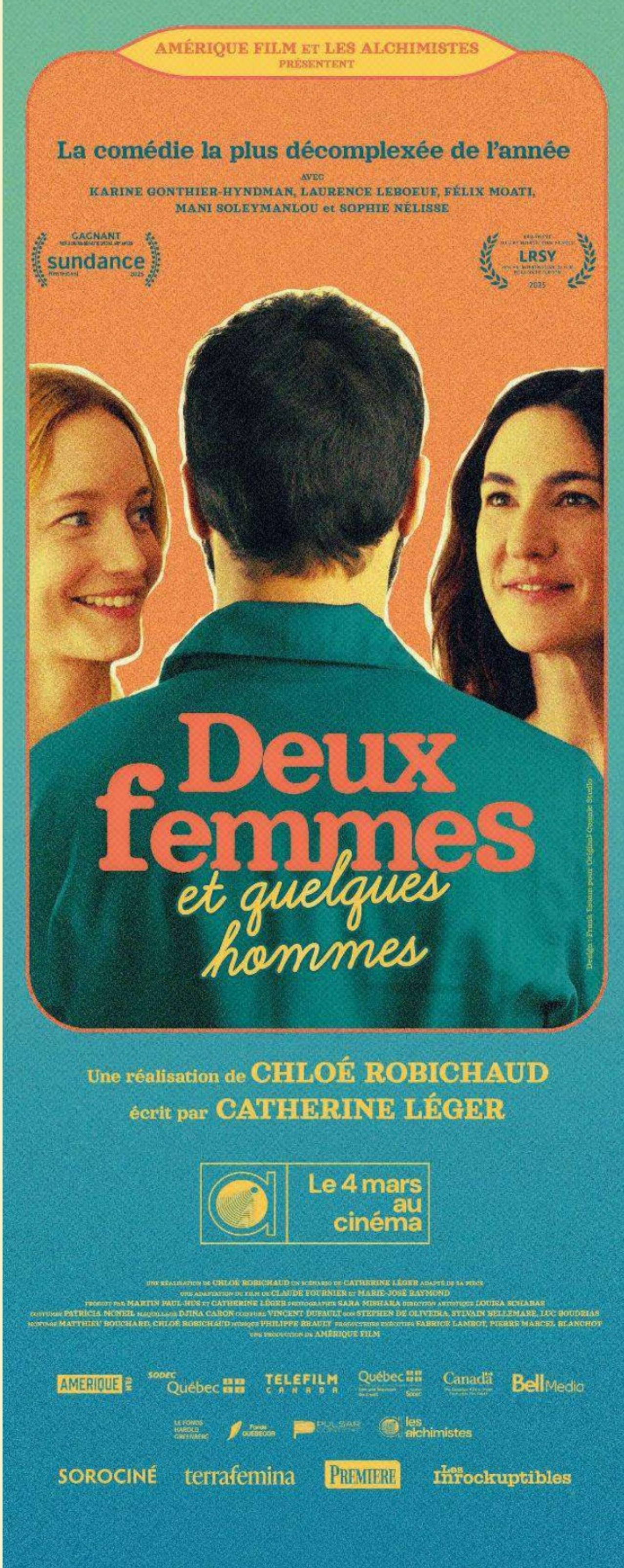
Un peu sommaire dans sa représentation du stand-up, cette comédie new-yorkaise réussit à peindre avec justesse l'inconfort existentiel d'une vie de couple.

Troisième réalisation pour Bradley Cooper, qui renonce ici au rôle de héros du film (il fait tout de même une apparition comique d'ami stoner) : celui d'Alex (Will Arnett), père en instance de divorce décidant, sur un coup de tête, de monter sur la scène ouverte d'un club de stand-up et d'entamer secrètement une double vie de comédien qui lui sert de béquille thérapeutique. Inspiré par la vie de l'humoriste anglais John Bishop, *Is This Thing On?* en déplace l'action à New York, au prix d'un raccourci un peu risible (c'est la porte du Comedy Cellar que pousse Alex – non, on ne se faufile pas comme ça dans un open mic dans le club le plus célèbre du monde) qui pourrait n'être qu'un détail s'il n'illustrait une certaine déconnexion du film avec son propre terrain. Cooper en effet ne comprend pas grand-chose au stand-up, ou ne s'y intéresse pas : Alex n'est pas drôle, en soi pourquoi pas, mais surtout il ne tient pas sa scène, n'a aucune alchimie avec le public. Il est filmé assez étrangement, en très gros plan, réduisant l'assistance à un flux de rires enregistrés. Manière de le piéger dans un bocal, ou plus certainement de se complaire dans l'idée naïve d'un art strictement introspectif, qui ne serait que celui d'un épanchement narcissique et donc débarrassé de toute sa part organique, dialoguée. C'est que le stand-up est ici moins une finalité qu'un moyen, une surface de projection pour un récit de remariage où l'écriture se fait plus subtile et incarnée. À cet endroit, *Is This Thing On?* parvient à être un film juste, soucieux d'embrasser dans le même geste les malentendus et la complicité d'un couple incapable de s'apaiser pleinement ni dans la séparation ni dans la réconciliation : une sorte d'inconfort existentiel irréductible, délicat à dépeindre, et qui laisse à l'esprit que Bradley Cooper, pour s'être un peu raté, reste un cinéaste véritable. **Théo Ribeton**

Is This Thing On? de **Bradley Cooper**, avec **Will Arnett, Laura Dern, Andra Day** (É.-U., G.-B., 2025, 2 h 04). En salle le25 février.



Searchlight Pictures



DANS LA FORÊT HERZOG

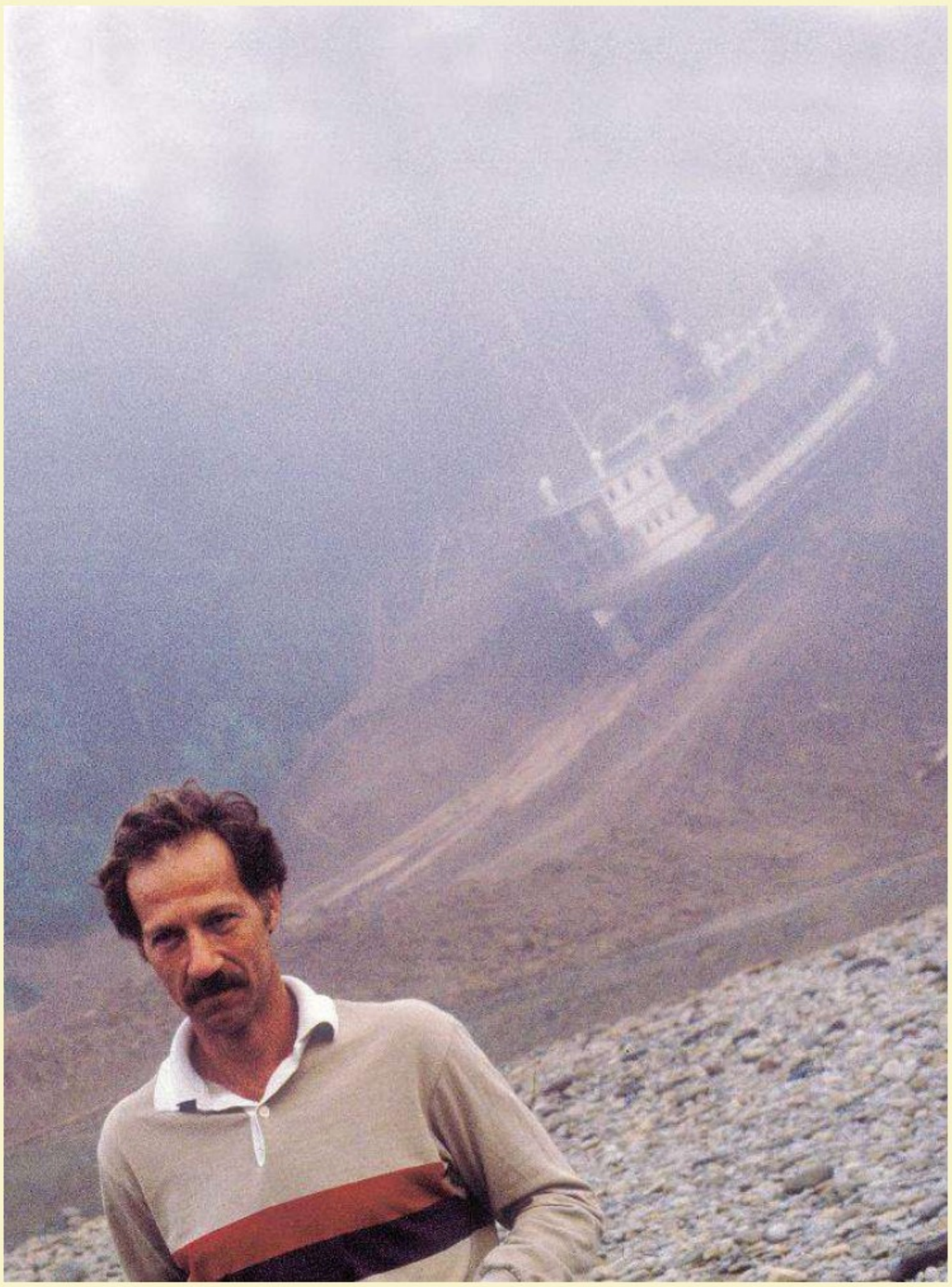
En trois salves consécutives, plongée dans la filmographie protéiforme, tour à tour lyrique, baroque ou documentaire, du mythique cinéaste allemand. Une œuvre pour apprendre à survivre dans le monde tel qu'il est.

Œuvre tentaculaire, éparpillée entre fiction et documentaire, incision anthropologique et trip hallucinogène, le cinéma de Werner Herzog ne cesse de sonder ce point de rupture entre l'être humain et le monde qu'il habite. Intitulée *Les Odyssées de Werner Herzog*, la rétrospective consacrée à une vingtaine de ses films réalisés avant les années 2000 propose moins un parcours chronologique qu'une cartographie mentale, structurée en trois chapitres thématiques qui racontent la riche cosmologie herzogienne.

Après un premier mouvement consacré à *La Nature* l'automne dernier, la rétrospective se poursuit en salle le 25 février avec son second versant, *Le Chaos*. Dans cette partie de son œuvre particulièrement désespérée, Herzog ausculte les failles de la civilisation moderne à travers des figures marginales et des récits d'exclusion qui font vaciller l'ordre social ou moral. Il faut rappeler que le chaos, chez Herzog, n'est jamais spectaculaire. Il s'inscrit dans les corps et les institutions, et surgit lorsque les cadres censés protéger l'individu révèlent leur violence latente. Qu'il filme une communauté prisonnière d'un centre de redressemen (*Les nains aussi ont commencé petits*, 1970), un être vierge de toute socialisation tel l'enfant sauvage de Truffaut (*L'Énigme de Kaspar Hauser*, 1974), un homme jeté dans les marges du rêve américain (*La Ballade de Bruno*, 1977) ou une ville rongée par la peste (*Nosferatu*, 1979), Herzog raconte toujours la même histoire : celle d'un monde social incapable d'accueillir l'altérité autrement que par la contrainte ou l'exclusion. Le cinéaste déplace ce chaos sur un plan métaphysique : la contamination du mal ne surgit pas de l'extérieur mais circule déjà dans les corps, les villes et les rituels sociaux. Cette intuition traverse aussi les documentaires de Herzog, où le réel semble déjà contaminé par une force obscure qui excède toute explication rationnelle. Dans *Leçons de ténèbres* (1992), les paysages koweïtiens ravagés par les puits de pétrole en feu sont filmés comme les vestiges d'un monde post-humain, saisi après la chute. Avec *Ennemis intimes* (1999), en revenant sur sa relation avec l'acteur Klaus Kinski (cinq films tournés ensemble), le cinéaste donne une clé à l'ensemble de l'œuvre. La folie y est montrée comme force créatrice, énergie noire et dangereuse mais nécessaire pour affronter un monde fondamentalement hostile.

De la fiction au documentaire, Herzog décrit une civilisation dont l'équilibre repose précisément sur une violence diffuse, invisible, constamment reconduite. Il ne s'agit pas de filmer la folie comme anomalie, mais comme symptôme. Le chaos n'est pas l'effondrement de l'ordre mais son produit. C'est en cela que les œuvres de ce second cycle dialoguent avec la même inquiétude philosophique, nourries de romantisme noir et d'une profonde méfiance envers les promesses de la modernité. La rétrospective s'achèvera le 22 avril avec le cycle *Le Rêve*, composé notamment de *Fitzcarraldo* (1982), *Signes de vie* (1968), *Cœur de verre* (1976) et *Woyzeck* (1979). Dans l'ultime étape de cette odyssée, Herzog persiste alors à chercher, dans l'utopie et l'obsession, un antidote pour survivre au monde tel qu'il est. **Ludovic Béot**

Rétrospective *Les Odyssées de Werner Herzog*. Cycle *Le Chaos* en salle le 25 février ; cycle *Le Rêve* en salle le 22 avril.



←
Werner Herzog dans la jungle amazonienne, sur le tournage de *Fitzcarraldo* (1982).

Courtesy Potemkine Films

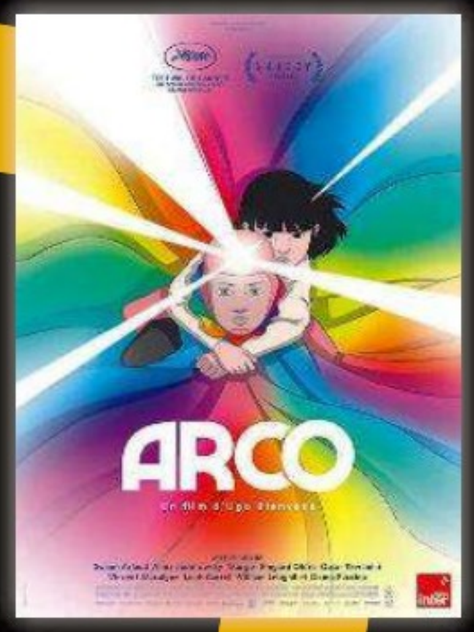
COUP DE CŒUR

LA SÉLECTION VIDÉO RECOMMANDÉE PAR NOS VENDEURS

LA FNAC AIME













2 TITRES ACHETÉS

10€* OFFERTS EN EUROS FIDÉLITÉ

*Offre réservée aux adhérents du 01/03/2026 au 15/04/2026, sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité pour l'achat de 2 titres de la sélection. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 10€ en euros fidélité. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

fnac.com

VOUS ALLEZ ADORER ADHÉRER À LA CARTE fnac+



VICTOR COMME TOUT LE MONDE de Pascal Bonitzer

Un comédien qui ressemble beaucoup à Luchini, habité comme lui par Victor Hugo, retrouve sa fille. Une comédie en miroir, tendre et bizarre.

Il y a chez Fabrice Luchini, qui aime tant se déclarer de droite qu'on finit par en douter, une dilection pour la dualité, l'ambivalence, donc la nuance. Ce film très singulier en témoigne. Comme en témoignait déjà le *Jean-Philippe* (2006) assez réussi de Laurent Tuel, où un fan absolu de Johnny Hallyday prénommé Fabrice (joué par Luchini), projeté dans un monde où Johnny n'existe pas, part à la recherche de Jean-Philippe Smet (joué par Hallyday), patron d'un bowling, et tente de faire advenir, enfin, Johnny la star Le titre du film vient de Jules Renard, qui écrivit cette phrase absurde qui sonne si vraie : *"Victor Hugo est si grand qu'on ne s'aperçoit même pas qu'il s'appelle ridiculement Victor, comme vous et moi."* Ce "*tout le monde*" dit quelque chose de ce film à plusieurs. Cette œuvre, Fabrice Luchini, dont on connaît la passion pour Hugo (il n'est pas le seul, mais lui en a fait un spectacle pour la scène), en est à l'initiative, l'a produite, en a suivi l'écriture avec la scénariste Sophie Fillières avant sa mort, fin juillet 2023 – il était même question qu'elle le réalise. Et c'est Pascal Bonitzer, l'ex-mari de Sophie Fillières mais aussi le réalisateur d'un des meilleurs films de Luchini, *Rien sur Robert* (1999), qui le met finalement en scène. Il y a du monde et du beau, ici ; et pas de hasard. *Victor comme tout le monde* est bel est bien un film original sur un double (donc lui et pas lui en même temps) que se crée Luchini : habité par Victor Hugo, le comédien Robert (le vrai prénom de Luchini) Zucchini ("courgette", en italien) ne va cesser de rencontrer des gens qui s'y intéressent, comme cette troupe d'actrices dont sa fille qu'il ne connait pas et qu'il ne parvient pas à retrouver a fait partie. Il vieillit et s'attendrit. Comme disait Melina Mercouri dans *Jamais le dimanche* de Jules Dassin, *"à la fin, tout le monde va à la plage"* – à Guernesey, et tout est bien et finit bien. Un film bizarre, tendre et si beau. **Jean-Baptiste Morain**

Victor comme tout le monde de **Pascal Bonitzer**, avec **Fabrice Luchini**, **Chiara Mastroianni**, **Marie Narbonne** (Fra., 2026, 1 h 28). En salle le 11 mars.

WOMAN AND CHILD de Saeed Roustaee

Un drame iranien aux rouages si impeccablement huilés qu'il finit par manquer un peu de singularité.

Mahnaz, mère séparée de deux enfants, s'apprête à se remarier avec un collègue ambulancier. Mais ce dernier se montre, dans les dernières étapes de la formalisation du mariage, finalement plus intéressé par la sœur de sa fiancée. Dans le même temps, le fils turbulent de Mahnaz se fait exclure de l'école et va, tandis que ses grands-parents s'épuisent à le garder, devenir le centre d'un tragique accident.
Il y a, dans le troisième film de Saeed Roustaee, comme dans les deux précédents de celui qui est en train de s'imposer comme "le nouveau prodige" du cinéma iranien, quelque chose d'à peu près impeccable, irréprochablement subtil dans l'écriture de l'engrenage, de la fatalité tragique d'une société quintessentiellement malade.
Mais il y a aussi ce sentiment d'une distance permanente, de sociologue ou de médecin légiste ; et par ailleurs, coexistence assez paradoxale, une tentation mélodramatique, l'attrait de la tragédie hurlante et lacrymale.
Cocktail qui n'est pas sans rappeler celui de son modèle évident, Asghar Farhadi, et qui produit le même effet d'étude de mœurs à la fois riche et étriquée pour public *Télérama,* d'une sophistication soit trop sentimentale, soit pas assez. Film sans bavure, auquel manquera toujours pourtant une case indicible de singularité réelle. **Théo Ribeton**

Woman and Child de **Saeed Roustaee**, avec **Parinaz Izadyar**, **Sinan Mohebi**, **Payman Maadi** (Iran, 2025, 2 h 11). En salle le 25 février.



Amirhossein Shojaei · Les Films du Losange

LE SON DES SOUVENIRS d'Oliver Hermanus

La réminiscence d'une romance secrète entre deux étudiants en musicologie, à classer entre Kelly Reichardt et James Ivory.



UPI

Le romantisme est-il en retour de hype ? Après quelques décennies de postmodernité ricanante, on a dernièrement le sentiment de retrouver plus régulièrement des films embrassant pleinement leur destin de tire-larmes amoureux, déluges de sentimentalisme exacerbé, et notamment quand Paul Mescal est à l'écran. Avec son titre de roman Harlequin, *Le Son des souvenirs* s'affiche en bon représentant de ce retour au cœur, qui évoque aussi par son élégance feutrée et son cadre historique corseté les mélodrames de James Ivory. Au début du XX^e^ siècle, deux étudiants américains en musicologie se rencontrent, nouent instantanément une complicité artistique et amoureuse. Le film d'Oliver Hermanus va alors soigneusement se tenir sur une corde raide, où le récit évite les étapes attendues de l'amour interdit, du rejet des autres ou de soi-même (Lionel et David s'aiment discrètement, mais sans tourments honteux ni retenue), mais ne bascule pas pour autant dans la passion pleine et entière : la relation relève plutôt d'un compagnonnage, d'une sérénité commune et d'une certaine pudeur qui est la condition même des sentiments éprouvés. C'est surtout que la musique tient ici une place prépondérante, et pas seulement illustrative. Le voyage entrepris par les deux ex-étudiants pour recenser, sur des dispositifs d'enregistrement primitifs, des chansons folkloriques glanées dans la campagne nord-américaine, est bien sûr une évasion amoureuse mais garde tout de même, dans sa vocation première, quelque chose de véritablement poignant. Une quête de la douceur perdue au plus profond de la rudesse du monde, au chevet des anonymes de l'Histoire, qui évoque les westerns de Kelly Reichardt et tient aussi lieu de rappel à la morale mélancolique du film, que l'on pourrait résumer ainsi : que ce soit une chanson ou un amour, rien n'est plus beau que ce qui est à jamais perdu, mais dont il reste pourtant une trace. **Théo Ribeton**

Le Son des souvenirs d'**Oliver Hermanus**, avec **Josh O'Connor**, **Paul Mescal**, **Chris Cooper** (É.-U., 2025, 2 h 09). En salle le 25 février.

« Tendre, complice et combatif »
TROIS COULEURS
Pédale Rurale
(RÉEL) SÉLECTION FRONT(S) POPULAIRE(S) 2025
Chéries Chéris 2025 FESTIVAL DU FILM LGBTQIA & +++ DE PARIS
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM D'AMIENS
un film de
Antoine Vazquez
AU CINÉMA LE 4 MARS
Libération CAHIERS DU CINEMA Les Inrockuptibles têtu·
conception graphique : MARC LAFON

LA SÉRIE DU MOIS - LA SÉRIE DU MOIS - LA SÉRIE DU MOIS -
Les Inrocks

In the mood for money

Blossoms Shanghai ou l'émergence du capitalisme effréné en Chine vue par Wong Kar-wai : une fresque chorale où l'on retrouve tout ce qui fait le charme et le génie du Hongkongais.

On ne l'oubliera jamais : le génie intense de Wong Kar-wai a traversé les décennies pour placer le réalisateur hongkongais parmi les grand·es créateur·rices de formes. De *Chungking Express* à *2046*, en passant par *Happy Together* ou *In the Mood for Love*, son style a défini une époque, marquant le cinéma de son empreinte mélancolique, tissant de sidérantes odyssées intimistes et pop. Depuis 2013 et *The Grandmaster* – qui faisait suite au moyen *My Blueberry Nights*, sorti en 2007 –, on le croyait figé dans le temps, prêt à la retraite. Mais le revoilà avec une série tournée pour la télévision chinoise, *Blossoms Shanghai*. Pas moins de trente épisodes qu'il a tous réalisés, diffusés pour la première fois en 2023. Une folie douce d'abord destinée au marché asiatique et à ses plateformes, mais que l'aura de Wong, 67 ans, fait arriver jusqu'à nous.
Nous entrons dans la géographie personnelle de l'artiste, né à Shanghai (où il a conservé de la famille) avant d'émigrer vers Hong Kong à l'âge de 5 ans. Adaptée d'un roman de Jin Yucheng paru en 2013, la série se déploie telle une saga autour des premières années de la bourse dans la ville-phare du capitalisme chinois.

Fondé en 1990, le Shanghai Stock Exchange a affolé les compteurs. Située majoritairement dans cette décennie, voici *"la plus grande explosion de richesses de l'histoire"*, comme l'explique la voix off. Dans les huit épisodes que nous avons pu voir, *Blossoms Shanghai* capte une ère de transformations, sujet que Wong Kar-wai a embrassé dans tous ses films saturés de personnages égarés dans les rets de l'histoire et du temps, et pris dans leurs rêves de grandeur.
Le récit choral s'appuie sur la figure d'un ancien ouvrier devenu magnat de la finance. Surfant avant les autres sur les possibilités délirantes du libéralisme moderne, M. Bao (Hu Ge) se construit un personnage à la fois élégant et malin. Autour de lui, rivaux et amoureuses entrent dans la danse. Nous arpentons Huanghe Road, artère riche en restaurants et néons, où les deals, les amitiés et les amours se font, se défont. Un décor vintage par son atmosphère (boiseries, luminaires à l'ancienne) et ultra-contemporain dans son rapport clinquant à l'argent. Effets de ralenti, transparences, angles décalés, stylisme impeccable,





musique omniprésente : on retrouve ce qui a fait la réputation formelle du cinéaste, une sophistication rare dans le monde des séries longues, quand il faut tenir le cap sur plusieurs dizaines d'épisodes.
Est-ce vraiment le plus intéressant à retenir de *Blossoms Shanghai*? Pas vraiment. Chercher les traces des anciens films de WKW est un jeu cinéphile comme un autre, voué aux regrets. Car la nostalgie d'un cinéma perdu n'a pas vraiment d'avenir. On se retrouve bien sûr en territoire familier; on note que l'acteur principal rappelle Tony Leung Chiu-wai, sublime égérie masculine du cinéma de Wong, sans que ce ne soit le fond de l'affaire.
La série n'est pas *Twin Peaks: The Return* (la somme d'une vie doublée d'une cérémonie des adieux, grande œuvre terminale de David Lynch) version Wong Kar-wai. C'est presque tout le contraire, ce qui fait le sel de cet objet étonnant.
Formatée pour le support télévisuel dans la veine des C-dramas (drames chinois), *Blossoms Shanghai* est bavarde, collée aux joutes verbales de personnages qui jouent leur avenir à chaque seconde. Wong filme cette profusion de paroles comme une longue chorégraphie, captant des vies transactionnelles (les nôtres, finalement) à la vitesse de l'éclair, avec pas mal d'humour. Il s'amuse manifestement beaucoup, à la recherche constante d'une énergie vitale – celle de sa jeunesse de cinéaste? Et si elle ne façonne ni une critique acerbe ni l'éloge béat du système économique qui régit nos vies, la série a le mérite de saisir la folie des hommes et des femmes découvrant le capitalisme le plus effréné – plusieurs épisodes sur une cargaison de polos valent le détour.
Elle montre aussi que, sans atteindre sa grandeur passée, Wong a toujours en lui une immense joie de filmer, désormais proche de la comédie classique. Une vraie surprise. **Olivier Joyard**

Blossoms Shanghai de **Wong Kar-wai**, avec **Hu Ge**, **Ma Yili**, **Tang Yan**. Sur Mubi à partir du 26 février.

PARADISE de Dan Fogelman

En quittant le huis clos du bunker, cette deuxième saison, toujours drivée par l'architecte de *This Is Us*, opte pour une narration plus éclatée.



"On ira tous au paradis", chantait Michel Polnareff dans son tube de 1972.
"Pas sûr", lui répondait l'an dernier Dan Fogelman, architecte de l'immense mélo familial *This Is Us*, en coulant son art du storytelling et de la forme chorale dans le moule plus codifié des fictions postapocalyptiques.
Trois ans après une série de cataclysmes et de frappes nucléaires ayant rayé du globe la majeure partie de la civilisation, quelques milliers d'individus triés sur le volet survivent à Paradise, un immense bunker souterrain où une ville américaine typique a été créée de toutes pièces sous un soleil artificiel surplombant cet univers sous cloche à l'inquiétante familiarité et au fond de l'air vicié.
Soupçonné à tort d'être impliqué dans l'assassinat du Président, l'agent du Secret Service Xavier Collins (Sterling K. Brown) menait une contre-enquête qui levait le voile sur les secrets entourant les origines et le fonctionnement de l'abri. Après avoir affronté la maîtresse des lieux Sinatra (Julianne Nicholson), il quittait Paradise pour partir à la recherche de son épouse Teri (Enuka Okuma), qui aurait survécu à l'extérieur.
Plus fragmentée, la deuxième saison rebat les cartes avec audace au risque de perdre en clarté. Son premier épisode s'attache par exemple à la survie d'une jeune femme à Graceland, la maison-musée d'Elvis Presley où elle semble inconsciemment rejouer l'enfermement de Priscilla, avant de se raccorder à l'intrigue principale dans les toutes dernières secondes. Cet art de la digression semble approfondir l'éthique de Dan Fogelman : après avoir donné au moindre souvenir familial la dimension d'un monde, il replie l'humanité sur quelques trajectoires singulières, affirmant que chaque vie mérite d'être contée.
Raccord avec l'air angoissé du temps, *Paradise* quitte le huis clos du bunker (où s'épanouissaient récemment des séries comme *El Refugio atómico* ou *Fallout*) pour traverser une Amérique dévastée. Moins inspirée que *The Last of Us* dans ses visions postapocalyptiques, la série patine dans un sous-texte religieux et une promotion des valeurs familiales éculée. Elle parvient néanmoins à nous saisir dans ses boucles temporelles et mémorielles, qui creusent les personnages pour mieux les guider vers la lumière. L'arme au poing et la larme à l'œil, *Paradise* n'a pas fini de nous émouvoir. **Alexandre Büyükodabas**

Paradise de **Dan Fogelman**, avec **Sterling K. Brown**, **Julianne Nicholson**. Sur Disney+.

SÉRIES MANIA RÉSISTE

Que verra-t-on cette année lors de la grande manifestation lilloise ?

Pour sa seizième édition (la septième à Lille), Séries Mania plonge dans les secousses de l'époque, avec une sélection où l'esprit de résistance se taille la part du lion. On pense à la nouvelle série d'Hagai Levi, *Etty*, qui raconte les dernières années de la grande écrivaine mystique Etty Hillesum à Amsterdam durant la Seconde Guerre mondiale. Ou, en compétition, à la franco-espagnole *Anatomie d'un instant*, sur une tentative de coup d'État fasciste à Madrid durant les *seventies*, tandis que l'américaine *The Audacity* propose une satire aiguë de la Tech californienne, dont les dirigeant·es se compromettent un peu plus chaque jour.

Côté français, on attend avec curiosité *Eldorado* (avec notamment Karim Leklou), qui revient sur l'affaire Elf, un scandale financier dans le milieu du pétrole, ainsi que *Paolo* (Compétition internationale), minisérie thriller de Sébastien Marnier *(L'Origine du mal)* sur les liens troubles entre deux hommes. Sans oublier la très excitante *Camarades*, comédie sur la fac de Nanterre où se joua la vie et la mort de l'esprit de Mai 68, sous les auspices de Deleuze et Foucault. À voir aussi durant huit jours, en plus d'une cinquantaine de séries dont l'avant-première de *Lucky Luke* incarné par Alban Lenoir, des rencontres et masterclasses avec Jean-Pascal Zadi et l'Anglais Russell T. Davies, créateur mythique de *Queer as Folk*, ainsi qu'une exposition frissonnante, *Même pas peur ! – La passion des méchants*. **Olivier Joyard**



↑ *Etty* d'Hagai Levi.

Séries Mania, à Lille, du 20 au 27 mars. *seriesmania.com*

Ser Baffo/Disney · Reiner Bajo/Arte



UN PROPHÈTE d'Abdel Raouf Dafri et Nicolas Peufaillit

Le remake en série du fim de Jacques Audiard peine à en effacer les défauts originaux mais propose une vision moins tape-à-l'œil du monde carcéral.

En perte de vitesse dans ses propositions de séries françaises depuis l'arrêt du *Bureau des légendes*, Canal+ choisit une valeur sûre : le remake en série d'*Un prophète* (2009) de Jacques Audiard, Grand prix du jury à Cannes et César du meilleur film. Si le réalisateur d'*Emilia Pérez* n'est pas de la partie – remplacé par l'Italien Enrico Maria Artale –, les scénaristes Abdel Raouf Dafri et Nicolas Peufaillit ont tricoté les huit épisodes sur une trame proche de l'originale, mais adaptée à l'époque.

Se joue donc l'émergence irrésistible de Malik, joué par Mamadou Sidibé, dix-sept ans après Tahar Rahim. Ce jeune réfugié comorien travaille comme mule quand la série commence. Blessé dans l'effondrement d'un immeuble insalubre mais confondu par la police, il se retrouve en prison aux Baumettes. Et se lie avec Massoud Djebbari (Sami Bouajila), promoteur véreux et trafiquant, qui veut faire de lui sa chose.

Aux thèmes du film, dont son rapport trouble à une certaine masculinité (toxique ou fascinante, Audiard ne choisissait pas), la série n'apporte aucune nouveauté. Les personnages féminins sont très peu considérés, les poussées homophobes et violentes des narcotrafiquants marseillais, présentées comme de simples données de base. Les échappées "poétiques" vécues par Malik (à travers la littérature) sont elles posées là, comme un contrepoint sans liant.

À son crédit, *Un prophète* coche les cases du polar et du récit d'apprentissage par son rythme et sa durée (huit épisodes bien fournis) qui rendent la série moins tape-à-l'œil que le film, plus observatrice des corps et des sentiments. Le personnage central, taiseux de première catégorie, y est pour beaucoup, même si ce n'est pas assez pour en faire une vraie réussite. **Olivier Joyard**

Un prophète d'**Abdel Raouf Dafri** et **Nicolas Peufaillit**, avec **Mamadou Sidibé**, **Sami Bouajila**, **Salim Kechiouche**. Sur Canal+ à partir du 2 mars.

2025 | 2026 LES PLATEAUX SAUVAGES

09 20 mars | L'INFILTRÉ
OCÉAN
EN VOTRE COMPAGNIE

18 28 mars | FOUILLER BERCER POMPIER
OLIVIER DEBBASCH & ARIANE DUMONT-LEWI
COMPAGNIE PRÈS D'UN LAC

07 18 avr | LES GRANDES ILLUSIONS
LAURENT CHARPENTIER & ARTHUR DREYFUS
THÉÂTRE 0

LES PLATEAUX SAUVAGES
FABRIQUE ARTISTIQUE
ET CULTURELLE DE LA VILLE DE PARIS
5 RUE DES PLÂTRIÈRES, 75020 PARIS

Télérama' Les Inrockuptibles la terrasse sceneweb.fr

BILLETTERIE RESPONSABLE | DE 5€ À 30€ | CHOISISSEZ VOTRE TARIF SANS JUSTIFICATIF
LESPLATEAUXSAUVAGES.FR | 01 83 75 55 70

Photos : Pauline Le Goff | Design : pikmotart.com

CENTRE CULTUREL SUISSE
RETOUR À PARIS
26.03.2026

Librairie
Buvette
Exposition
Spectacle
Concert
Conférence

PERFECT TIDES: STATION TO STATION de Three Bees

Un jeu d'aventure *point-and-click* sensible, inventif et d'une grande justesse dans les pas d'une jeune fille de 19 ans qui voudrait devenir écrivaine. Un diamant perçant.

"Hate this bitch." Mara, 19 ans, n'y va pas avec le dos de la cuillère quand on lui demande ce qu'elle pense d'elle-même. Il y a une part d'ironie à ce moment de *Perfect Tides: Station to Station,* alors que l'aspirante écrivaine est encore éblouie par la "city" (à peu de chose près New York) où, quittant l'île de son enfance (cf. *Perfect Tides* premier du nom), elle est venue faire ses études. Lorsque l'hiver sera venu, on sera plus proche du premier degré, mais ne brûlons pas les étapes : la beauté de *Station to Station* vient de la façon dont il nous fait accompagner son héroïne pas à pas.

Ludiquement, l'œuvre de Meredith Gran s'apparente à un jeu d'aventure *point-and-click* (héritier de *Monkey Island* ou de *Broken Sword*) mâtiné de *visual novel* (pour les dialogues), mais s'autorise des embardées aux marges du genre dont certaines tiennent du pur génie. Exemple : les droits de *Bohemian Rhapsody* sont trop élevés pour l'inclure dans *Station to Station*? Il suffit alors de nous demander de lancer la chanson chez nous et de la synchroniser avec le jeu pour obtenir une fabuleuse séquence de karaoké. Mais le plus fort est peut-être la scène de rupture au téléphone entre Mara et son boyfriend plus âgé, qui semblait parfait mais a une fâcheuse tendance à vouloir contrôler sa vie à distance. Bien choisir ses réponses, ne pas se laisser embobiner… C'est dur, tendu. Et déchirant quand on échoue plusieurs fois d'affilée.

Jouer à *Station to Station,* c'est d'abord partager les envies, les élans et les doutes de Mara à qui le narrateur s'adresse à la seconde personne du singulier, tel le Jay McInerney de *Journal d'un oiseau de nuit*.

Le grand projet de Mara semble être d'enrichir sa vie intérieure, autant par ses lectures – l'échange de livres, de Susan Sontag à Walter Benjamin, tient une place importante ici – que par ses expériences. Les jours se succèdent : son travail à la bibliothèque, les cours, les devoirs à rendre, sa vie amoureuse ou amicale… Puis c'est le retour en train chez maman, à moins que Mara ne squatte encore le canapé de ce bon vieux Daniel pour éviter d'être vue de sa génitrice dans un état peu présentable. Il y a les films au cinéma, les concerts (avec une dose de rhythm game), parfois une partie de jeu vidéo… Une virée à la campagne, une étouffante soirée étudiante. Le tout porté par une écriture renversante. Comment ne pas tomber amoureux·se d'un jeu dans lequel on lit d'un lieu que c'est *"le genre d'endroit où Edith Wharton serait allée voir Richard Hell and the Voidoids"*? Un détail qui n'en est pas un : l'histoire se déroule en 2003, avant l'internet mobile, avant les réseaux sociaux.

Ample et perçant, *Perfect Tides: Station to Station* est de ces jeux qui brassent beaucoup de choses en trouvant toujours l'angle juste, et qui en disent énormément sans en faire des tonnes ni prendre de gants. C'est aussi, après *Videoverse, Consume Me* ou les œuvres de Nina Freeman, un nouvel exemple de jeu très personnel et puissamment romanesque porté par un regard féminin. Un diamant, à fréquenter et conseiller abondamment.

Erwan Higuinen

Perfect Tides: Station to Station (Three Bees), sur PC et Mac, environ 20 €. À paraître sur Switch. Textes intégralement en anglais.



Thtee Bees

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD

ROCK en SEINE

26 › 30 AOÛT 2026

26 AOÛT 2026

TYLER, THE CREATOR

SOMBR

MIKI · RAVYN LENAE ...

27 AOÛT 2026

LORDE

DJO · TASH SULTANA

SAM QUEALY...

28 AOÛT 2026

NICK CAVE & THE BAD SEEDS

THE BLACK KEYS · FRANZ FERDINAND

WET LEG · BIFFY CLYRO

CMAT · KURT VILE & THE VIOLATORS · WILCO...

29 AOÛT 2026

DEFTONES

TURNSTILE · AMYL & THE SNIFFERS · LANDMVRKS

AFI · FCUKERS · LAMBRINI GIRLS · MANNEQUIN PUSSY...

30 AOÛT 2026

THE CURE

INTERPOL

BERTRAND BELIN · DRY CLEANING · SLOWDIVE ...

INFOS ET RÉSERVATIONS : WWW.ROCKENSEINE.COM

RCS : 448 253 344 – Licence N°2 : 1-R-21-2969 – N°3 : 1-R-21-9270 – ILLUSTRATION : Sophia Babari

axs BoursoBank LIDL Volkswagen CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX RATP Les Inrockuptibles L'ÉQUIPE Libération france•tv France Inter



Mémoires du dancefloor

Le livre du mois - Les Inrocks

Avec *DJ*, Anne F. Garréta nous plonge dans les clubs parisiens, berlinois et new-yorkais, lesbiens ou non, où elle a longtemps officié aux platines. Et nous rappelle toute l'énergie subversive de l'underground au moment des dérives fascistes de Trump.

Sophie Totchilkine/Collection Anne F. Garréta



Anne F. Garréta et Andrea en 1984.

Elle avait tellement de notes et de souvenirs qu'elle craignait d'écrire un texte décousu ; d'ailleurs, parfois, elle n'y arrivait pas. Et, finalement, elle est parvenue à faire tenir ensemble toutes les facettes de sa jeunesse, de sa vie entière, de la vie des autres à travers sa pratique de DJ. C'est justement cette structure éclatée et hétéroclite façon scrapbook qui fait le charme inouï du nouveau livre d'Anne F. Garréta. Et même si cette correspondance entre le fond et la forme sonne un brin scolaire, on dira que l'écrivaine pratique ici le sample & remix – des souvenirs samplés et repris, répétés, fondus les uns aux autres, oscillant entre beat léger et beat plus grave. Ça commence au tout début des années 1980 au Katmandou : dans la boîte lesbienne de la rue du Vieux-Colombier, à Paris, Garréta se rend d'abord en fêtarde avec sa compagne, puis seule pour écrire chaque nuit arrosée de whisky, avant d'y devenir enfin DJ, initiée par les bonnes fées du lieu, Momo et Andrea, deux personnages hyper-romanesques qu'on découvrira plus tard.
"DJ, c'est faire danser des corps en manipulant instruments et machines, une fois le son, une fois la musique installés dans l'ère de leur reproductivité technique."
Et puisque technologie il y a, Garréta n'évite aucune description ultra-technique, histoire de nous initier à l'aspect extrêmement matériel et physique de cette pratique. Mais les plus belles pages restent les portraits de ces femmes, issues de tous milieux, qui dansent pour (vivre libres) et qui dansent contre (la mort et l'assignation), dans un temps où il est encore risqué de vivre au grand jour son homosexualité. Les descriptions de ces boîtes disparues, étendards de l'espoir fou, porté par une génération, d'une vie libérée de toute injonction mortifère, prennent aujourd'hui tristement des allures de *memento mori*. Nuits parisiennes (la boîte gay le Saint, le Palace, moins apprécié, et d'autres encore), berlinoises, new-yorkaises (le Limelight, l'Area)…
Les mémoires en forme de déambulation nocturne d'Anne F. Garréta se doublent d'un autre voyage, existentiel, dans les profondeurs de l'underground, à une ère où il était encore une puissance contestataire, une force érotique et subversive dont le dancefloor fut le socle – et la danse, comme la liberté sexuelle qu'elle revendiquait, une arme contre toute forme de normativité et de conservatisme, qui mènent généralement au pire. *"Devenir DJ, c'était fuir, me rebeller contre un ordre diurne du temps et des corps. Déserter la norme. Vivre quand les autres dorment. Me lever tard. Flâner dans la ville, sortir de boîte, me glisser dans une autre, prolonger les nuits jusque dans le jour. Échapper à la classe, au bureau. Échapper à ma classe, sortir de mon état, de mon milieu, pour plonger dans cet étrange milieu, le milieu de la nuit, le milieu des femmes."*
Il y a cette photo, sublime, au milieu du livre (qui en contient plusieurs, selon la charte de la très belle collection de Colette Fellous, "Traits et portraits"), de la jeune Anne en costume aux côtés de la flamboyante Andrea en robe disco rose, jeune femme qui a réinventé sa place dans le monde et a eu assez de panache punk pour claquer un héritage à la vitesse d'un battement de cœur en donnant des fêtes ruisselant d'alcool.
Elle est morte du sida, comme tant d'autres, sonnant le glas d'une époque résolument libertaire. Ce sont ces microsociétés nichées au sein de la société que ressuscite l'autrice de *Sphinx*, avec toute la fraîcheur et l'innocence de la jeunesse, une énergie miraculeusement intacte conservée dans son écriture nerveuse. Sauf que l'absence de mélancolie n'exclut pas la nostalgie chez celle qui vit aujourd'hui dans une banlieue américaine avec femme, enfants, chiens, deux voitures, et surtout dans les États-Unis fascistes de Trump.
Ce n'est pas anodin que ce soit l'épidémie de Covid qui ait déclenché ce qui deviendra l'âme du livre, plus *dark* que primesautière – quand Garréta s'est retrouvée coincée dans sa vie familiale américaine, avec pour réflexe de survie de s'acheter une basse.
"L'épidémie réveillait en moi le souvenir d'une autre, aussi différente que possible, mais dans l'Amérique de Trump, le vieux fond de brutalité raciste, génocidaire, eugéniste remontait irrésistiblement sans plus rien pour le juguler. La facilité avec laquelle puissants et courtisans promettent à la mort et à la désolation leur prochain est merveilleuse." Ce n'est pas non plus un hasard si le livre s'achève dans la campagne française, dans la ferme de ses arrière-grands-parents, dans la chambre même où le frère de son grand-père est mort de ses blessures durant la Première Guerre mondiale.
"Tu comprends qu'il n'y a pas de parachute, qu'il n'y en a plus, qu'il n'y en aura plus jamais, qu'il n'y en a jamais eu. Et que ce dans quoi tu tombes, c'est l'absence de tout parachute." Au début de la pandémie, en 2020, un livre est redevenu à la mode : *Le Monde d'hier* de Stefan Zweig. Il y décrivait la vie à Vienne avant la Première Guerre mondiale, avant la chute sans parachute, tout un monde qui allait définitivement se crasher et disparaître. *DJ* est *Le Monde d'hier* d'Anne F. Garréta.

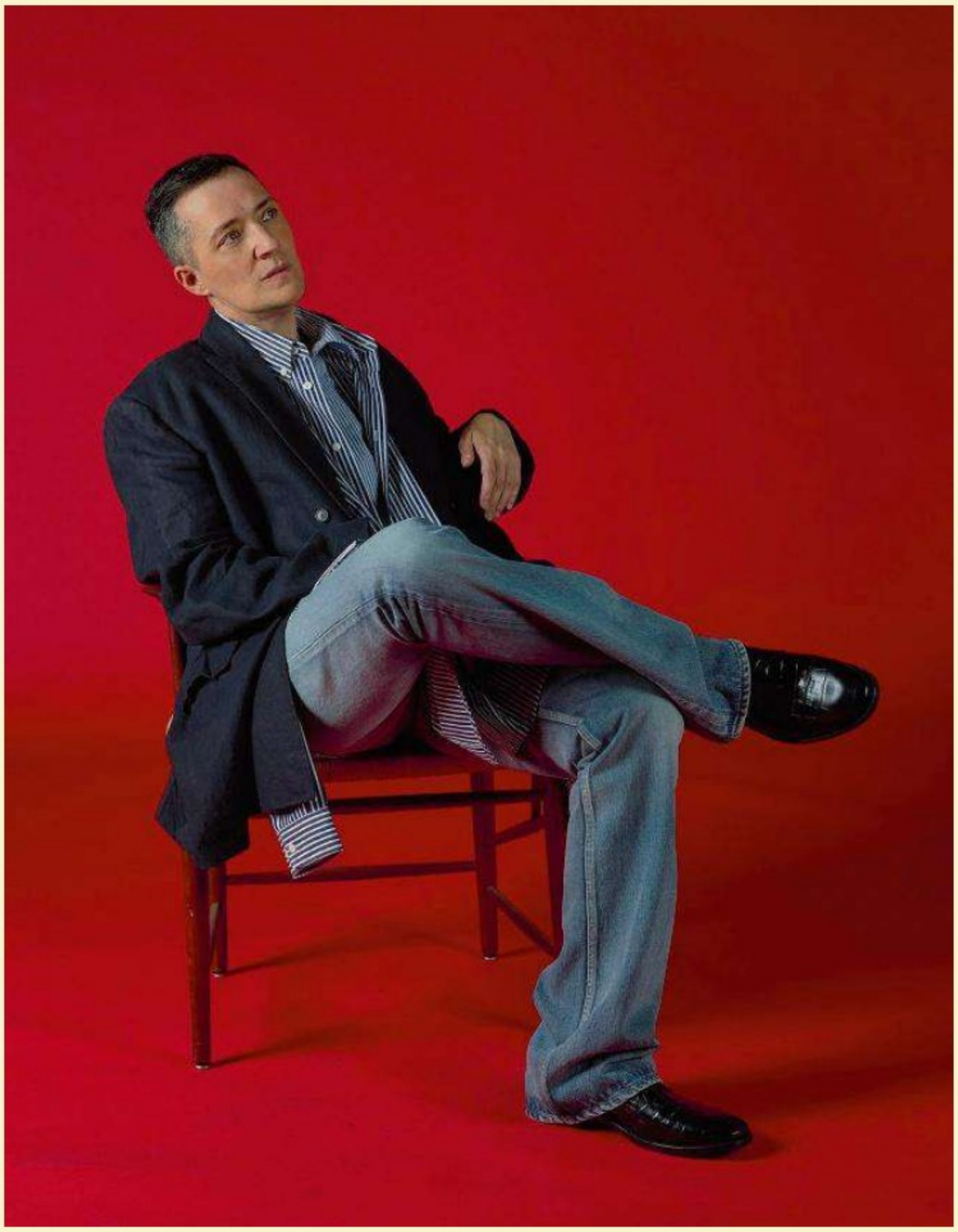


Nelly Kaprièlian

DJ – Portrait de l'artiste en animale nocturne d'**Anne F. Garréta** (Mercure de France/"Traits et portraits"), 256 p., 23,50 €. En librairie le 5 mars.

MÉMOIRES DES ANNÉES DE JEUNE FILLE D'UN HOMME de N. O. Body

Enfin traduits en France, ces mémoires d'une personne intersexe datant du début du XXe siècle sont un beau plaidoyer pour le droit à choisir, aujourd'hui accompagnés d'un essai brillant de Paul B. Preciado.



Ce qui interroge le plus dans ce livre, c'est que le texte du mystérieux N. O. Body ne soit traduit que maintenant en France ; ou que les mémoires d'une personne intersexe furent publiés en Allemagne en 1907, adaptés deux fois en film, traduits en Angleterre dans les années 1990 et accompagnés de textes – introductions, interprétations à n'en plus finir – d'autres personnes.
"Je suis né garçon, on m'a élevé en fille." Karl M. Baer – le vrai nom de l'auteur – naît en 1885 en Allemagne, dans une famille aisée. À sa naissance, un médecin conclut un peu vite que *"la formation semble féminine après un examen superficiel*, ergo *nous avons une fille devant nous"*. Ce fut le cas, et c'est encore le cas, de trop de personnes intersexes, cruellement assignées à un seul sexe à la naissance. N. O. Body raconte ici son enfance et sa jeunesse, vécues comme enfermées dans le corps d'une autre ; un *"chemin épineux"* dont il ne sera délivré qu'en tombant amoureux d'une femme, ce qui le mènera à accomplir sa *"transition"*. On n'en saura pas plus.
Karl M. Baer fut la première personne à se faire opérer pour réassignation de genre, en 1906. On ne révélera rien de plus de ce fascinant récit hybride entre vérité et fiction, qu'on sent truffé d'ellipses. Il faut absolument lire le brillant essai d'une centaine de pages de Paul B. Preciado publié dans le volume à sa suite, *Mon nom est Body*. Il nous apprend que ce texte fut rédigé par N. O. Body comme *"un témoignage nécessaire à justifier sa réassignation sexuelle, tout en cachant les parties de sa biographie qui pourraient remettre en question cette réassignation"*. Aussi, il *"concentre, plus d'un siècle plus tard, toutes les questions de notre époque. Combien y a-t-il de sexes ? Est-il nécessaire d'assigner un sexe à la naissance ?"* C'est tout l'enjeu. À quoi et qui cela sert-il ? Question légitime puisque cela ne semble jamais servir, dans les cas d'intersexuation, l'individu lui-même. La réponse tiendrait dans ce qui est en train de prendre de l'essor à cette époque : les papiers d'identité. C'est au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, nous dit Preciado, *"précisément pendant l'enfance de Karl M. Baer, que l'acte de naissance avec mention du sexe va devenir la technique centrale pour produire l'identité juridique dans les États patriarcaux et coloniaux modernes.* […] *Les guerres et le commerce colonial vont mettre en œuvre 'une révolution de papier' dans l'assignation du sexe, mais aussi dans la gestion raciale. Les documents administratifs seront la principale technique coloniale permettant de naturaliser et légaliser les hiérarchies de sexe et de race. L'attribution de la citoyenneté aussi bien que la gestion de la mobilité des corps seront des questions de papier"*.
Tous les documents médicaux relatifs à Karl M. Baer, toutes ses notes rédigées pour le docteur Magnus Hirschfeld, sexologue révolutionnaire qui accompagna Baer dans sa transition, et qui ont servi de base à ses mémoires, sont détruits dans les années 1930 par les nazis. Baer étant juif, il quitte l'Allemagne en 1938 pour la Palestine (Israël aujourd'hui), y devient agent d'assurances et y meurt en 1956, sans avoir, a priori, écrit d'autres textes, et sans savoir que soixante-dix ans plus tard, il resterait *"notre ancêtre et notre contemporain"*.



Nelly Kaprièlian

Mémoires des années de jeune fille d'un homme de **N. O. Body** suivi de *Mon nom est Body* de **Paul B. Preciado** (Seuil/"La Librairie du XXIe siècle"), traduit de l'allemand par **Sonia Combe** et **Béatrice Masoni**, 272 p., 22 €. En librairie le 13 mars.

Catherine Opie

ASSAUT CONTRE LA FRONTIÈRE de Leïla Slimani

L'autrice franco-marocaine explore son rapport complexe à la langue arabe dans un court texte.

En janvier 2025, Leïla Slimani clôturait sa trilogie familiale sur le Maroc avec *J'emporterai le feu*. Un peu plus d'un an plus tard, elle fait paraître un court essai (né d'une commande du directeur du Festival d'Avignon Tiago Rodrigues) dans lequel elle explore les deux questions qui l'ont habitée pendant la rédaction de ces trois romans. Pourquoi ne parle-t-elle pas arabe ? Et que signifie cette langue pour elle ? Pour y répondre, l'autrice puise avec humilité et précision dans son histoire personnelle et dans les romans qui l'ont constituée. *Assaut contre la frontière* est un récit d'initiation brutal, ancré dans un contexte post-colonial sur fond d'impérialisme culturel européen. Elle raconte son enfance dans un *"paradis multilingue"* où l'on parle les dialectes marocains, le français, l'allemand, où se dessine un rapport joyeux et libre à la langue et aux autres. Une utopie qui vient se briser contre les parois d'un monde travaillé par les injustices, le racisme et le mépris de classe. Pour faire face à ce contexte violent, et alors que le fascisme gagne du terrain partout dans le monde, Leïla Slimani propose d'imaginer une *"Babel heureuse"* construite autour du multiculturalisme et d'une langue vivante qui embrasse son métissage. Son court texte est rempli d'une foi enthousiasmante et particulièrement contagieuse dans l'acte d'écrire. Et dans ces livres qui, en ouvrant nos horizons, font reculer les frontières. **Pauline Le Gall**



Assaut contre la frontière de **Leïla Slimani** (Gallimard/"Blanche"), 80 p., 19 €. En librairie le 19 mars.



Francesca Mantovani/Gallimard

NOUVEAU COMBAT !

Blast, L'Humanité, Les Inrockuptibles, Radio Nova et StreetPress s'unissent pour lutter contre l'extrême droite !



Engagez-vous avec nous !

Disponible en kiosque & sur notre shop

L'EMPEREUR DE LA JOIE d'Ocean Vuong

En rassemblant une petite communauté d'oublié·es du rêve américain, l'écrivain signe un envoûtant roman sur l'onde de choc des tragédies du XXe siècle.

"Bien que les trains ne s'arrêtent jamais dans notre ville, leur sifflement retentit dans les salons à cinq kilomètres à la ronde. Rien ne s'arrête jamais ici, à part nous."
Ce livre est d'abord un lieu. Une zone périurbaine rejetée loin de la ville, entourée des paysages immenses du Connecticut. Là a grandi Hai, jeune garçon de 19 ans qui raconte à sa mère être parti étudier la médecine à Boston, alors qu'il traîne dans les parages et pense à mettre fin à ses jours. Ce roman ambitieux, qui peut donner lieu à différentes lectures, nous parle avant tout de l'Amérique des marges, celles des zones commerciales, des usines à l'arrêt, des lotissements désertés.

C'est ici que Hai rencontre Grazina, vieille dame qui perd la tête et lui sauve la vie. Installé chez elle, il trouve du travail dans un fast-food de la zone commerciale et se lie avec les autres employé·es. On va peu à peu découvrir la vie compliquée de ces gens originaires de divers endroits de la planète. *L'Empereur de la joie* peut donc être lu comme un passionnant texte sociologique sur le travail précaire. Les protagonistes accumulent les jobs pour survivre, connaissent la prison ou la rue, ne tiennent que grâce à l'alcool ou aux opioïdes. Cette plongée chez les perdant·es du rêve américain est une ode à la résistance car, à rebours du dogme libéral, ils et elles ont réussi à créer un îlot d'entraide dans ce lieu sans âme.

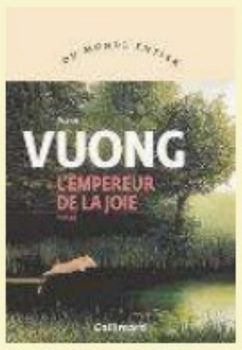
Mais le roman est bien plus que cela, et l'auteur, dont Gallimard publie aussi les premiers poèmes encore inédits en France, nous attrape par la beauté de sa phrase et la délicatesse infinie avec laquelle il traite ses personnages. Ocean Vuong, jeune prodige des lettres américaines qui a connu une renommée internationale dès son premier roman, *Un bref instant de splendeur* (Gallimard, 2021), se garde de les caractériser artificiellement. L'orientation sexuelle, le genre, la couleur de peau sont autant d'identités qui s'additionnent et forment le puzzle unique composant chaque individu. Ces identités ne sont jamais déterminantes ni annoncées dès le départ par l'écrivain mais se dévoilent par éclats, une confidence ou un détail posé comme par inadvertance, au fil d'un texte parfaitement maîtrisé.

Enfin, un autre sujet travaille en souterrain ; le roman semble peu à peu habité par la mort, car tous·tes ont perdu un·e proche, et la guerre est partout. Elle a frappé la famille de Grazina, vieille dame lituanienne qui a échappé aux nazis et aux troupes staliniennes, et celle de Hai, né, comme l'auteur, au Vietnam. Les traumas qui subsistent par-delà les années, les fantômes qui continuent de hanter les rêves et les maisons, la difficulté à se reconstruire, la folie qui guette, la souffrance qui se transmet sans mots d'une génération à l'autre. *L'Empereur de la joie* est un roman sur la perte, et l'on se souviendra longtemps de Hai, jeune garçon inconsolable, qui du haut de ses 19 ans traîne comme il le peut son lot de deuils.

Sylvie Tanette







L'Empereur de la joie d'**Ocean Vuong** (Gallimard/"Du monde entier"), traduit de l'anglais (États-Unis) par **Hélène Cohen**, 25 €. En librairie le 19 mars.

Ciel de nuit blessé par balles suivi de *Le temps est une mère* d'**Ocean Vuong** (Gallimard/"Poésie/Gallimard"), traduit de l'anglais (États-Unis) par **Marguerite Capelle** et **Marc Charron**, 240 p., 8,40 €. En librairie le 12 mars.

Gioncarlo Valentine

VOIR VENIR de Lucile Novat

L'autrice de *De grandes dents* nous plonge dans l'ambiance étrange de la maison d'éducation de la Légion d'honneur.

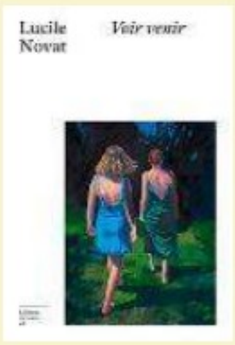


Hugo Paturel

Le pensionnat qui sert de décor au premier roman de Lucile Novat ne ressemble en rien aux vieilles bâtisses qui peuplent habituellement les romans gothiques. Il n'est pas *"gardé par des religieuses dont on voit passer l'ombre le soir sur les murailles"*, mais il se tient *"sur une place ouverte à tous les vents"* à Saint-Denis, en région parisienne. La maison d'éducation de la Légion d'honneur est un cadre hors du temps : une école non mixte où les jeunes *"lycéennes sages comme des images"* portent des uniformes et obéissent à des règles strictes. Pour nous plonger dans cette ambiance mystérieuse, presque vénéneuse, l'autrice choisit le point de vue d'une jeune surveillante, ancienne enfant rebelle devenue étudiante modèle. C'est elle qui nous sert de guide, nous permet de voir ce qui se cache derrière le vernis sage de *"cette horde d'héritières"*. Des histoires de famille honteuses, des deuils, des silences, des traumatismes – comme ceux de ce grand-père harki dont on tait le nom – légués de génération en génération.

On savait Lucile Novat fascinée par les contes de fées : son brillant essai *De grandes dents,* paru en 2024 aux éditions La Découverte, analysait *Le Petit Chaperon rouge* à la lumière du tabou sociétal autour des violences sexuelles intrafamiliales. Son premier roman fascine par sa manière de tisser un récit très contemporain sur un canevas de fictions, de *Frankenstein* au mythe de Cassandre, en passant par l'histoire des rois de France et des *Dents de la mer* de Spielberg.

On y retrouve aussi le goût de Henry James ou de Shirley Jackson pour l'implicite et la sororité magique des séries de sorcières de la fin des années 1990. Ce réseau de références permet à l'écrivaine de raconter ces jeunes filles prisonnières de tout ce qui les a précédées et de questionner ainsi l'héritage, les privilèges sociaux et la place des femmes dans des sociétés corsetées. *Voir venir* est aussi un bouleversant jeu de piste littéraire sur la fragilité de l'adolescence et sur l'amitié, dans toute sa complexité.



Pauline Le Gall

Voir venir de **Lucile Novat** (Éditions du sous-sol/"Feuilleton fiction"), 192 p., 20 €. En librairie le 5 mars.

PANDOLFO + RISBJERG

ON ÉTAIT DES ANGES

Années 1990.
Une bande d'ados traîne son ennui
dans une petite ville de province.
Ils ont 17 ans, ils rêvent d'amour et d'évasion.
Une rencontre inattendue va mettre le feu
aux poudres dans leur fragile équilibre
et marquer leurs destins.





En août 2026

Deux tomes, deux histoires, trente ans d'écart.

DARGAUD

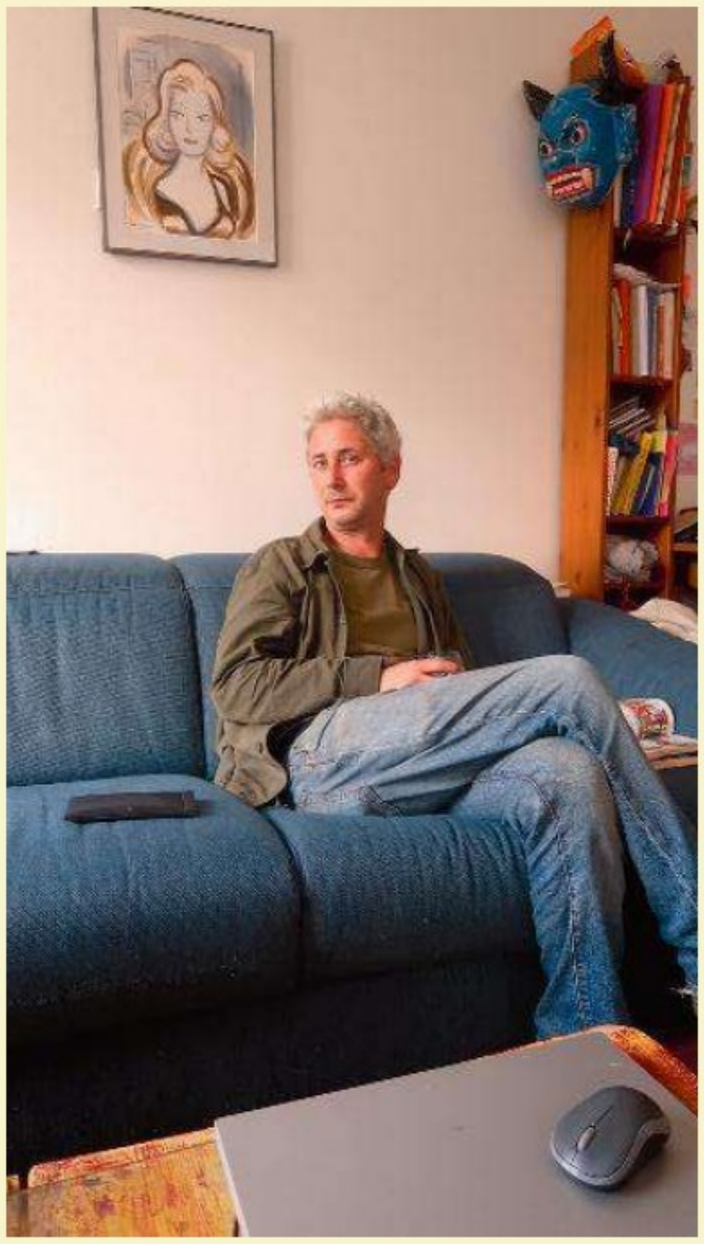
© Pandolfo - Risbjerg / Dargaud Benelux (2026)

AU RAYON BD

LES CHEMINS ÉCARQUILLÉS d'Aurélien Blanchard

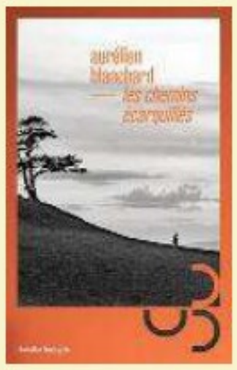
La cavale d'un homme avec un animal fantastique dans un pays dévasté : un premier roman hybride, singulier et plein d'humanité.

Thriller, dystopie, conte philosophique, fable politique, le premier roman d'Aurélien Blanchard joue avec les codes littéraires dans une ambiance postapocalyptique, où un dénommé Braque, ex-taulard débrouillard et taiseux, accepte un job qui a priori lui paraît simple : convoyer quelqu'un jusqu'à une sorte de clinique, le manoir du docteur Choiseul. L'être étrange dont il a la charge est une créature indéterminée, mi-humaine, mi-animale, voire autre, ce qui ne semble pas lui poser problème. D'une façon totalement inattendue, leur voyage va pourtant se transformer en une cavale haletante. On peut s'interroger sans fin sur ce que symbolise cette créature dotée de pouvoirs surprenants, que Braque décide de nommer Victor, d'autant



qu'elle est en perpétuelle transformation. Alors que dans leur fuite ils traversent champs et forêts laissés à l'abandon, Braque et Victor rencontrent, dans un village déserté de ses habitant·es, Clotilde et Vlad, sympathiques squatteur·ses un peu largué·es dans ce monde qui ne ressemble plus à rien, personnages attachants comme les vestiges d'une jeunesse perdue. Avec une maîtrise certaine, Aurélien Blanchard, cofondateur des éditions de l'Ogre, passe du récit initiatique au conte philosophique tout en convoquant des scènes saisissantes. Braque est constamment mis face à des choix qui sont autant de mises à l'épreuve, comme dans un conte initiatique chevaleresque. *"Il s'est planté plus qu'à son tour, comme en témoigne son passé de taulard à mi-temps. C'est vrai, depuis qu'il a rencontré Victor, ou plutôt depuis qu'il a décidé de sauver Victor, les choses sont devenues un peu plus simples. Comme s'il avait enfin choisi son camp, en quelque sorte."*

Car au-delà de l'humour, des courses-poursuites, d'émouvants îlots de tranquillité que les personnages s'accordent au détour d'un hameau, le texte aborde plusieurs questionnements très contemporains : comment faire société dans un monde sans règles ? Comment s'allier avec des inconnu·es et veiller les un·es sur les autres ? Et met en scène des personnages qui choisissent, contre l'atmosphère ambiante, d'être du côté de l'humanité.



Sylvie Tanette

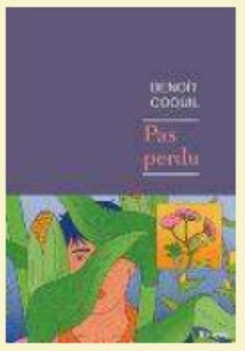
Les Chemins écarquillés d'**Aurélien Blanchard** (Christian Bourgois), 160 p., 17 €. En librairie le 5 mars.

PAS PERDU de Benoît Coquil

Après le remarqué *Petites Choses*, un roman d'initiation profondément queer et politique.



Marlon a presque 18 ans. Depuis la mort de sa mère, il vit seul avec son père, cet être taiseux qui cultive du maïs sur une exploitation au bord de la faillite. Tout semble les séparer. Le jeune garçon est un passionné d'art qui passe son temps à s'inventer un univers érotique en dessinant des figures mythologiques masculines en sous-vêtements qu'il appelle ses *"pin-ups"*, et a du mal à assumer pleinement son homosexualité. Le patriarche, sorte de Clint Eastwood fasciné par l'Amérique, est vissé à son tracteur et accro à son travail. Un été, Marlon et sa meilleure amie ont une idée pour remonter les finances de la famille : installer un labyrinthe au milieu du champ de maïs et faire payer l'entrée. Loin du Mexique de son premier roman *(Petites Choses)*, Benoît Coquil ancre *Pas perdu* au cœur du Poitou, dans un territoire abîmé par les mégabassines, les pesticides et les immenses exploitations agricoles. Dans ce roman d'initiation drôle et infiniment sensible, où il est sans cesse question de trouver sa place – dans un territoire, dans une famille, dans l'histoire de l'art, dans les milieux queer, dans un monde menacé par la pensée masculiniste –, le labyrinthe n'est pas un prétexte mais une véritable manière de structurer le récit et de penser l'identité comme une quête perpétuelle, à la fois personnelle et collective. À mesure que Marlon avance dans son projet de labyrinthe, Benoît Coquil laisse libre cours à sa fantaisie et affranchit son récit de ses carcans narratifs en explorant dans un même geste la nature et l'érotisme. *Pas perdu* est une superbe fable écologique, queer et profondément politique qui, tout en ne taisant rien des horreurs du monde, agit comme un baume contre la brutalité de l'époque.



Pauline Le Gall

Pas perdu de **Benoît Coquil** (Rivages), 240 p., 20 €. En librairie le 4 mars.

Valentine Vignault · Michel Coquil/Rivages

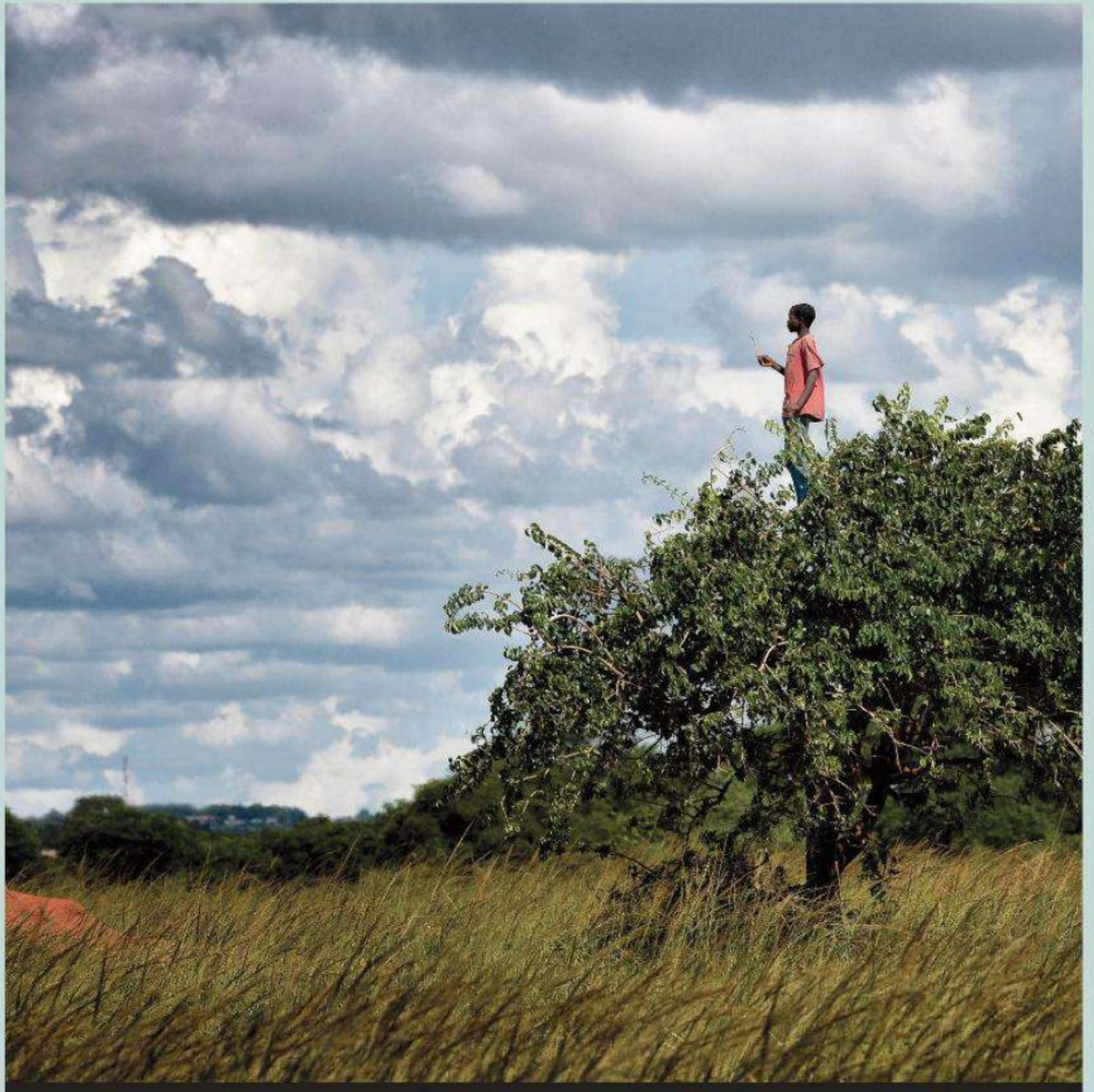
Le Printemps des Poètes

9 – 31 mars 2026
28e édition

Le Printemps des Poètes est la plus importante manifestation poétique en France et dans le monde. Et il est, avant tout, un appel à impulser une dynamique commune à la poésie pour lui redonner sa place dans la cité ou la conforter dans son déploiement.

Marrainé en 2026 par Isabelle Adjani, le Printemps des Poètes, c'est :

- 27 ans de démocratisation de la poésie pour toutes les générations
- des dizaines de milliers d'événements partout en France et à l'international
- plus de 500 auteurs mis à l'honneur dans tous les territoires



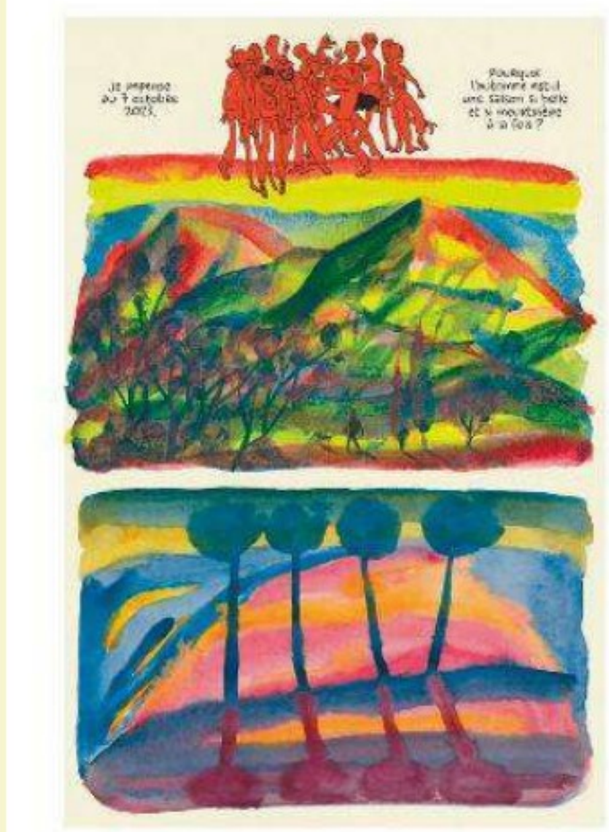
En 2025, plus de dix-sept millions de personnes ont participé au Printemps des Poètes.

Rejoignez la nouvelle édition du 9 au 31 mars 2026 pour célébrer en poésie les forces vives de la liberté !

→ www.printempsdespoetes.com

ET TOI, COMMENT ÇA VA ? de Charles Berberian et Michèle Standjofski

Alors que le Liban est secoué par les bombardements, les auteur·rices s'interrogent : que faire du drame ?



"Pourquoi l'automne est-il une saison si belle et meurtrière à la fois ?", se demande Charles Berberian. Sur cette même planche, des paysages en aquarelles, somptueux comme du Hockney, tentent de conjurer l'horreur produite par l'attaque du Hamas du 7 octobre 2023. Alors qu'il se saisit de son pinceau – nous sommes un an plus tard, en octobre 2024 –, le Liban est victime des bombardements israéliens qui ont lieu lors de la guerre avec le Hezbollah. De son atelier à Paris, inquiet, il demande des nouvelles à son amie, l'autrice, illustratrice et enseignante Michèle Standjofski, née et vivant à Beyrouth.

Et toi, comment ça va ? prend ainsi la forme d'un dialogue dessiné, beau, précieux et parfois dramatique. De son côté, Michèle Standjofski raconte le cauchemar de la ronde incessante des drones israéliens, dessine lors de pages cathartiques les nuages de fumée créés par les bombardements. Avec ses crayons de couleur, elle montre les vêtements des personnes déplacées et la végétation qui accompagne ses promenades introspectives.

Cette correspondance, qui cesse au printemps 2025, emprunte parfois à la satire du dessin de presse, caricaturant Trump, Musk ou Avichay Adraee, le porte-parole arabophone de l'armée israélienne. Pour autant, ce journal sensible et artistique n'est pas près d'être dépassé. D'abord parce que le duo d'artistes prend de la hauteur, remontant l'histoire du Proche-Orient jusqu'à la fin du XIX[e] siècle. La personnalité qui sert de fil rouge et se trouve représentée sur la couverture invite aussi au recul. Rencontré à Paris par Charles, le photographe Fouad Elkoury a notamment documenté le quotidien des habitant·es durant la guerre civile libanaise (1975-1990). Sa présence contribue à l'atmosphère douce et mélancolique de cette bande dessinée, où l'empathie prend le pas sur la géopolitique et les antagonismes séculaires. Une des nombreuses pages saisissantes, due à Michèle Standjofski, nous offre un coucher de soleil avec cette question : *"Pourra-t-on un jour réparer le monde ?"* **Vincent Brunner**



Et toi, comment ça va ? de **Charles Berberian** et **Michèle Standjofski** (Casterman), 160 p., 25 €. En librairie le 4 mars.

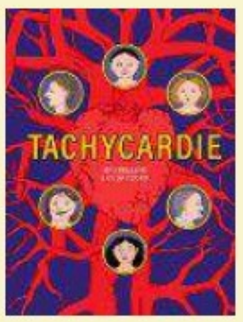
TACHYCARDIE de Maybelline Skvortzoff

Pour sa deuxième BD, l'autrice française investit une famille pour parler de couple, de sexe et d'identité.



Cora cherche à rallumer le désir de son couple et la libido de son mari Arthur, tandis que sa fille aînée Judith bosse sans enthousiasme dans un magasin bio, l'esprit accaparé par son copain mi-rappeur, mi-loser. La cadette, l'ado ronchon Ninon, veut s'émanciper et gagner le plus vite possible le monde des adultes, accompagnée par sa meilleure amie Eva.

Maybelline Skvortzoff réussit, à une échelle chorale plus ambitieuse que ce qu'elle avait déjà entrepris dans sa première BD *Roxane vend ses culottes,* à mettre en scène des personnages bien vivants, pleins de contradictions, de défauts comme de qualités, dont les préoccupations sont proches des nôtres. Leurs pulsions, leur envie d'exister, leurs moments de gêne et de vulnérabilité provoquent une accélération de leur rythme cardiaque (d'où le titre), que le trait expressif de la dessinatrice, dans un noir et blanc minimal, rend perceptible. La Française arrive à manier crudité et délicatesse, trash et tendresse dans une fiction qui, si elle est empreinte de réalisme, ne vire pas non plus au misérabilisme ou au désespoir – et baigne, au final, dans une humanité bienvenue. **Vincent Brunner**



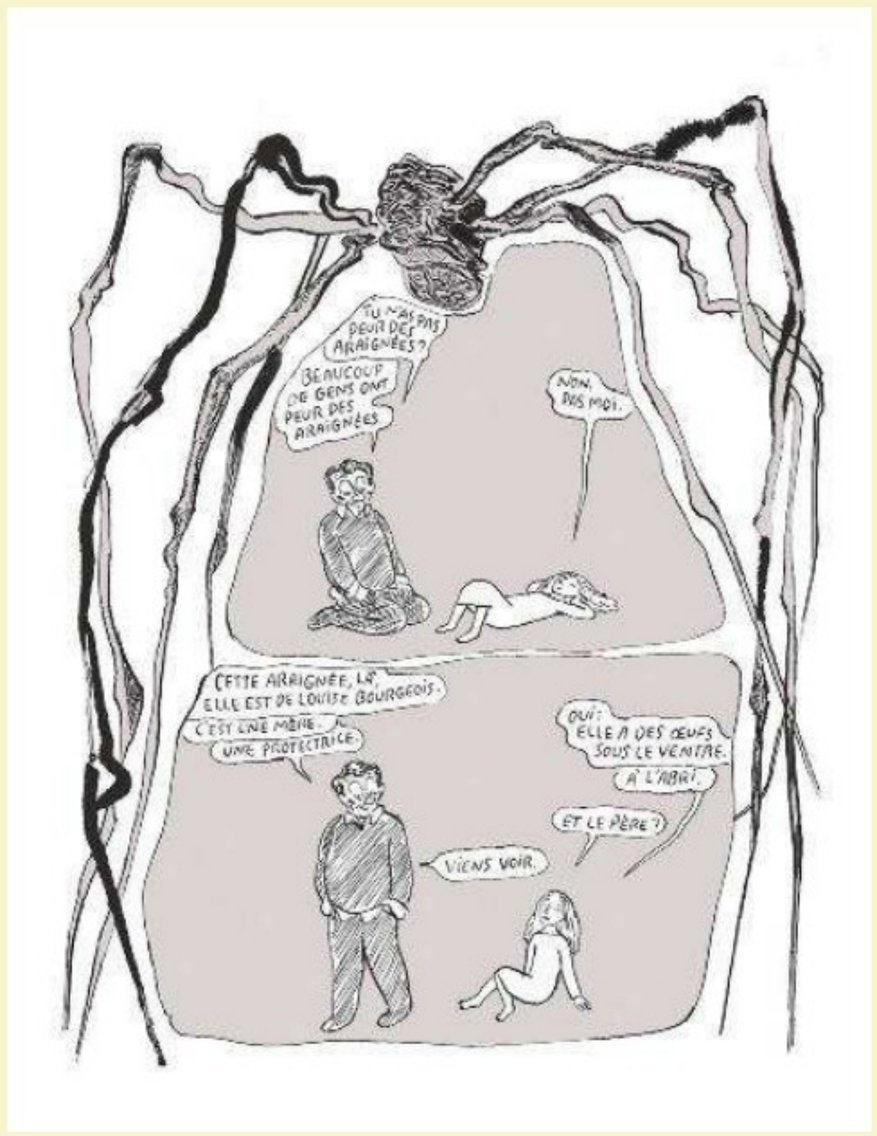
Tachycardie de **Maybelline Skvortzoff** (Tanibis), 248 p., 26 €. En librairie le 6 mars.

Casterman · Maybelline Skvortzoff/Tanibis

SARCOPHAGE de Philippe Dupuy

Avec sa collection d'art fictive lancée sur les flots, le dessinateur excelle une nouvelle fois dans la BD transversale.

Sarcophage reste une BD mais, avec sa découpe en forme de losange, elle tient aussi – on le verra – du mausolée et, surtout, du livre d'art. Depuis une dizaine d'années, Philippe Dupuy cherche à exploser le format classique de l'album en expérimentant le livre-accordéon ou en faisant surgir des pop-up (la première édition de *Peindre*). Au-delà de ces procédés de fabrication, il initie sans cesse des conversations avec d'autres disciplines : la peinture, la sculpture, la musique (*J'aurais voulu faire de la bande dessinée* avec Dominique A).



Pour *Sarcophage*, qui paraît juste après l'édition anniversaire de *L'Amant de la Chine du Nord* signé Duras, qu'il a agrémentée de dessins envoûtants, il revient à la fiction. Mais celle-ci ressemble à une gigantesque installation, un musée de papier aux dimensions infinies où se croisent, sous ses doigts, des œuvres de Louise Bourgeois, Yayoi Kusama ou Jean-Michel Basquiat. Pour sauver son incroyable collection d'art de la destruction, une femme l'a placée dans un énorme monolithe qui vogue lentement sur l'océan. Alors qu'une maladie est sur le point de l'emporter, sa fille Isis combat sa tristesse en discutant d'art, notamment avec le critique bien réel Bernard Marcadé, crédité pour ses interventions. Libéré des contraintes, Dupuy, dessinateur-mémoire hanté, semble se réinventer à chaque page, comme métamorphosé par son flux d'inspiration. **Vincent Brunner**



Sarcophage de **Philippe Dupuy** (2042), 208 p., 32 €. En librairie.

Philippe Dupuy/Éditions 2042

BD À BASTIA
26-29 MARS 2026
33E RENCONTRES DE LA BANDE DESSINÉE & DE L'ILLUSTRATION
CENTRU CULTURALE UNA VOLTA

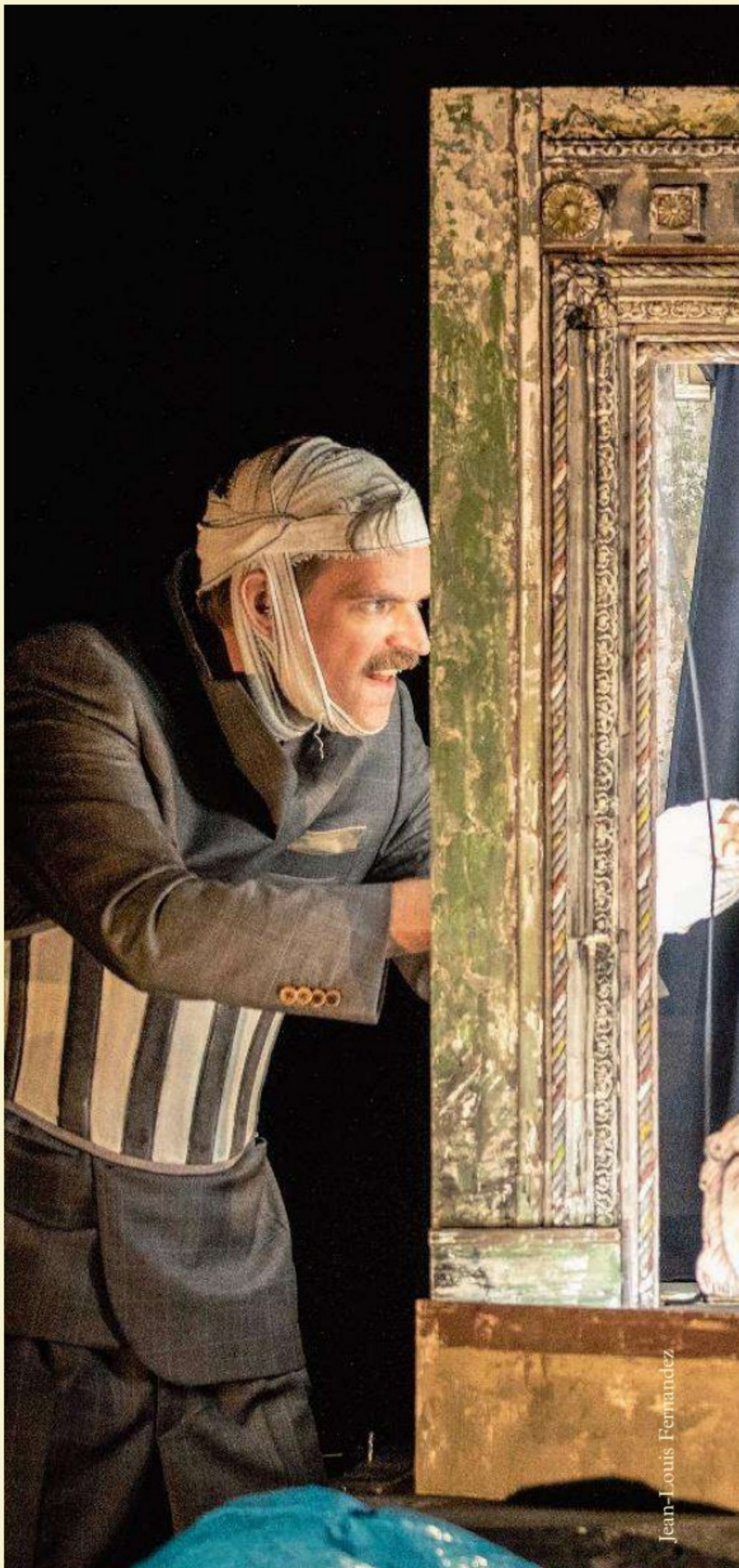


Les zinzins de l'espace

SPECTACLE DU MOIS - Les Inrocks - SPECTACLE -

Avec *Fusées*, ou les tribulations de deux hurluberlus mélancoliques perdus dans le cosmos, Jeanne Candel signe une pièce tout public d'une grande délicatesse.

Parce que les fusées n'appartiennent pas qu'aux Elon Musk et autres Jeff Bezos ; parce que l'immensité abyssale du cosmos n'est pas qu'une affaire de conquête, de fric et de testostérone ; parce que le théâtre a ses propres outils pour s'approprier ce beau sujet généralement cantonné aux écrans ; parce que, enfin, l'anniversaire des 10 ans de la mort de l'astronaute Bowie n'est pas si loin ; eh bien, pour toutes ces raisons (et mille autres encore), cette création tout public signée par Jeanne Candel se doit d'être attrapée au vol, alors qu'elle est actuellement en tournée (en orbite ?) dans toute la France ou presque, tant cette merveille de poésie nous habite et nous travaille depuis sa découverte à l'édition 2025 du Festival d'Avignon.
C'est une histoire toute simple : celle de deux mecs, Boris et Kyril (Vladislav Galard et Jan Peters), qui se sont perdus par-delà la stratosphère, dans le néant. Ce récit, d'ailleurs, est inspiré par le parcours d'un véritable duo de cosmonautes soviétiques, lequel a été popularisé par le cinéaste roumain Andrei Ujică dans *Out of the Present*. Depuis le temps qu'ils flottent dans leur capsule, Boris et Kyril sont abîmés par l'ennui, la solitude, l'angoisse… abîmés l'un par l'autre aussi… On les comprend. Ils tentent de cacher leurs névroses. En vain, parce que celles-ci ne cessent de se manifester, mais de façons bien différentes. Boris est devenu mélancolique, apathique – et forcément touchant (l'anti-Thomas Pesquet, en quelque sorte). Kyril, lui, voit son ego gonfler comme un ballon de baudruche. Il est instable au possible, à l'extrême limite d'un burn-out cosmique – et forcément, on craint le pire.
Les astronautes, tout de même, ont encore un lien avec notre planète. Jamais nommée, une femme (Sarah Le Picard) communique avec eux en visio. Sans véritable mission, elle se contente de prendre de leurs nouvelles. Elle leur fait part de l'actualité terrestre, transmet des questions étrangement philosophiques de quelques enfants curieux·ses. Les deux hurluberlus tâchent d'y répondre avec plus ou moins de pertinence. Parfois, leur humour noir fait mouche. D'autres fois, il laisse pantois. Les gars ne sont pas tout à fait là.
Et c'est justement dans ce flou, dans cette approximation, dans ces silences gênés que Jeanne Candel nous émeut et nous fait rire.



Jean-Louis Fernandez

Au piano, Claudine Simon prolonge cette atmosphère qui, à l'image de la pièce, assume autant sa part de légèreté que de gravité. Parce que la mort, au travers des pulsions de ces personnages, est à la fois partout et nulle part. Mais les mots sont choisis avec beaucoup de délicatesse, désamorçant l'angoisse que pourraient ressentir les plus jeunes spectateur·rices, sans l'invalider pour autant. Et celle-ci est toujours contrebalancée par l'amitié qui se noue entre ces deux ego si différents l'un de l'autre. Et aussi, et surtout, parce que l'on est au théâtre et que, en l'occurrence, le burlesque revient secouer les états d'âme qui, autrement, pourraient s'avérer plombants.

Parce qu'au-delà du propos, c'est un spectacle qui fourmille d'idées de mise en scène, toutes bricolées, toutes réjouissantes. En ce sens, *Fusées* s'inscrit dans le sillage du film *Soyez sympas, rembobinez* de Michel Gondry. Ils et elles font état de la gravité sur des chaises de bureau, et on s'en émerveille. Nous racontent la création de l'univers jusqu'à la conquête spatiale à huit mains dans un théâtre de marionnettes, avec des tuyaux, des souffleries, des poulies et toutes sortes d'objets du quotidien savamment détournés, et on est bluffé·es. On se promène sur des météorites avec d'improbables démarches, dans la veine de l'inoubliable *Ministry of Silly Walks* des Monty Python, et on hurle de rire.

L'amour pour ce théâtre bidouillé est aussi la preuve qu'avec quelques bouts de ficelle et des mots bien trouvés, on peut se réapproprier un imaginaire accaparé par quelques milliardaires à la mentalité un poil bornée. **Igor Hansen-Løve**

Fusées de **Jeanne Candel**, avec **Suzanne Ben Zakoun**, **Claudine Simon**, **Vladislav Galard**, **Sarah Le Picard**, **Jan Peters**. À L'Arc, Le Creusot, les 8 et 9 mars ; au Grand R, La Roche-sur-Yon, le 14 mars ; au Théâtre de Lorient, du 17 au 19 mars ; au Théâtre Gérard-Philipe, Saint-Denis, du 25 au 28 mars.





AU NOM DU CIEL de Yuval Rozman

Une fable aviaire et drolatique pour aborder un réel sans fard : le meurtre d'un jeune Palestinien par la police israélienne.

On peut avoir quitté son pays natal depuis des lustres et ne pas cesser d'en questionner les liens et les rapports, conflictuels ou affectifs, qui s'y rattachent. C'est très exactement ce que fait Yuval Rozman depuis son arrivée en France il y a quatorze ans, en rupture de ban avec Israël après avoir déserté l'armée lors de son service militaire à Gaza.

Avec *Au nom du ciel,* il clôt son cycle *La Quadrilogie de ma Terre,* entamé en 2017 avec *Tunnel Boring Machine*. Autrement dit, une quadrature du cercle qui, à défaut de trouver une solution, ne cesse de décortiquer les faits pour, à tout le moins, les observer sans la gangue de l'idéologie politique, religieuse et raciale qui fossilise toute tentative de mettre fin au conflit israélo-palestinien.

Suite à une résidence d'écriture en Cisjordanie en 2020, Yuval Rozman confie à des oiseaux le soin d'enquêter sur la mort d'Iyad Al-Hallaq, un jeune Palestinien autiste tué par la police israélienne. Il ne représentait aucun danger, il fut quand même exécuté à bout portant, considéré comme terroriste. Pour le metteur en scène, il s'agira de prendre de la hauteur pour, *"en tant qu'Israélien, de gauche, vivant en France, pendant que Gaza compte ses morts et que* [son] *pays vit dans le traumatisme post-7-Octobre, comprendre où* [il se] *situe entre la catastrophe et l'espoir"*.

Il est d'usage pour l'être humain, enchaîné à sa terre par la loi de la pesanteur, d'en appeler à la gent ailée pour voir les choses d'un peu plus haut, à distance, et mettre en perspective, avec d'éventuelles lignes de fuite, ce qui se joue entre les murs, les impasses et les culs-de-sac. De *La Conférence des oiseaux* (1177) du poète soufi Farid al-Din Attar au film de Michel Audiard, *Il ne faut pas prendre les enfants du bon Dieu pour des canards sauvages* (1968), la métaphore volatile donne hardiesse et couleurs aux situations les plus sombres. *Au nom du ciel* ne déroge pas à la règle avec ses envols acrobatiques, son climax de western spaghetti et ses costumes somptueux – tout en plumages multicolores pour les piafs autochtones (le bulbul mordoré et la drara turquoise à la tchatche intarissable) ou en robe noire et blanche, qui le désigne comme juge, pour l'imperturbable martinet migrateur. C'est un régal de retrouver Gaël Sall, acteur complice depuis *Tunnel Boring Machine,* aux côtés de Cécile Fišera, tous·tes deux piaillant avec ardeur face à Gaëtan Vourc'h, laconique et mélancolique à souhait.

Yuval Rozman réactualise ici ce que Vassili Grossman affirmait dans *Vie et destin* : *"Il existe un droit plus grand que celui d'envoyer les hommes à la mort sans se poser de questions : celui de se poser des questions en envoyant les hommes à la mort."* Dont acte. **Fabienne Arvers**

Au nom du ciel, écriture et mise en scène **Yuval Rozman**, avec **Cécile Fišera**, **Gaël Sall**, **Gaëtan Vourc'h**. Au Grrranit, Belfort, les 5 et 6 mars ; au Théâtre de Liège (Belgique), du 18 au 20 mars ; au Théâtre de la Croix-Rousse, Lyon, du 28 au 30 avril.

Frederic Iovino

NÔT de Marlene Monteiro Freitas

La chorégraphe cap-verdienne met la nuit sens dessus dessous.

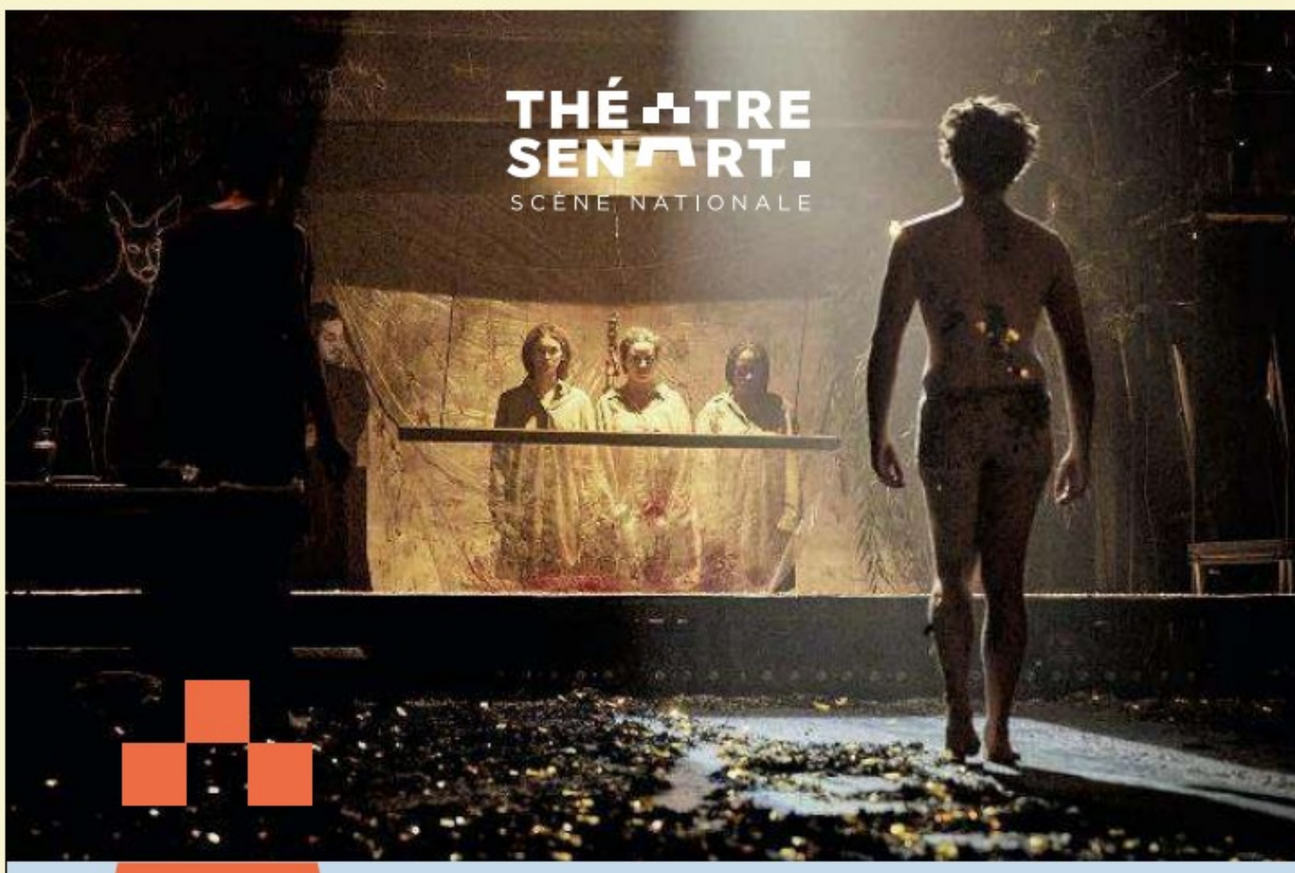
Un sample de Prince dans la nuit d'Avignon, et *Nôt* démarra. Répondant en 2025 à l'invitation, plutôt risquée, du festival, la chorégraphe Marlene Monteiro Freitas n'ira pas par quatre chemins – ou *Mille et Une Nuits,* ce texte servant de fil rouge au spectacle. Le résultat en aura laissé plus d'un·e perplexe. Le revoir ces jours-ci en version de tournée devrait lever les doutes. Car la Cap-Verdienne reste l'une des rares artistes contemporain·es capables de creuser la même veine, celle du grotesque merveilleux, tout en se remettant en question à chaque étape. Pour cette nuit transfigurée, elle convoque des "registres hétérogènes" et invente des contes à sa manière, bijoux de complexité. Il y aura du sang et d'autres fluides, des corps entravés, la musique de Nick Cave (*The Mercy Seat,* histoire d'un condamné à mort) et celle de Stravinsky, *Les Noces,* un sommet de son époque Ballets russes. La violence perle tout au long de la représentation, sur les visages apparus ou derrière le "grillage" d'un décor ajouré. On est en terrain connu avec ces danses millimétrées dignes d'une armée fantoche ou cette gestuelle percussive. Le minimal selon Marlene Monteiro Freitas se cache dans cette partition pour couverts de cantine ou cette chorégraphie de chaises miniatures. Surtout, la créatrice s'est entourée d'une équipe de choc, des habitué·es comme Mariana Tembe ou Henri "Cookie" Lesguillier, et des nouveaux et nouvelles à l'image de Marie Albert. Il ne s'agit pas, dès lors, de plaire aux spectateur·rices, mais de les emporter jusqu'au bout de sa nuit. Qui l'aime la suive. **Philippe Noisette**



Fabian Hammerl

Nôt, chorégraphie **Marlene Monteiro Freitas**, avec **Marie Albert**, **Joãozinho da Costa**, **Miguel Filipe**… Au Quartz, Brest, les 4 et 5 mars ; à la Grande Halle de La Villette, Paris, du 25 au 28 mars ; à la Comédie de Clermont, Clermont-Ferrand, les 22 et 23 avril ; en tournée jusqu'en mai.







L'œil du XXIe siècle

L'EXPO DU MOIS - Les Inrocks - L'EXPO DU MOIS -

Disparu en décembre dernier, Martin Parr a passé sa vie à regarder avec malice notre société et ses travers, nous tendant un miroir sur notre condition. Le Jeu de Paume lui consacre une grande exposition.

Martin Parr/Magnum Photos, courtesy galerie Clémentine de la Féronnière



“Le supermarché du coin, c’est ma ligne de front”, confessait Martin Parr, l’ironie chevillée à son corps d’Anglais, s’amusant à se distinguer dans le champ de la photographie documentaire (et de guerre) dont son agence Magnum Photos incarne toujours le modèle absolu. L’humour, la distance caustique envers ses contemporain·es, le désengagement devant les événements majeurs de l’actualité qui l’intéressaient moins que tous ses signaux faibles, son goût du kitsch sinon du mauvais esprit ont souvent été évoqués au moment de sa mort en décembre dernier, à l’âge de 73 ans.

Or, comme le démontre l’exposition du Jeu de Paume *Global Warning*, avec un éclat similaire à l’effet de ses flashs répétés, les images de Martin Parr se rattachent à une démarche inverse de celle qu’on lui prête trop souvent. Certes souvent très drôles, et immanquablement ironiques et critiques, elles constituent une archive visuelle d’une lucidité et d’une clairvoyance telles qu’on ne peut que les raccrocher à la grande tradition de l’humanisme photographique – même si son humanisme à lui se débarrasse d’une posture héroïque et romantique, faisant de lui un (in)digne héritier d’Henri Cartier-Bresson, Bill Brandt ou Garry Winogrand.
Quentin Bajac, directeur du Jeu de Paume et commissaire de l’exposition, parle de *“guérilla visuelle”* pour caractériser son geste obsessionnel consistant à documenter le monde tel qu’il existait dans son viseur : livré au consumérisme délirant, au tourisme de masse, à la dépendance technologique, au conformisme des foules, à l’homogénéisation des gestes, à la destruction du vivant, à l’absurdité de nos modes de vie, à la solitude, aussi, qui s’infiltre dans le chaos des existences occidentalisées. *“Si Parr utilisait l’humour, c’était toujours au service d’une réflexion, souvent critique, voire satirique, qui cherchait à déstabiliser les visions idéalisées, notamment celles véhiculées par les médias et l’industrie culturelle”,* précise Quentin Bajac, qui a pensé le parcours de l’exposition comme une sorte de concentré parfait de son œuvre foisonnante.
En sélectionnant 180 images parmi les 50 000 qu’a produites Martin Parr, dont beaucoup déjà très connues (notamment les plages bondées, les déchets accumulés, les caddies remplis de marchandises et de jeunes enfants, associés à des objets de consommation…), le commissaire propose mieux qu’un “digest” de l’œuvre du photographe : la possibilité d’en digérer la force documentaire et poétique, après tant d’années passées à la contempler.
Au fil des dernières décennies, Parr est probablement devenu le photographe contemporain le plus populaire, au sens où tout le monde identifie n’importe quelle image de lui, en même temps que chacun·e se reconnaît un peu en chacune d’elles (en interrogeant son propre rapport aux voyages, aux portables, aux animaux, à la consommation, à l’ennui…).
Plus qu’un petit malin attentif à la laideur du monde, il fut un véritable anthropologue visuel, grâce auquel quelque chose de notre présent se mettait au jour, même si ce n’était pas toujours beau à voir (les rituels des élites globalisées dans le monde du luxe, les cochonneries qu’on mange à tout-va, les logos des marques qui envahissent les paysages urbains…).
Ce que rappelle précisément l’exposition, c’est combien les images de Parr dégagent une efficacité imparable, en ce sens qu’elles accrochent le regard immédiatement, tout en recelant autre chose, caché sous un vernis glacé et clinquant – un mystère, contenu dans un détail, pas forcément perceptible du premier coup : ce petit chien confondu dans la fourrure d’une spectatrice d’un match de polo sur neige à Saint-Moritz ; cette coiffure d’Apache posée sur la tête d’un guide touristique à Grand Canyon ; ce char prêt à rouler sur un garçon en train de bronzer près d’une plage à New Brighton, non loin de Liverpool, issue de sa célèbre série *The Last Resort* (une *“vraie scène de crime”,* suggère Quentin Bajac)…
Tout en exhumant quelques-unes des premières images en noir et blanc de Martin Parr, déjà animées par le goût de regarder des foules en délire (comme dans un camp de vacances en Angleterre en 1972), le parcours fait honneur à son travail d’entomologiste d’un monde en couleurs qui perd le nord, se livre à l’économie de marché de tous côtés, célèbre Trump en souriant (portrait d’une fan à Cleveland en 2016, portant fièrement sa marionnette dans les bras), se goinfre, se perd dans des selfies, se crame au soleil, s’ennuie au restaurant, nie le dérèglement climatique…
Dans cette attention subtile et grinçante aux multiples absurdités de notre époque, Martin Parr a créé une œuvre infrapolitique, dont l’esthétique un peu crue (couleurs saturées, cadrages serrés, usage du flash) abrite une grande élégance visionnaire. Si Henri Cartier-Bresson fut, dit-on, “l’œil du siècle”, Martin Parr pourrait bien avoir été “l’œil du XXIe siècle”. **Jean-Marie Durand**

Martin Parr. Global Warning au Jeu de Paume, Paris, jusqu’au 24 mai.

←
Seagaia Ocean Dome, Miyazaki, Japon (1996).

RACINES à la Fondation Opale, Lens (Suisse)

Une soixantaine d'œuvres contemporaines de la collection Garance Primat questionnent notre rapport au monde et à nos origines.

Par-delà un effet d'accumulation apparent, une collection porte toujours en secret une idée qui justifie le choix des artistes plébiscité·es. L'interconnexion de l'humain, de la terre, du cosmos, la conviction que tout est dans tout et qu'il faut réapprendre à nous relier à des énergies cosmiques et à des cultures éloignées pourrait définir en quelques mots l'esprit des deux collections d'art contemporain et d'art aborigène de Garance et Bérengère Primat. À la Fondation Opale, ouverte en 2018 sur les bords du lac du Louché, dans le Valais suisse, les sœurs ont sélectionné certaines des plus belles pièces de leurs deux collections au sein de l'exposition *Racines,* conçue par le curateur Samuel Gross en écho à la parution d'un livre éponyme.
Les sœurs Primat exposent ici différentes manières de retrouver le sens d'une appartenance commune au monde à travers des gestes artistiques qui se rattachent à la fois à une histoire contemporaine des formes occidentales et à celle des "peuples racines" ancrés dans d'autres cosmogonies, récits et représentations. Le parcours au sein de la fondation épouse une logique précise et aventureuse, indexée à sept mots-clés choisis par Garance Primat comme des entrées dans son monde intérieur : "Créer", "Un", "Terre", "Nature", "Homme", "Matrice" et "Origine". Pensée comme une déambulation entre ces mots dont les œuvres cosmiques et telluriques sont la traduction sensible, l'exposition dévoile l'acuité d'un regard attentif à des formes qui, de la peinture à la sculpture, du dessin à l'installation, concentre ce que l'art contemporain fait de mieux quant à la célébration d'un grand tout, à notre rapport à la terre, à nos racines communes.
D'une simple pierre nichée dans un arbre en bronze de Giuseppe Penone aux néons sublimes de Robert Irwin, de délicates brindilles de hêtre de Daniel Steegmann Mangrané à des galaxies d'étoiles photographiées par Thomas Ruff, de miroirs en verre coloré d'Ólafur Elíasson à une sculpture en verre soufflé en forme de bulle de Tomás Saraceno, d'une sculpture en feuilles d'or d'Olga de Amaral à des boules de coton de toutes tailles de Sheila Hicks, d'une peinture lunaire et magnétique de Fabienne Verdier à des images mises en miroir tirées d'un ancien atlas des nuages par la jeune et brillante artiste Caroline Corbasson, toutes les pièces partagent une même sensibilité à l'observation du cosmos, du ciel, des particules invisibles, de l'air, de l'animé et de l'inanimé, de l'organique et du géométrique, du chaos et de l'ordre. Bref tout ce qui fait un monde, un plurivers, des imaginaires dispersés dans leur unicité même.
À ces approches esthétiques ancrées dans un imaginaire visuel occidental, *Racines* confronte joliment des pièces de la collection d'art aborigène de Bérengère Primat, exposées en même temps au musée d'Art et d'Histoire de Genève. Les peintures, explosives de couleurs, de Keith Stevens et Clifford Possum Tjapaltjarri, de Sally Gabori et d'Emily Kame Kngwarreye – qu'on croirait appartenir à l'abstraction américaine des années 1950 – trouvent leur place dans cette galaxie d'œuvres où tout résonne, où tout se fait écho : le ciel et la terre, l'art occidental et celui des peuples racines, l'eau et les rêves, l'esprit et la matière, le passé et l'avenir… Loin de célébrer un réenracinement identitaire, l'exposition met en lumière ce que le critique Nicolas Bourriaud appelle une pensée "radicale" : un paysage où, à l'image de certaines plantes radicantes, tout avance et se déplace. Les racines sont le mouvement même. **Jean-Marie Durand**

Racines à la Fondation Opale, Lens (Suisse), jusqu'au 12 avril.
Elles. Artistes aborigènes contemporaines au musée d'Art et d'Histoire de Genève (Suisse), jusqu'au 19 avril.



↗ *Wasted but Confident Light/ Lumière gaspillée mais confiante* d'Ólafur Elíasson (2021).

Courtesy of Ólafur Eliasson ; Tanya Bonakdar Gallery, New York/Los Angeles ; neugerriemschneider, Berlin. Photo : Jens Ziehe, Collection Garance Primat



AMITIÉS AMOURS AFFINITÉS – CHAPITRE 1 : S'ORIENTER à la Maison Populaire, Montreuil

Une célébration de l'amitié sous toutes ses formes, essentielle à la vie et à l'art.

"Tu appartiens à la part la plus secrète de toi-même ; ne te préoccupe pas de ce qui est cool ; fais ce qui selon toi n'est pas cool ; fabrique ce qui t'est propre, ton propre monde. […] *Tu as en ton pouvoir la capacité de tout faire."* En écrivant en 1965 ces mots bienveillants à la sculptrice Eva Hesse pour la rassurer et l'encourager dans son travail, l'artiste américain Sol LeWitt manifestait une vive attention à une amie pétrie de doutes autant qu'il éclairait la difficulté universelle du processus de création. Tel un manifeste, cette lettre inaugure le parcours de l'exposition *S'orienter,* premier moment d'une série de trois volets à la Maison Populaire de Montreuil, *Amitiés amours affinités,* proposée par deux jeunes commissaires indépendantes en résidence, Line Gigs et Fanny Testas (passées par La Station - Gare des mines).

Sensible à l'énergie amicale qui traverse la partie la plus juvénile du paysage de l'art actuel, l'exposition documente, à travers une sélection resserrée d'œuvres récentes nées de liens affinitaires ou simplement attentives à leur nécessité (Marie Losier, Lola Gonzalèz, duo Oran, H-Alix Sanyas…), l'amitié dans l'art, en questionnant la manière dont les communautés d'artistes organisent entre elles des relations activant leurs énergies créatrices. *"Les relations permettent de tenir ensemble, de s'entre-tenir",* confient les deux commissaires, qui ont pensé le parcours à l'aune de cette exigence morale et pratique.

Les pratiques artistiques ici honorées *"ont en commun d'inventer des formes d'être-ensemble qui résistent aux logiques individualistes du système capitaliste, hétéropatriarcal et colonial"*. Comme à la Cyberrance de Romainville, lieu autogéré où travaille une trentaine d'artistes, ici restitué sous la forme d'une maquette, *Home Sweet Home*. Dans plusieurs films magnétiques – *Veridis Quo, Huit, Le Perce-Neige* –, Lola Gonzalèz filme par exemple ses proches, sondant les manières dont l'amitié convoque des liens de résistance aux forces inquiétantes du présent : être ensemble en jouant à colin-maillard, en regardant la mer, en mangeant des crabes, en se faisant confiance aveuglément, c'est autant un art de l'existence que la condition d'existence de l'art.

"On ne sait plus très bien si les formes artistiques naissent des amitiés ou si ce sont elles qui les façonnent", évoquent Line Gigs et Fanny Testas. Marie Losier ne cesse ainsi de dessiner ses proches et de les filmer en train de jouer avec des pâtes sur un toit de New York *(Flying Saucey!),* dans un clin d'œil au cinéma de Jonas Mekas, le modèle absolu de l'artiste vivant de la vie même de ses proches. *"Ce dont on est certaines, à leurs côtés, c'est que nos vies, nos œuvres, nos créations dépendent de celles des autres, et qu'en révéler les interdépendances est un geste éminemment politique",* assurent les commissaires. S'orienter dans l'art et la vie, c'est laisser advenir l'existence de ces "amitiés puissantes", comme l'a théorisé la journaliste Alice Raybaud. Elles nourriront toute l'année ce cycle d'expositions hantées par ce qui nous relie tous·tes. **Jean-Marie Durand**

Amitiés amours affinités – Chapitre 1 : S'orienter à la Maison Populaire, Montreuil, jusqu'au 11 avril.

↑ *Le Perce-Neige* (still) de Lola Gonzàlez (2015).

Lola Gonzàlez

FURY de Marie Quéau

À travers ses clichés troublants, la photographe nous invite à appréhender les multiples vérités des images.

Un livre, une expo. Qui nourrit qui ? Sont-ils aussi dépendants qu'on le croit ? L'expo *Fury* de Marie Quéau s'est tenue toute une partie de l'hiver au BAL, à Paris. On l'écrit au passé car elle sera malheureusement terminée à l'heure où vous lirez ces lignes. C'est bien regrettable, mais surtout cela devrait nous interdire, par principe, de parler de son catalogue. Sauf que le livre n'est en rien le *memorabilia* de l'expo. Il fonctionne plutôt à la façon d'un *moodboard*, ou d'un herbier. L'expo tenait sur peu d'images, le livre, lui, agit par saturation. L'expo se présentait comme des juxtapositions d'espaces, de blocs ; le livre donne à voir une recherche, une exploration, des frottements d'archives, des documents – tous retravaillés par l'artiste – et, au cœur de cela, les photos que prend Marie Quéau, beaucoup plus nombreuses qu'au BAL.

Quand on s'aventure dans le livre, on a d'abord le sentiment de mettre un orteil dans le grand atlas de la catastrophe contemporaine. Mais une catastrophe sur laquelle la photographe pose un regard inédit. Marie Quéau au travail, telle qu'on l'imagine, tient à la fois d'une scaphandrière plongée dans la *fury room* du monde et d'un sismographe qui en mesure chaque tremblement. Et pour la photographe, ce monde, chaque jour plus en furie, se lit d'abord sur les corps. Des corps à deux doigts de chuter, des corps au bord de la crise de nerfs, des corps en feu, des corps cherchant en eux un point de dépassement, des corps en extase, des corps à l'agonie, des corps en danger, des corps défiant la pesanteur, des corps en pleine grâce. Que des états limites.

Ces corps ne se ressemblent plus, mais devant la transformation qui les frappe, qui saurait dire ce qu'ils sont en train de devenir ? Nous-mêmes, devant ce livre, sommes-nous en mesure de désigner ce que nous avons vu ? Le principe même de Marie Quéau, c'est de nous faire croire à une situation familière.

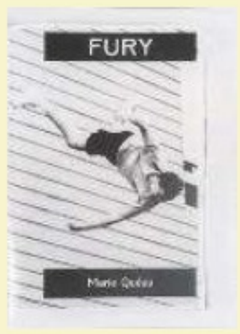


↗
Sans titre #34, Action Training Productions (2018).

Des détails nous alertent, on croit savoir, on croit tenir un truc, mais dans sa façon de poser une image, de lui donner une présence, de la saturer ou de l'épurer, elle emmène toujours notre regard vers un bord de fiction. Et comme elle prend un savant plaisir à nous retirer les deux ou trois biscuits informatifs sur lesquels on s'appuie, nous voilà bien nu·e : on ne sait plus dire ce que l'on voit. Autant dire qu'on commence à regarder.

Dans l'expo comme dans le livre, on tombe systématiquement en arrêt devant un portrait de femme. Un visage en gros plan dans un noir et blanc charbonneux (dans l'expo, on ne voyait que lui ; dans le livre, il est en tout petit). La femme a les yeux mi-clos, si bien qu'on voit d'abord ses taches de rousseur. Elle tient sa tête légèrement penchée sur le côté, et son regard, vu d'en dessous, n'exprime plus rien. Que traverse-t-elle au juste ? Est-ce une teufeuse en pleine montée solitaire ? Une travailleuse au bord de l'agonie ? Une sportive après la performance ? On se gardera bien de demander. L'intérêt, justement, tient dans ce moment où on ne peut plus savoir.

L'I.A. est déjà en train de mettre en branle toute la dialectique du vrai, du faux, de la certitude, de la croyance, du scepticisme. Ce que nous offre Marie Quéau a quelque chose non seulement d'intense mais de sportif : elle nous entraîne à douter, mais surtout à ouvrir la porte à mille pistes possibles. Parce qu'une image contient trop de vérités pour n'en retenir qu'une seule. L'image a trop de vérités en elle pour être malhonnête. **Philippe Azoury**



Fury de **Marie Quéau** (Roma Publications/ Le BAL), 112 p., 29 €. En librairie.

Courtesy galerie Les Filles du Calvaire, Paris © Marie Quéau/Adagp, Paris, 2026

Eddy de Pretto x Maud Le Pladec
Lonely Club



DES MECS SOLIDES de Basile Roze et Bruno Lus

Une exploration en profondeur des mécanismes du masculinisme, phénomène toxique en pleine expansion.

Et si la prochaine vague du féminisme s'accompagnait de la première vague du masculisme (terme jumeau du féminisme et donc opposé au masculinisme) ? Certains signaux encourageants laissent penser que les discours visant à déconstruire la masculinité, en prenant à la fois en compte sa position dominante et les souffrances qui en découlent, tout en analysant les maux que les hommes s'infligent, prennent de plus en plus de place dans notre espace médiatique et culturel, et ce alors que les discours misogynes et virilistes ont le vent en poupe. Les signaux forts de ce mouvement sont par exemple le succès de la série *Adolescence*, quasi-phénomène de société en plus d'être un immense succès public et critique. Et parmi les signaux faibles, il y a cet excellent podcast en trois épisodes produits par Louie Media pour la série *Émotions*.
Si l'approche de Basile Roze et Bruno Lus privilégie le témoignage intime de jeunes hommes aux prises de près ou de loin avec des pressions masculinistes ou qui en sont revenus, les deux journalistes donnent aussi la parole à quelques spécialistes de ces questions. En partant des nouveaux visages de la masculinité dominante – Donald Trump, Vladimir Poutine, Mark Zuckerberg, Elon Musk ou, dans une moindre mesure, les influenceurs français Tibo InShape et Inoxtag, le podcast met au jour un modèle obsédé par le contrôle de soi et des autres, qui passe souvent par une très forte auto-discipline physique (le plus souvent la muscu) servant à compenser et évacuer une incapacité à vivre avec ses émotions, à se laisser traverser par elles.
Ces existences dominées par le labeur qui se mesure en chiffres (prise de masse musculaire, gains financiers, conquêtes féminines), le podcast en révèle la tristesse et la détresse émotionnelle. Moins capables d'entretenir des amitiés profondes qui leur permettraient d'exprimer leur émotions, les hommes font souvent porter sur leur compagne (le podcast se focalise sur un modèle hétérosexuel) cette solitude émotionnelle et se révèlent incapables de se remettre en question. Tout en ne manquant pas de rappeler que les ravages du patriarcat (féminicides, viols, incestes) sont sans commune mesure avec les souffrances psychologiques pour la plupart auto-infligées par les hommes entre eux, *Des mecs solides* pose aussi des questions autour de l'utilisation des réseaux sociaux, vecteur de diffusion principal de la pensée incel.
Il a été prouvé par exemple qu'il ne faut que quelques minutes pour qu'un utilisateur soit confronté à du contenu masculiniste, tout cela s'inscrivant dans un juteux capitalisme de la vulnérabilité. Plutôt que des bains d'eau glacée censés fortifier nos muscles et augmenter notre taux de testostérone, nous, les hommes, ferions mieux de nous baigner dans nos propres larmes, si possible à plusieurs, en se faisant des câlins et avec la volonté de changer. **Bruno Deruisseau**

Des mecs solides de **Basile Roze** et **Bruno Lus**.
Sur Louie Media.



Les 5 autres pistes du mois

→ *Le Fumoir* sur Acast
Sylvain Di Cristo reçoit des personnalités pour qui la nuit fut bien plus qu'un moment : un tournant, une passion, un métier ou une addiction. Parmi elles, le DJ Teki Latex, l'humoriste Mahaut Drama ou encore la stripteaseuse Sattyna.

→ *In Bed With…* sur Acast
La photographe Mathilde Biron, bien connue de celles et ceux qui achètent notre numéro sexe, reçoit sur son lit des invité·es pour explorer des sujets intimes : sexualités, relations amoureuses, applis de rencontres.

→ *Microbiote : tous en selles !* sur France Culture
Dans la série de référence *LSD, la série documentaire*, Élodie Maillot mène en quatre épisodes d'une heure une passionnante, surprenante et vertigineuse enquête sur ce qui nous lie à notre caca.

→ *Les Vrais Bonhommes* sur la RTS
Christine Gonzalez nous invite à déconstruire les schémas liés à la masculinité standard dans un podcast filmé sous la forme d'un talk show et dans lequel elle reçoit la youtubeuse La Carologie, la drag queen Royale Cattin et l'humoriste Yacine Nemra.

→ *Opening Me* sur Soundcloud
Création sonore signée Joffrey Speno, ce podcast explore les relations gays à l'aune de Grindr, dans une parole libre, brute, intime.

le dimanche

à 20h15

nova club

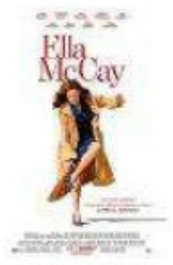
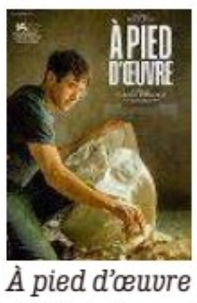
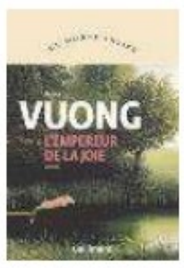
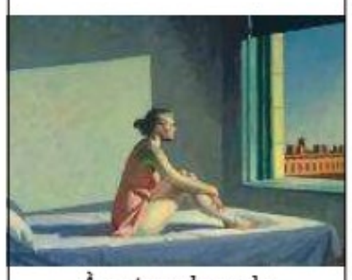
avec
David Blot



radio nova

LES INROCKS D'OR

CE QU'IL FAUT ÉCOUTER, VOIR & LIRE CE MOIS-CI.

	MUSIQUES	CINÉMAS	SÉRIES	LIVRES	SCÈNES	ARTS
1	 *The Mountain* de Gorillaz	 *Ella McCay* de James L. Brooks	 *Heated Rivalry* de Jacob Tierney (HBO Max)	 *Mémoires des années de jeune fille d'un homme* de N.O. Body suivi de *Mon nom est Body* de Paul B. Preciado (Seuil/"La Librairie du XXIe siècle")	 *Bovary Madame* de Christophe Honoré d'après Gustave Flaubert, Théâtre de la Ville - Sarah Bernhardt, Paris, du 20 mars au 16 avril	 *Nan Goldin, This Will Not End Well*, Grand Palais, Paris, du 18 mars au 21 juin
2	 *Play Me* de Kim Gordon	 *À pied d'œuvre* de Valérie Donzelli	 *The Pitt* saison 2 de R. Scott Gemmill (HBO Max)	 *L'Empereur de la joie* d'Ocean Vuong (Gallimard/"Du monde entier")	 *À notre place* de Stéphane Braunschweig d'après Arne Lygre, TNB, Rennes, du 3 au 7 mars ; La Colline, Paris, du 18 mars au 17 avril	 *Clair-Obscur*, Bourse de Commerce - Pinault Collection, Paris, du 4 mars au 31 août
3	 *Make-Up Is a Lie* de Morrissey	 *Marty Supreme* de Josh Safdie	 *A Knight of the Seven Kingdoms* de George R.R. Martin et Ira Parker (HBO Max)	 *Les Chemins écarquillés* d'Aurélien Blanchard (Christian Bourgois)	 *Nôt*, chorégraphie Marlene Monteiro Freitas, Quartz, Brest, les 4 et 5 mars ; Grande Halle de La Villette, Paris, du 25 au 28 mars	 Éléonore False, CCCOD, Tours, du 6 mars au 20 septembre
4	 *Goldstar* de The Sophs	 *Coutures* d'Alice Winocour	 *Shrinking* saison 3 de Bill Lawrence (Apple TV+)	 *Voir venir* de Lucile Novat (Éditions du sous-sol/"Feuilleton fiction")	 *La Gouineraie* de, par et avec Rébecca Chaillon et Sandra Calderan, T2G, Gennevilliers, du 12 au 21 mars ; Théâtre Sorano, Toulouse, du 25 au 28 mars	 *Dana Lixenberg, American Images*, MEP, Paris, jusqu'au 24 mai
5	 *Dark Star* de Marlon Magnée	 *Le Mage du Kremlin* d'Olivier Assayas	 *The Beauty* de Ryan Murphy et Matthew Hodgson (Disney+)	 *DJ – Portrait de l'artiste en animale nocturne* d'Anne F. Garréta (Mercure de France)	 *Cock, Cock... Who's There?* et *Seek Bromance* de Samira Elagoz, Théâtre de l'Odéon - Ateliers Berthier, Paris, du 12 au 22 mars	 *Erwin Wurm, Tomorrow: Yes*, Galerie Thaddaeus Ropac, Pantin, jusqu'au 11 avril

Adam Forte · Edward Hopper/Musée d'Art de Colombus · Laurent Champoussin · Victor Man, courtesy David Zwirner · Eléonore False · Dana Lixenberg · Erwin Wurm/Thaddaeus Ropac · Nan Goldin
HBO Max · Fabian Hammerl · Marikel Lahana · Philippe Antonello/FX · HBO Max

MUSIC · COMEDY · NATURE · TALKS · FOOD · ART

WE LOVE GREEN





VENDREDI 5 JUIN

GORILLAZ

LITTLE SIMZ · FEU! CHATTERTON · DIJON

SÉBASTIEN TELLIER · ¥ØU$UK€ ¥UK1MAT$U · JIM LEGXACY

DJ GIGOLA · SUDAN ARCHIVES · YOA · LUVCAT · QENDRESA

MAX BABY · TATYANA JANE · ADÉS THE PLANET · ETTA MARCUS · LAZE · radio nova TAKEOVER

SAMEDI 6 JUIN

THEODORA · ADDISON RAE

MAC DEMARCO · DISIZ · OKLOU · HAYLEY WILLIAMS

KI/KI · OVERMONO · DJ HEARTSTRING · MARGUERITE

LANCEY FOUX · SIX SEX · LB AKA LABAT AV/LIVE · NeS · JEUNE MORTY · BAMBY

ERIN LECOUNT · TOCCORORO · OLYMPE4000 · LOUKEMAN · ALEWYA · BLU SAMU

JETLAG GANG · DAWA COLLECTIF & DAYARGA & MIKANO · TTRISTANA · ANY YOUNG MECHANIC · Konbini TAKEOVER

DIMANCHE 7 JUIN

THE XX · CHARLOTTE CARDIN

CHARLOTTE DE WITTE · DOM DOLLA · ETHEL CAIN · ROLE MODEL

MARINA · SOULWAX · BB TRICKZ · KETTAMA · RUSOWSKY · NINAJIRACHI

DANYL · AUPINARD · BAMBOUNOU B2B HAAi · YASMINE HAMDAN

KUMO 99 · DEKI ALEM · SUZE IJÓ & KAMMA · Les Inrockuptibles TAKEOVER

5-6-7 JUIN 2026

BOIS DE VINCENNES PARIS

Part No: R542
FCC ID: JQ6-OK54

BoursoBank · axs · Greenroom · NATURALIA · THE PEOPLE · inOui · Barbour · Re_fashion

Région île de France · PARIS · CNM · France 2030 · BANQUE des TERRITOIRES · sacem

france•tv · Konbini · Les Inrockuptibles · Brut. · durevie · le Bonbon · views · radio nova

L'ABÉCÉDAIRE DE SALOMÉ LAHOCHE

F

COMME "FICTION"

COMME BEAUCOUP DE GENS PAS TRÈS À L'AISE AVEC LA VIE, J'AI TOUJOURS ENTRETENU UN LIEN ASSEZ PARTICULIER AVEC LA FICTION.

VIVEMENT QUE JE REÇOIVE MA LETTRE POUR POUDLARD, PARCE QUE LE CE1 C'EST VRAIMENT ÉCLATÉ AU SOL.

J'AIMAIS TELLEMENT LES LIVRES QUE J'AI DÉCIDÉ QUE MON MÉTIER, CE SERAIT D'EN FAIRE.

MON SOUHAIT LE PLUS CHER EST DE DONNER 34% DE TOUT CE QUE JE GAGNE AINSI QUE MON PREMIER NÉ À L'URSSAF. AMEN.

EN CLAIR, ÇA VEUT DIRE QUE JE PASSE UNE BONNE PARTIE DE MON TEMPS À PENSER À DES CHOSES QUI N'EXISTENT PAS.

ET LÀ LE CHAT DIRAIT: "JE SUIS TON CHAT ET J'AIMERAIS QUE T'ARRÊTES DE ME PARLER". HAHA, EXCELLENT.

C'EST UN ÉTAT ASSEZ BIZARRE, COMME ÊTRE ENTRE DEUX MONDES AVEC SANS CESSE UN PIED DANS CHAQUE.

ET BIEN SÛR, JE SAVAIS QUE LA FICTION S'INSPIRE DU RÉEL.

SI JE DESSINE UN PERSO QUI A MA TÊTE MAIS QUE JE LUI FAIS LES CHEVEUX ROUX PERSONNE VA RIEN CAPTER C'EST SÛR.

ON EST INCOGNITO OU QUOI LA TEAM

MAIS JE N'IMAGINAIS PAS À QUEL POINT L'INVERSE EST VRAI AUSSI. LA FRONTIÈRE ENTRE LES DEUX EST ASSEZ POREUSE, ET L'UN VERSE CONTINUELLEMENT DANS L'AUTRE. C'EST UN ALLER-RETOUR CONSTANT.

OK PUTAIN PAS DE PANIQUE MAIS JE SUIS EN TRAIN DE VIVRE UNE SCÈNE QUE J'AI IMAGINÉE POUR UNE BD IL Y A CINQ ANS.

C'EST UN MÉTIER QUI REND UN PEU FOU.

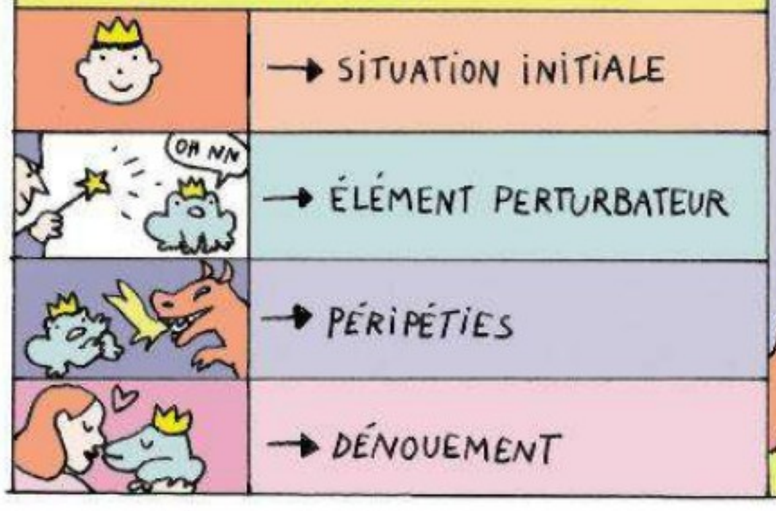
ET LÀ TU VOIS C'EST DINGUE PARCE QUE J'AVAIS IMAGINÉ CETTE SCÈNE IL Y A CINQ ANS, PUIS TROIS ANS PLUS TARD ÇA M'EST ARRIVÉ PENDANT QUE JE LA DESSINAIS, ET LÀ ÇA RÉARRIVE !!! LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET LE FUTUR SE MÉLANGENT DANS UNE SORTE DE TRIPLE PROPHÉTIE MÉTAPHYSIQUE C'EST ABUSÉ !!!

JE SUIS TON CHAT ET J'AIMERAIS QUE T'ARRÊTES DE ME PARLER.

ET J'AI LONGTEMPS CRU QUE JE VENAIS CHERCHER DANS LES HISTOIRES UNE ÉCHAPPATOIRE, UN DIVERTISSEMENT.

TIENS, ET SI JE REGARDAIS "WEEDS" UNE DOUZIÈME FOIS, AFIN D'OUBLIER MON DÉSIR DE MORT ??

MAIS JE COMMENCE À COMPRENDRE QUE CE QUI ME PLAÎT, C'EST QUE LA FICTION PERMET DE METTRE UN PEU D'ORDRE DANS CE BORDEL ABSOLU QU'EST L'EXISTENCE.



LES RÉCITS NE NOUS CONSOLENT PAS PARCE QU'ILS SONT DISTRAYANTS. ILS NOUS CONSOLENT PARCE QU'ILS NOUS DONNENT L'ILLUSION QUE LES CHOSES ONT UN SENS.

"...ET PAR LA FORCE DE SON COURAGE, NOTRE HÉROS PARVINT À TRIOMPHER DU MAL ET LE CALME REVINT DANS LA VALLÉE. FIN."

ET FORCÉMENT À CÔTÉ, LE RÉEL FAIT PARFOIS L'EFFET D'UNE TRAHISON.

C'EST QUI LE GUIGNOL QUI SCÉNARISE MA VIE, SÉRIEUX ??

(SPOILER : C'EST MOI ET MES DÉCISIONS DE MERDE MDR)

C'EST LA PIRE TRAGI-COMÉDIE QUE J'AIE JAMAIS VUE !

AUSSI, C'EST POSSIBLE DE METTRE UN PEU PLUS DE BUDGET SUR LES DÉCORS ? ON N'EN PEUT PLUS DES SCÈNES À "BAGNOLET SOUS LA PLUIE", LÀ.

En partenariat avec Xiaomi

COMBAT, SUPER! & PLAYGROUND LOVE présentent

Les Inrocks Festival 2026

AU CENTQUATRE ET À LA BOURSE DE COMMERCE PARIS

Les 40 ans ! Du 10 au 15 mars

Le CENTQUATRE-PARIS

MARDI 10 MARS
STEREOLAB . KIDS RETURN . **ELIAS RØNNENFELT** . THE ITCH

CRÉATION "FRENCH POP"

MERCREDI 11 MARS
DOMINIQUE A . PHILIPPE KATERINE . **MIOSSEC**
CALYPSO VALOIS . **BARBARA CARLOTTI** . MALIK DJOUDI

ELLIE O'NEILL
+ LAURÉAT·E DES INROCKS SUPER CLUB

JEUDI 12 MARS
WU LYF . JEHNNY BETH . **SOKO** . SONIC BOOM

Projections quotidiennes au CENTQUATRE-PARIS :
Una Lunghissima Ombra d'Andrea Laszlo de Simone

BOURSE DE COMMERCE

DIMANCHE 15 MARS
MOIN . CAMILLE KELLER

combat · Les Inrockuptibles · SUPER! · PLAY GROUND LOVE · sacem · SUPER BOCK · CENT QUATRE #104PARIS · Pinault Collection · qobuz · radio nova · france•tv


SAINT LAURENT
01:12:2025
YSL.COM